ROMAN

Entrevue avec Jean-Paul Dubois, Prix Femina

Page F 11





ESSAI

Nancy Huston et les philosophes du désespoir

Page F 19

CAHIER F

Salon du livre de Montréal







Pour grandir, pour évoluer, pour souligner l'importance culturelle que doivent avoir chez nous les salons du livre, *Le Devoir* vous propose cette semaine un grand cahier de 36 pages

Appétit de la lecture

Robert Blondin ou la radio S.O.S. vu par Stanley Péan

Page 5

Un nouveau départ de Gilles Archambault

Page 6

Jorge Semprun vu par Louis Hamelin

Page 10

Le nouveau Jamaica Kincaid

Page 12

Entrevue avec Jean-Philippe de Tonnac

Page 21

Zachary Richard ou l'héritage français

Page 29

PHOTO: JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Au moment où Montréal s'affaire en vue d'être sacré par l'UNESCO capitale mondiale du livre en 2005-06, son salon du livre annuel, deuxième en importance dans le monde francophone, décide de se consacrer tout entier à la cuisine. Après tout, nous disait-on lors de la conférence de presse de l'événement, ce sont ces livres-là qui, depuis toujours, apparaissent comme les plus *lus*...

A-t-on seulement besoin qu'un salon du livre soutienne les activités culinaires alors que la télé le fait si bien — et presque exclusivement il faut le dire — depuis quarante ans? Sœur Berthe, sœur Angèle et tous nos autres saints du fourneau ont grandi d'abord et avant tout, rappelons-le, comme des fleurs cathodiques plutôt que comme des fleurs de papier. Du reste, a-t-on besoin d'un salon devenu four à cuisson utilitariste pour vraiment encourager à lire et pour contribuer à réduire les inégalités culturelles toujours si criantes dans notre société?

La cuisine peut bien sûr aider à mieux nous comprendre. Il serait ainsi fort instructif d'envisager la société québécoise, d'un point de vue sociologique, à travers ses livres de recettes, ceux du moins qui y ont été le mieux accueillis, justement grâce à cette médiation télévisuelle. À travers ces ouvrages, on tirerait beaucoup d'enseignements sur notre système de valeurs dominant, sur les hiérarchies sociales en place, en un mot sur les rapports sociaux eux-mêmes.

Dans les vieilles éditions de l'*Encyclopédie* de Jehanne Benoît — ou peut-être est-ce dans *Cuisine raisonnée* —, on voit vite que la cuisson d'un bon rôti, les dimanches, garantit à la ménagère les joies d'une famille unie. La *«ménagère avertie»*, précise-t-on par ailleurs, se doit de manifester sa compétence sociale par sa capacité de demander à son boucher des morceaux de viande *«par leur nom»*. En somme, comme nous le rappellent ces témoins en papier de nos cuisines d'hier, les chaudrons relevaient d'abord de la femme, pour les plaisirs de l'homme, en fonction du maintien de valeurs familiales et sociales stéréotypées. Or une analyse du discours et de la présentation des livres de la cuisine d'aujourd'hui révélerait certainement aussi son poids de faits sociaux, pas forcément plus progressistes sous d'autres aspects.

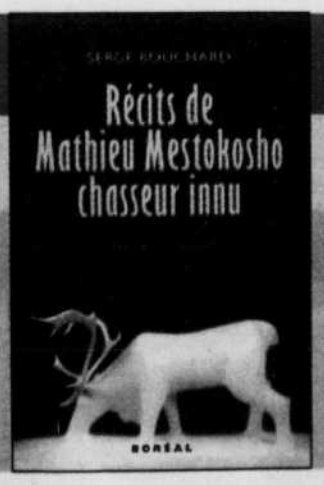
Dans la même veine, on peut tout naturellement se demander ce qu'indique sur notre société le fait que son plus important salon du livre catalyse ainsi cette année toute son attention sur le seul univers des cuisines plutôt que sur la nécessité urgente de créer un appétit véritable pour la lecture. Dans nos pages, l'ex-éditeur Alain Stanké signale justement cette semaine qu'au Québec, les problèmes de l'analphabétisme, de la pauvreté des bibliothèques publiques et scolaires, sans compter le taux de retour et de destruction effarant des livres neufs, manifestent un terrible problème social auquel il faut réagir avec vigueur, au plus vite.

Dès le plus jeune âge, c'est dans la cuisine, sur la table commune, que l'enfant apprend d'ordinaire à tracer les lettres de l'alphabet, à décoder peu à peu les syllabes, puis à lire des mots et à constituer avec eux des phrases. Armé de vieux mots, il sent vite la possibilité de ponctuer des phrases nouvelles. La cuisine peut ainsi bien vite conduire à tout, à condition de commencer par en sortir. On y revient alors, armé d'un savoir sur le monde, mais avec en tête les repas de Gargantua, les descriptions festives d'Alexandre Dumas, les gourmandises de Colette, la bonhomie de Marie Calumet, et bien d'autres instruments qui nous situent ailleurs que dans un espace trop étroit.

Pour grandir, pour évoluer, pour souligner l'importance culturelle que doivent avoir chez nous les salons du livre, *Le Devoir* offre cette semaine deux imposants cahiers spéciaux qui présentent un panorama de quelques-uns des livres récents ainsi que de l'actualité littéraire.

Jean-François Nadeau

Deux livres essentiels pour perpétuer le fabuleux héritage culturel des Innus



SERGE BOUCHARD

Récits de Mathieu Mestokosho chasseur innu

200 pages · 25,95 $

RÉMI SAVARD

La Forêt vive

Récits fondateurs du peuple innu

224 pages · 25,95 $



Retrouvez **Serge Bouchard**
au Salon du livre de Montréal • **Stand Boréal N° 512**
Samedi 20 > de 15 h à 16 h · dimanche 21 > de 14 h à 15 h

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Le Prix des collégiens est en marche



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

CETTE SEMAINE, *un premier jury s'est réuni dans une salle de réunion du* Devoir *afin de déterminer quels seront les ouvrages en lice cette année pour le Prix littéraire des collégiens 2005. Les noms des cinq finalistes seront dévoilés à l'Agora du Salon du livre de Montréal le vendredi 19 novembre à 11h15. Suzanne Giguère, critique pour le cahier Livres, Caroline Montpetit, journaliste littéraire, Stanley Péan, écrivain et animateur de Radio-Canada, Gilles Dupuis, professeur à l'Université de Montréal, et Jean-François Nadeau, directeur des pages culturelles du* Devoir *constituaient cette année ce jury de sélection. Dans quelques mois, à l'occasion du Salon du livre de Québec, un jury composé cette fois d'étudiants venus de plus de trente établissements collégiaux du Québec déterminera seul le grand gagnant. Ce prix annuel, doté d'une bourse importante, assure en plus à son lauréat un jeune lectorat aux quatre coins du Québec. L'an passé, les collégiens avaient couronné l'écrivain Ook Chung pour ses Contes Butô, un livre publié chez Boréal. On peut consulter le site Internet du prix à l'adresse suivante:* www.prixlitteraireducollegiens.ca.

Le livre libre a son salon

En marge du Salon du livre de Montréal se tiendra la première édition du Salon du livre libre, du 18 au 22 novembre, au café Utopik, situé à l'angle des rues Sainte-Catherine et Berri. Les livres libres comptent les ouvrages du domaine public, dont les droits d'auteur ont expiré après 50 ans de circulation, et ceux en licence libre, dont la distribution ou la reproduction ne requiert aucune autorisation.

«Ça s'inscrit dans un mouvement général s'opposant à la culture du droit d'auteur», explique Lila Roussel, membre du groupe des cogitateurs-agitateurs qui organise l'événement. Pendant à la machine de l'édition, *«modèle unidirectionnel de consommation passive»*, le livre libre permet la diffusion des œuvres à l'extérieur des canaux contrôlés par l'État ou le secteur privé. L'esprit qui préside à cette culture rappelle la liberté d'appropriation et de transformation des contenus culturels dans laquelle s'enracinait la tradition orale.

Tables rondes, discussions avec des philosophes, des sociologues, des informaticiens (car cette culture s'enracine dans l'informatique libre) sont au programme de ces journées, à l'occasion desquelles on débattra des effets de la concentration des médias, de l'état des lois sur le droit d'auteur et des abus des éditeurs, notamment en matière de droits de reproduction. Des ordinateurs seront également à la disposition du public afin de naviguer dans la collection d'œuvres du domaine public disponibles sur Internet. Des graveurs lui permettront même de repartir avec une sélection maison.

Le Devoir

EN BREF

Ursula Mathis-Moser honorée

La Fondation Lionel-Groulx décerne le prix Jean Éthier-Blais de critique littéraire à Ursula Mathis-Moser pour son ouvrage *Dany Laferrière – La dérive américaine* (VLB, 2003). La récompense, accompagnée d'une bourse de 3000 $, sera remise à la lauréate le 20 novembre au stand VLB éditeur du Salon du livre de Montréal. Le jury a souligné l'actualité du traitement des thèmes de la migrance, de l'intertextualité et de l'autofiction ainsi que le riche apport de la culture littéraire et universitaire de l'auteure, professeur de philologie romane à l'université d'Innsbruck où elle dirige le Centre d'études canadiennes. François Ricard, Pierre Nepveu, Jacques Michon et Michel Biron ont déjà reçu le prix Jean Éthier-Blais, du nom d'un ex-critique littéraire du *Devoir*, prix qui existe depuis 1997. – *Le Devoir*

Le Saguenay a sa «nuitte»

À l'image des nuits de la poésie qui ont fait vibrer Montréal dans le passé, Jonquière célèbre le 26 novembre prochain sa «nuitte» de la poésie au Saguenay, avec la présence confirmée d'une cinquantaine de poètes. Cette soirée sera présentée par Les Poèmes animés et se déroulera au café-théâtre Côté-cour de Jonquière. Cette «nuitte» de poésie devrait débuter à 21h le 26 novembre et se terminer à 6h le lendemain matin. La liste des invités compte des poètes venant de plusieurs coins du Québec et même un de Yellowknife; plusieurs sont liés à différentes revues de poésie et webzines. De Rouyn-Noranda, on retrouvera notamment Louis Hamelin et Michel X. Côté, du Bic, Hugo Dufort, du site *www.verlamer.ca*, de Québec, entre autres, André Marceau du Tremplin d'actualisation poétique (TAP). De Trois-Rivières, on attend Francis Arsenault et Sébastien Dulude, de Baie-Saint-Paul, Patrick Brisebois, de Montréal, notamment, Richard Gingras, animateur de la revue *Steak haché*, et Pat Gagnon, de la revue *Résolu*. De Yellowknife, Batiste W. Foisy sera du nombre. C'est sans parler de la brochette, fort garnie, de poètes de la région du Saguenay–Lac-Saint-Jean qui seront au rendez-vous. Parmi ceux-là, on retrouve entre autres Yvon Leblond, Nicolas Carpentier, Jean-Pierre Dallaire et Diane-Jocelyne Côté. La «nuitte» sera animée par Pierre Demers, Jonas et Selwynn. – *Le Devoir*

Rectificatif

La critique du roman d'Andréa A. Michaud publiée la semaine dans nos pages était l'œuvre de Suzanne Giguère.

Bouton d'or Acadie

Reflets
de la littérature canadienne-française

Nouveauté

La butte à Pétard

En 1755, pour échapper à la déportation, plusieurs familles acadiennes de la butte à Pétard, maintenant Saint-Joseph-de-Memramcook, au Nouveau Brunswick, se réfugient dans les bois à l'arrivée des troupes anglaises. L'aide précieuse du Mi'kmaq Kitpou les aidera à survivre, mais ne parviendra pas toujours à soulager leurs peines.

Texte de Diane Carmel Léger
Illustrations de Michel Léger

120 pages 9,95 $ ISBN 2-922203-70-0

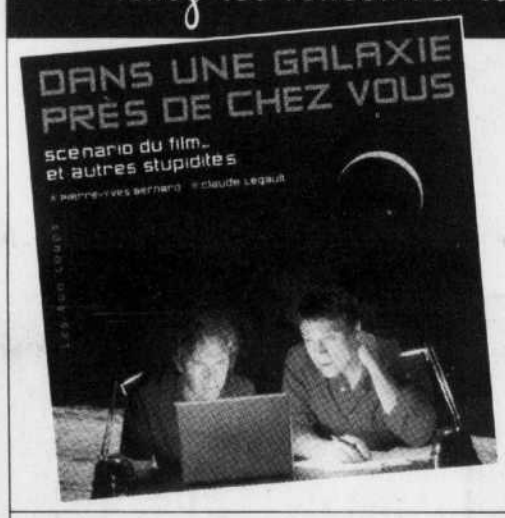


Bouton d'or Acadie
204C-236, rue St-Georges, Moncton (N.-B.) E1C 1W1
Téléphone : 506.382.1367 Télécopieur : 506.854.7577
Courriel : boutonor@nb.sympatico.ca

Regroupement des éditeurs canadiens-français

http://recf.ca

Venez les rencontrer sur le stand des 400 coups

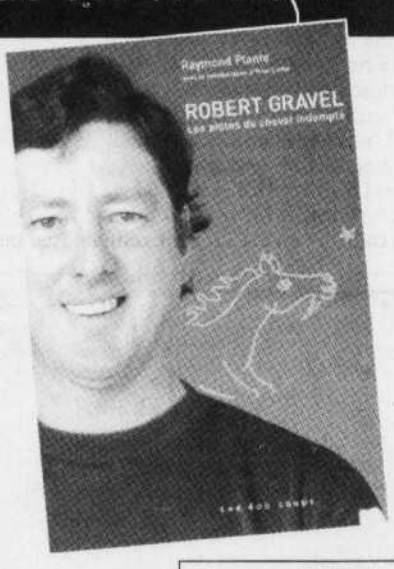


Pierre-Yves Bernard et Claude Legault

Dans une galaxie près de chez vous

jeudi 18 novembre de 19h à 20h
vendredi 19 novembre de 10h à 11h
et de 19h à 20h
samedi de 14h à 16h

Stand 113



Raymond Plante

Robert Gravel. Sur les pistes du cheval indompté

vendredi 19 novembre de 13h30 à 14h30
et de 17h à 18h
samedi 20 novembre de 16h à 17h
dimanche 21 novembre de 13h à 14h
et de 15h à 16h

Les 400 coups

Ils n'ont aucune chance pour le Goncourt

mais ils vous donnent 1001 bonnes raisons de fêter.
Venez les rencontrer au Salon du livre de Montréal.

France Lefebvre
(rédactrice en chef de la bannière Coup de pouce)
Vendredi 19 novembre de 16 h 30 à 18 h
Samedi 20 novembre de 14 h à 15 h 30





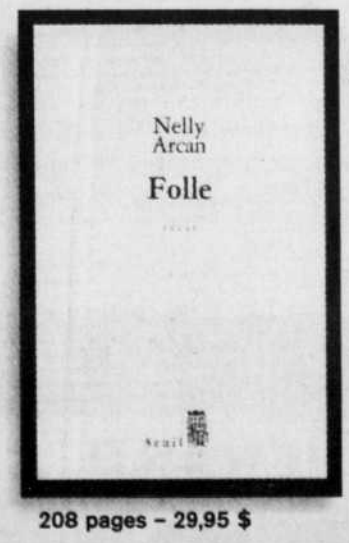
Jean Aubry
Vendredi 19 novembre de 18 h à 20 h
Samedi 20 novembre de 14 h à 15 h 30
Dimanche 21 novembre de 12 h à 13 h 30





Stand nº 357 Les Éditions Transcontinental





208 pages – 29,95 $

« Le nouveau roman de Nelly Arcan tire son **pouvoir** d'une facture allégée, maîtrisée, soignée à l'extrême. *Folle* est un édifice aquilin qui nargue et **déstabilise**. »
Sandrine Mariette, *ELLE*

Seuil

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
Stand Les Éditions du Seuil Nº 113
Vendredi 19 novembre de 19 h à 20 h
Samedi 20 novembre de 16 h à 17 h
Dimanche 21 novembre de 12 h 30 à 14 h

Montréal, capitale mondiale du livre

Une capitale où l'alarme doit sonner

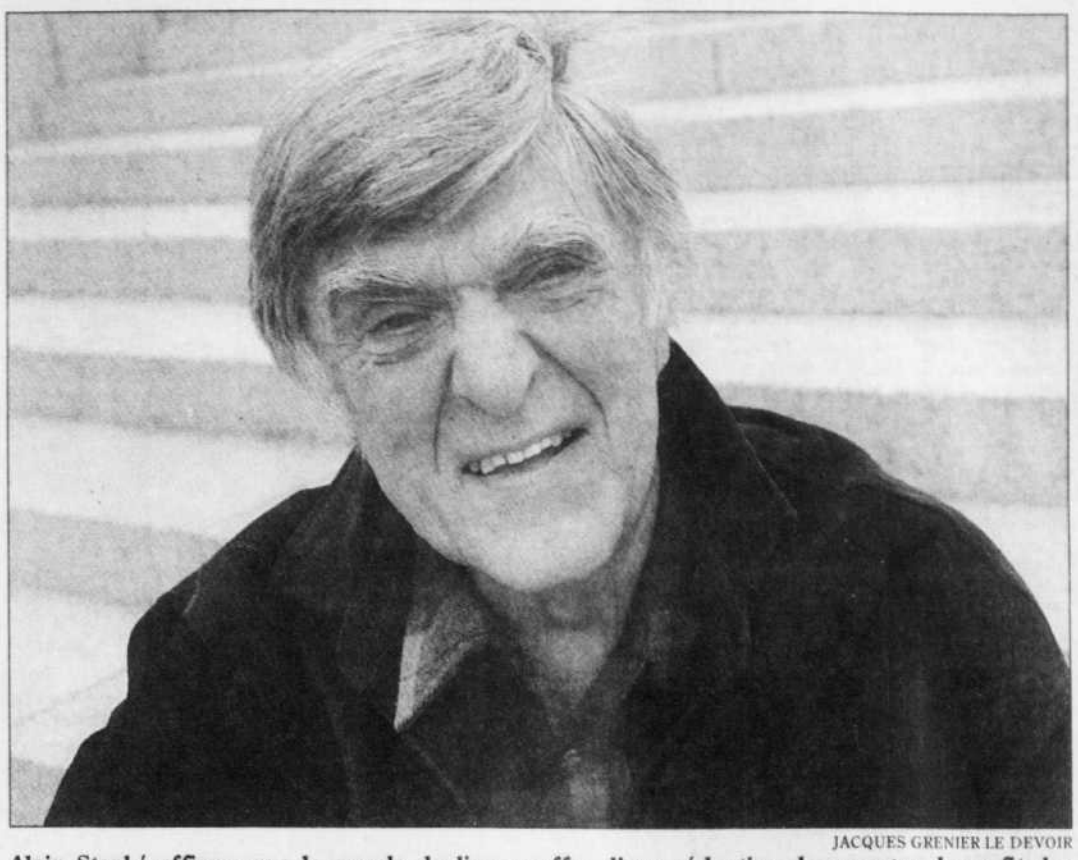
ALAIN STANKÉ*

L'UNESCO a décrété que, durant une année entière, Montréal vibrera aux accents de la littérature. Bien que la nouvelle soit réjouissante, elle n'explique pas les raisons précises qui nous ont valu cet honneur. Serait-ce, comme le clame le président de l'Association des éditeurs, à cause *«de la qualité de la production éditoriale et du dynamisme de tous ceux qui travaillent dans le milieu du livre»*, ou le titre ne nous aurait-il pas été attribué plutôt pour que l'on s'affaire, une fois pour toutes, à régler les difficultés que connaît chez nous le domaine du livre: réduction des marges de profit des éditeurs, manque de ressources alarmant dont souffrent nos bibliothèques (en particulier nos bibliothèques scolaires), retour prématuré des livres dont la présence en librairie devient de plus en plus brève, inquiétante étroitesse du public lecteur et taux d'analphabétisme préoccupant?

Quoi qu'il en soit, cet *«honneur»* est sans doute l'occasion unique, pour les personnes préoccupées de la survie de l'industrie, de réfléchir aux moyens à inventer pour redonner de la vie aux fabricants de livres et à ceux qui ont perdu, ou qui n'ont jamais eu, l'habitude de lire.

Donner son opinion sur un sujet alors que personne ne vous l'a demandé est un exercice délicat, mais, comme il se trouve que j'ai toujours eu pour le monde du livre une passion d'entomologiste, je voudrais profiter de l'occasion pour livrer ici quelques réflexions que l'événement à venir éveille en moi.

Lorsque je vais en librairie (et j'y vais souvent), je suis renversé par la surabondance d'ouvrages que j'y vois. Les libraires ploient littéralement sous l'amas de nouveautés qui leur arrivent tous les jours. Ayant longtemps œuvré dans le monde merveilleux de l'édition, je sais les luttes que nous avons dû mener afin que nos gouvernements acceptent d'encourager (financièrement) le monde de la création et les fabricants de livres. La tâche n'a pas toujours été facile. Aujourd'hui, par contre, j'ai de plus en plus l'impression que nous nous acheminons lentement mais sûrement vers le jour où le nombre des artisans du livre (auteurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, graphistes, correcteurs, imprimeurs, distributeurs, soldeurs, etc.) dépassera celui... des lecteurs.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Alain Stanké affirme que le monde du livre souffre d'une réduction des marges de profit des éditeurs, d'un manque de ressources alarmant pour nos bibliothèques, des retours prématurés de livres dont la présence en librairie devient de plus en plus brève, de l'inquiétante étroitesse du public lecteur et d'un taux d'analphabétisme préoccupant.

L'offre et la demande

Nous nous sommes bien occupés d'encourager l'offre, croyant que la demande suivrait. Hélas, il n'en a pas été de même. Qu'a-t-on réellement fait de concret dans le passé pour susciter de nouvelles «vocations» de lecteurs? Le jour où il n'y aura plus de lecteurs, il n'y aura plus d'industrie du livre.

Les tirages baissent, les coûts de production montent et les acheteurs, sollicités de toutes parts, continuent à se faire de plus en plus rares. Certes, des efforts sporadiques sont faits. L'opération «La Lecture en cadeau» en est un bel exemple. Elle permet d'offrir en cadeau, à un enfant de milieu défavorisé, des livres achetés en librairie. L'organisme Lire et faire lire en est un autre. Il est d'autant plus louable qu'il est animé par des bénévoles... C'est pourtant là que le bât blesse. On ne demande pas aux auteurs ou aux éditeurs de faire du bénévolat. Pourquoi ces nouveaux missionnaires du livre (âgés de 50 ans ou plus) ne seraient-ils pas rémunérés pour leur dévouement dans le sauvetage de l'industrie?

Il est curieux de constater que, lorsque les prix du papier et de l'impression augmentent, les éditeurs paient servilement la note sans marchander, mais que, lorsqu'il faut rémunérer un tant soit peu les artisans ainsi que ceux et celles qui se font les missionnaires du livre, cela ne vaut même pas le salaire minimum. Voyons donc, faire un livre, ce n'est que pour s'amuser, n'est-ce pas?

J'ai lu avec étonnement, dans la liste des projets ébauchés par l'ANEL, que la profession entend organiser, durant la période où Montréal sera la capitale mondiale du livre, une table ronde portant sur le thème: *«Qu'est-ce qu'une ville-lecture?»*. Je pensais naïvement que tout le monde connaissait la réponse depuis longtemps. On projette également d'inviter un écrivain, pour chaque mois de l'année, à écrire une nouvelle. Chose certaine: ça nous fera douze nouvelles... de plus à vendre! La pizza sera plus grosse, mais qu'inventera-t-on pour augmenter l'appétit et le nombre des consommateurs?

Surprendre et déranger

Le livre de «création» présente le caractère particulier de n'être attendu par personne.

Surprendre, déranger est le propre de la création qui ne répond pas à une demande préexistante. Elle la suscite. Il est illusoire de défendre l'édition si on ne s'efforce pas en même temps d'élargir le public lecteur.

Nous aurons droit, durant l'année qui vient, à de beaux discours des gens du milieu et des politiciens préoccupés par la survie de notre culture. On nous répétera fièrement que *«le livre remplit une fonction qui lui est propre et que rien ne saurait remplacer»* et on ajoutera une série d'autres vérités de La Palice du même style que nul n'oserait mettre en doute. *«Célébrons les livres et les auteurs qui les font naître»*, nous dira-t-on, un verre de mousseux à la main, alors que la logique voudrait que l'on célèbre autant ceux qui les lisent sans qui... Pour tout dire, plutôt que d'entendre de belles paroles, on préférerait voir de belles actions.

Des suggestions

J'aimerais profiter de l'occasion pour rappeler à ces braves politiciens, si préoccupés par l'avenir du livre, que le Canada est le pays du G7 qui impose les taxes sur le livre les plus élevées. Il n'y a pas longtemps, on a clamé haut et fort qu'imposer la TPS sur les livres, c'était imposer l'ignorance. Je me souviens... Suggestion: s'ils veulent réellement nous prouver qu'ils sont sincères et qu'ils croient à l'importance du livre, pourquoi ne feraient-ils pas l'effort d'abolir la taxe de vente du Québec, au moins pour les douze mois pendant lesquels Montréal sera la capitale mondiale du livre? Tant qu'ils ne feront pas cet effort, on me permettra de douter de leur sincérité.

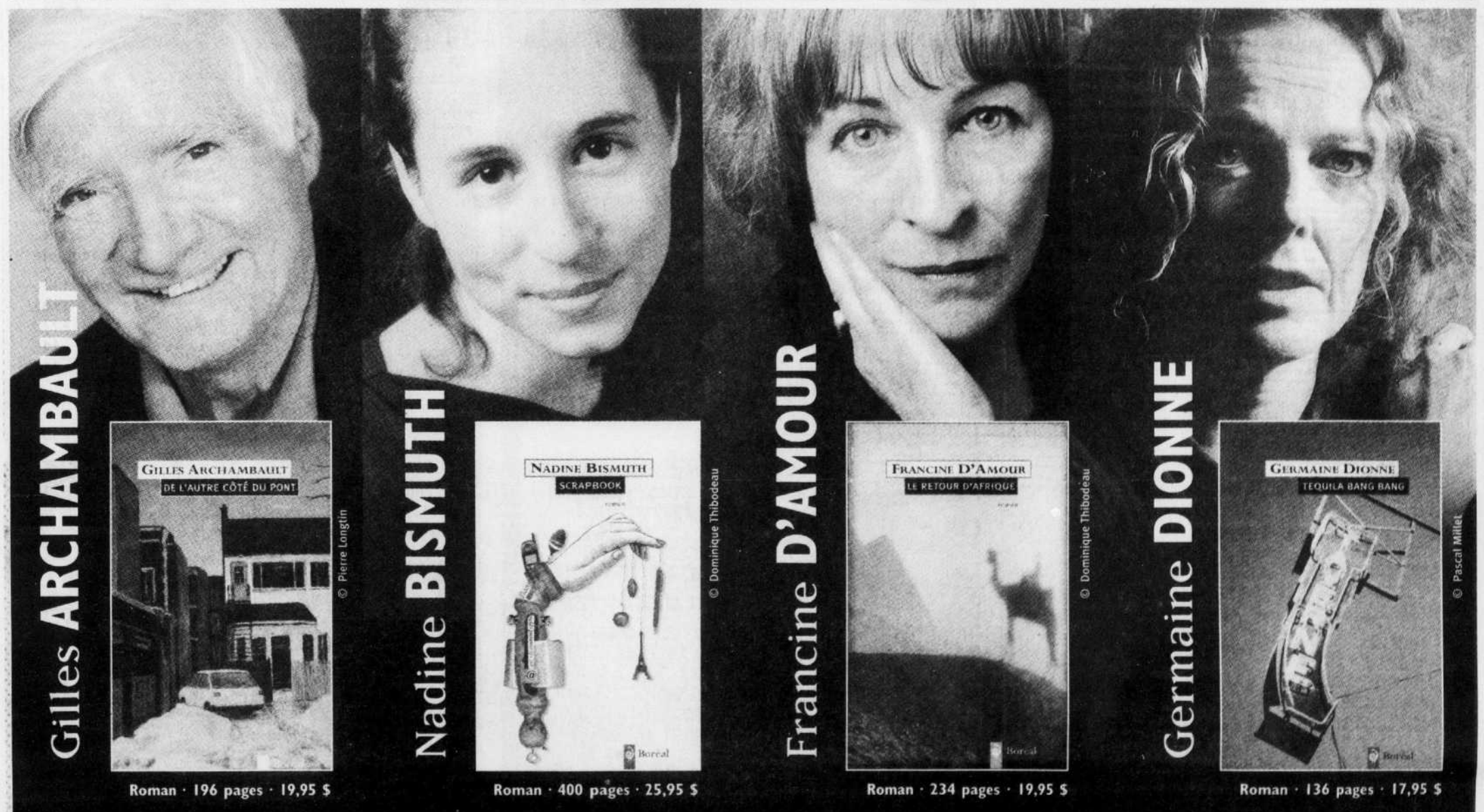
Rêvons un peu. Imaginons que, à compter d'avril prochain, Radio-Canada accepte d'amputer une minute de son téléjournal (une minute de moins sur les atrocités irakiennes ne changerait pas grand-chose à nos vies) pour la confier à un simple lecteur qui viendrait raconter, dans ses mots, le livre qui l'a le plus passionné ou qu'il vient de découvrir. Il y a fort à parier que le téléspectateur s'identifierait plus aisément à ce type de messager qu'à l'auteur venant vendre sa salade ou à un critique qui, en étalant sa culture et ses connaissances, souvent nuit bien plus au livre qu'il ne l'aide.

Ma dernière suggestion s'adresse à mes confrères qui, tous les ans, détruisent des milliers de livres invendus en les envoyant au pilon. Cette honteuse dilapidation économique (jamais remise en cause) m'a toujours révolté. Depuis plusieurs années, les livres invendus, défraîchis (mais parfaitement lisibles) des Editions Stanké ont été offerts à la Fondation Travail sans frontières, qui, lorsque vient Noël, distribue ces volumes gratuitement — sans condition — aux gens qui n'ont pas les moyens de s'en procurer (*).

Puisque Montréal devient la capitale mondiale du livre, ne serait-ce pas une bonne occasion pour vous de faire preuve de générosité envers les moins favorisés... d'autant que ça ne vous coûte rien!

Faisons en sorte que cette capitale ne manque pas d'intérêts et de caractères!

(*) Alain Stanké a été éditeur pendant quatre décennies, notamment à sa propre enseigne. Depuis la vente de sa maison à Quebecor, il se consacre entre autres à la réalisation de productions télévisuelles. La prochaine distribution de livres de la Fondation Travail sans frontières à laquelle il prête son concours aura lieu le 20 décembre sur le trottoir, au 15, avenue du Mont-Royal Ouest, à Montréal.



Déboires aux Éditions du Seuil

Jacques Binsztok, un éditeur du Seuil, responsable du pôle Seuil Images, a *«fait part de sa décision de démissionner»*, se disant en désaccord avec les *«récentes évolutions»* de la maison depuis son rachat par le groupe La Martinière en janvier, a annoncé Le Seuil.

M. Binsztok s'est dit *«sceptique sur la synergie»* entre Le Seuil et La Martinière: *«Plus le temps passe, moins je suis convaincu de la justesse du choix qui a été fait.»* Ce départ s'ajoute aux déboires connus par Le Seuil depuis son rachat par La Martinière. En juin, la maison d'édition a dû faire face au départ de Claude Cherki, président depuis 1989, accusé d'avoir spéculé sur des titres de sa société rachetés à bas prix à d'anciens salariés.

Dans le domaine de la distribution, les Éditions Odile Jacob, commercialisées par Le Seuil, ont annoncé en septembre leur décision de rejoindre Gallimard après les dysfonctionnements créés par la fusion des systèmes de diffusion et de distribution du Seuil et de La Martinière.

Le Monde

La terre bleue avec des étoiles



Suzanne Giguère

Nathalie Loignon écrit des histoires bouleversantes où se fondent les joies, les peines et les mélancolies de l'enfance. *La Corde à danser* est son premier roman pour adultes. Âgée de vingt-sept ans, elle n'en est cependant pas à ses premières armes. À ce jour, elle a publié quatre romans jeunesse, dont *Christophe au grand cœur*, pour lequel elle a reçu le prix Henriette-Major du premier roman (2000) et le prix Alvine-Bélisle des bibliothécaires.

Dans la livraison de novembre du journal *Le Libraire*, la romancière dit que l'enfance est le lieu des plus grands déchirements. Tendre et émouvant, *La Corde à danser* restitue avec justesse le bruissement incertain des sentiments de l'enfance et s'attarde, l'air de rien, sur les imperceptibles frémissements d'une fillette, témoin de la solitude de sa mère.

Des baisers soufflés dans le vide

Par l'entremise d'un récit fragmenté, d'un langage poétique et d'images fortes, nous entrons dans la tête de la narratrice, âgée de trois à sept ans, selon les chapitres. Nous découvrons ses pensées secrètes, ses rêves balbutiés, son désarroi devant sa mère, inconsolable depuis le départ de son compagnon. *«Il avait besoin d'être seul»*. L'enfant se raconte les faits du présent et du passé, comme ce souvenir de l'unique visite de son père au printemps, qu'elle ressasse sans arrêt, dans l'espoir que le bonheur resurgisse.

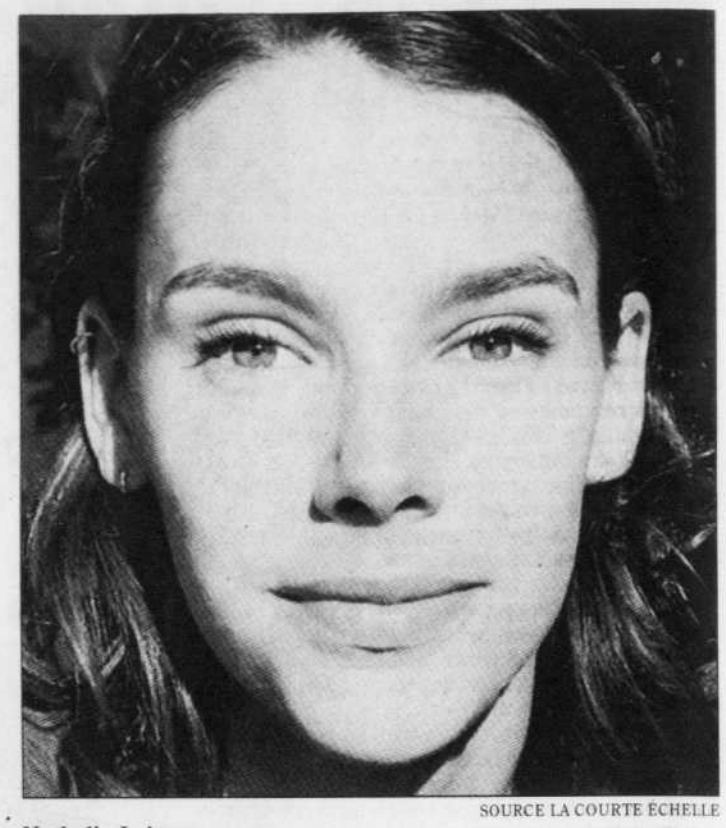
«Sur le bout des orteils elle grandit. Son doigt timide atteint le bord du large bol froid. À l'école, elle apprend à écrire, aime les points sur les i aussi ronds que la terre.» Elle s'invente des histoires, joue à la maman: *«Dring, dring, oh! De la visite! Blanche la poupée entre et s'assoit sur le lit»*. Elle enfile la robe de mariée de sa mère et ses lourds bijoux. La voilà princesse.

Le soir, quand elle ne parvient pas à s'endormir, elle retrouve son père plus grand, plus vrai que sur les photographies regardées avec sa grand-mère dans l'album de famille. Petit à petit, les couleurs reviennent: *«Les courses folles sur les épaules de papa»*, les poussées sur la balançoire et les cascades de rire — *«les mains de papa s'ouvraient, se refermaient doucement»*.

Le récit s'enroule autour des paroles de l'enfant. Du rêve, nous revenons au réel, aux scènes de la vie quotidienne. Le peroxyde coule sur les bobos tout neufs; la nuit, quand *«par la dentelle des fenêtres entrent des bouts de lune qui penche»*, l'enfant s'éloigne de sa chambre en retenant son souffle. Dans la grange, sa main plonge dans le foin qui pique, atteint la boîte de carton et sort une boule de poil endormie. *«Elle place les chatons en rang comme à l'école, du plus sage au plus grand.»*

L'école. De nouveau. C'est l'heure de la récréation. Les filles dansent à la corde. Les garçons s'approchent, encerclent la narratrice et la poussent dans une flaque d'eau: *«Tu n'as même pas de papa, tu es laide, ta mère est folle»*. L'eau monte dans ses yeux fermés.

Bousculée à l'école comme dans sa famille, elle voit son anniversaire tourner au fiasco. Le cœur lourd à cause de l'absence de son père, elle espère que sa mère lui *«souffle des baisers»*. Une voix cassée lui répond: *«Une maman ne peut pas être parfaite, avoir chaque jour de l'amour plein les bras... Si tu savais comme l'amour manque, comme il me manque toujours.»* La fillette tourne une mèche de cheveux, murmure dans sa tête: *«Maman voudrait que le ciel s'effondre, que la terre soit bleue avec des étoiles pour flotter»*.



SOURCE LA COURTE ÉCHELLE

Nathalie Loignon

Des images plein la tête

Le récit avance d'incidents en soubresauts intérieurs. La narratrice, à l'esprit vif, nous fait sourire, exprime ses colères et ses peurs, échappe parfois une plainte. Dans la scène où sa mère coupe l'arbre auquel la balançoire est accrochée, l'enfant se fâche: *«Des mots méchants, sa poupée qu'elle traîne par les cheveux. La tête qui cogne sur les marches, un, deux, trois, jusqu'à quinze.»*

À la ferme, elle est bouleversée quand elle voit pour la première fois une vache tuée sous ses yeux: *«Ses poings cachés dans les poches de sa robe écrasent les fraises mélangées aux cailloux»*.

Du début à la fin de sa vie, on apprend à mieux nager comme à crier qu'on se noie, lance la jeune narratrice à la fin de ce roman d'apprentissage. Après avoir abordé des sujets délicats comme la mort et les handicaps physiques dans ses précédents romans, Nathalie Loignon s'aventure, avec *La Corde à danser*, dans une nouvelle recherche autour de la mémoire et de l'identité féminine. Dans les aveux de la mère et de la grand-mère, mais aussi dans les silences de la fillette, dans les mains qui se tiennent et se serrent, la force des liens entre les femmes devient palpable.

On sort de ce récit sensible et délicat avec des images plein la tête. Cadeau du père absent, la corde à danser représente le lien, la distance, le fil d'un funambule, la grand-route que la fillette regarde de loin et qu'elle voudrait suivre sans jamais oser, la laisse du chien.

La Corde à danser n'offre pas, il est vrai, une prise narrative traditionnelle, plutôt une succession de scènes et de tableaux rêvés ou puisés dans la mémoire. Le roman s'organise autour d'un apparent désordre des scènes. Puis, les divers épisodes s'enchaînent de manière à constituer un tout cohérent. La romancière au regard d'enfant observe le monde, utilise les mots comme des cubes, des objets, des mots-blocs, des phrases-murs qui, au final, s'accommodent bien de l'exercice du récit court.

Une belle réussite que ce premier roman pour adultes né dans un éclair d'enfance.

LA CORDE À DANSER
Nathalie Loignon
La Courte Échelle
Montréal, 2004, 160 pages

Pauline Vincent

Photo : ©Robert Etcheverry



« Fruit d'une longue recherche, bien documenté, *La Femme de Berlin* est un roman qui se lit d'une traite. » ★★★1/2

Norbert Spehner, *La Presse*, le 10 octobre 2004

La Femme de Berlin
de Pauline Vincent
336 pages – 24,95 $

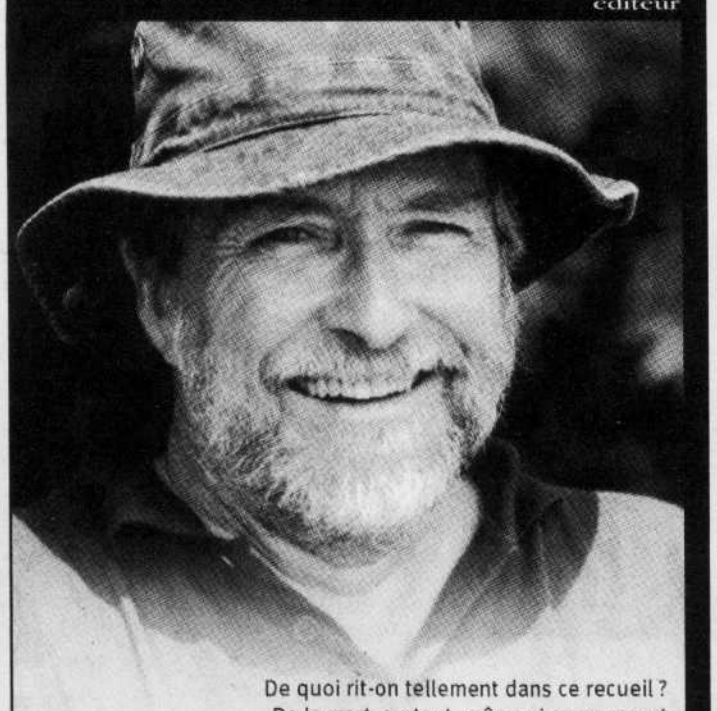
Venez rencontrer Pauline Vincent stand – #617

Jeu. 19 h à 20 h 30
Ven. 19 h à 20 h 30
Sam. 12 h à 14 h 30
Dim. 14 h à 16 h

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

Étoiles variables

XYZ éditeur



De quoi rit-on tellement dans ce recueil ? De la mort, surtout, même si on ne meurt pas nécessairement dans chacune des histoires présentées ici. Mais quand on meurt, c'est allègrement.



François Barcelo
Rire noir
nouvelles
240 p. • 24 $

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

Olivieri
librairie • bistro

Le salon du livre
c'est toute l'année chez Olivieri

Mercredi 17 nov. à 19 heures

ANIMATEUR
Antoine Robitaille
Journaliste au *Devoir*

Places limitées
Billets en vente à la librairie 5$
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639

FÉDÉRALISME

Débat avec

LYSIANE GAGNON
éditorialiste au journal *La Presse*

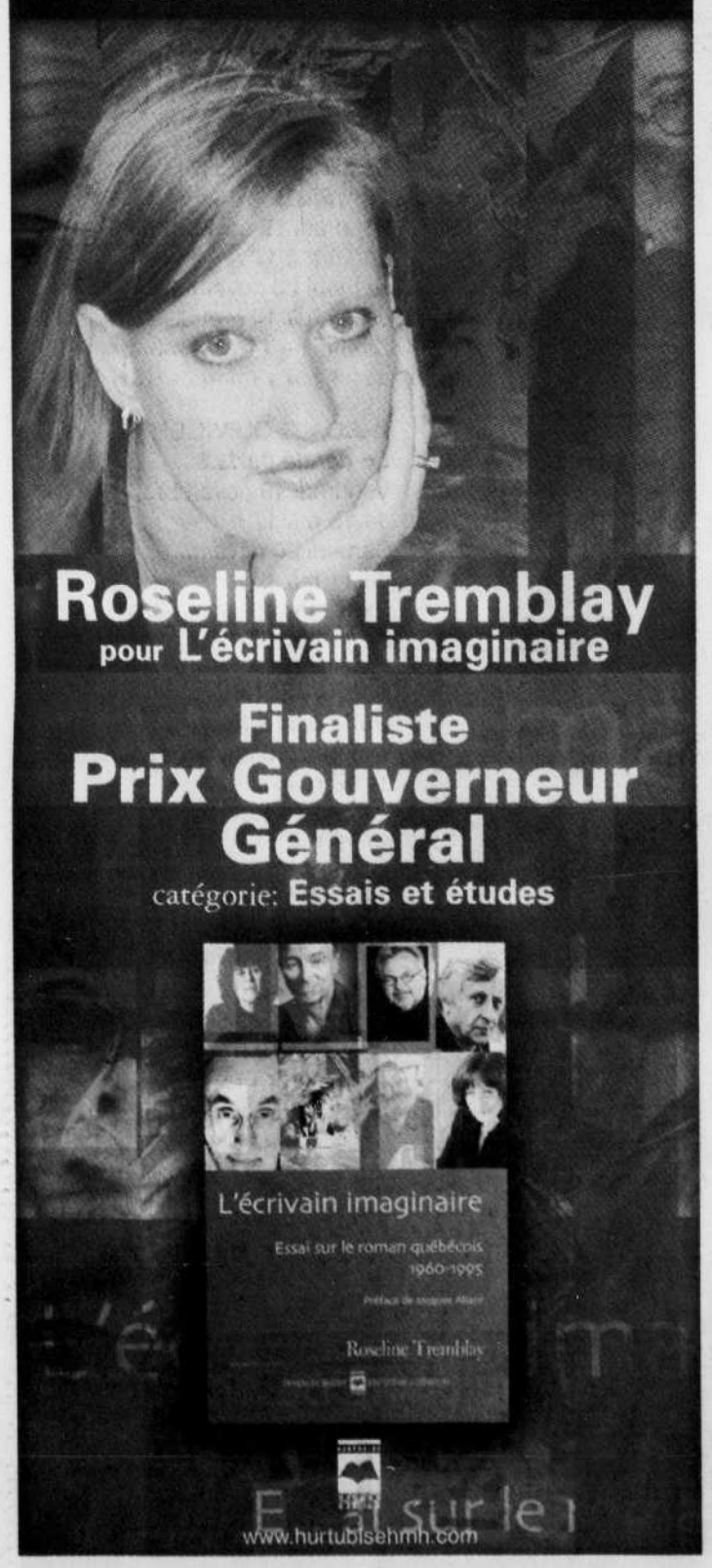
MARC CHEVRIER
essayiste et professeur à l'UQAM

FRANÇOIS CHARBONNEAU
étudiant à l'École des hautes études en sciences sociales

Près de dix ans après la tenue du second référendum sur l'indépendance du Québec, la **revue Argument** organise un débat autour de la question de la fin du fédéralisme.

Alors que certains auteurs s'entendent pour célébrer le «modèle canadien», d'autres soulignent plutôt son caractère centralisateur et niveleur. Un débat serein, éclairé, informé, grâce auquel peuvent être confrontés des points de vue divergents sur les dérives supposées ou réelles de la démocratie québécoise et canadienne.

ÉDITIONS HURTUBISE HMH



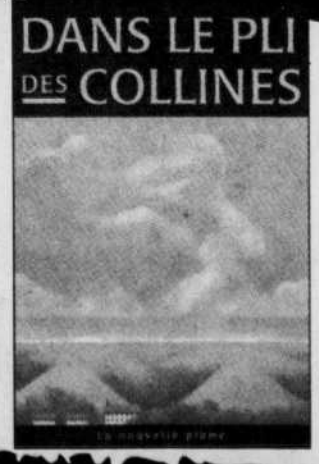
Reflets
de la littérature canadienne-française

Nouveauté

DANS LE PLI DES COLLINES
Martine Noël-Maw

Une rumeur pleine de malice salit la réputation du docteur Murray, le plus célèbre médecin de Fort San dans la vallée Qu'Appelle. Sophie perce le mystère du drame du sanatorium, étouffé pendant plus de 70 ans : osera-t-elle révéler l'étonnante vérité cachée dans le pli des collines?

17,95 $ 261 pages, La nouvelle plume



http://recf.ca



Achat à domicile

Nous achetons à domicile ou en librairie des livres et disques compacts de qualité. Arts, philosophie, littérature, histoire; musique francophone, classique, de jazz et d'avant-garde.

(514) 523-5628

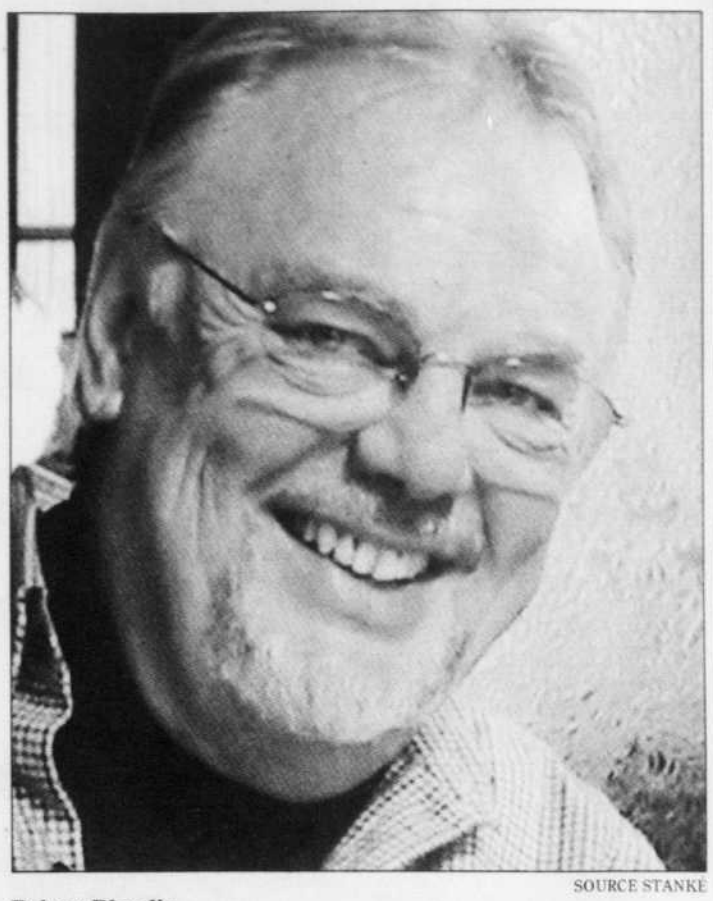
La BOUQUINERIE du plateau

799, Mont-Royal Est
Angle St-Hubert • Métro Mont-Royal

Radio S.O.S.



Stanley Péan



Robert Blondin

SOURCE STANKÉ

On connaît bien cette formule, devenue poncif avec le temps: *«Toute ressemblance avec des personnages vivants ou décédés serait une pure coïncidence.»* Soit. La fiction, paraît-il, a tous les droits et c'est d'ailleurs tant mieux.

Imaginez alors, si vous le voulez bien, qu'un mal étrange fasse taire l'une après l'autre les voix les plus réputées de la radio d'État. Un mal d'autant plus intrigant qu'il ne semble viser que les animateurs et animatrices du réseau francophone de notre radio publique bicéphale. Que se passe-t-il? Épidémie? Meurtres en série? Lugubre complot ourdi par les concurrents de la radio privée? Ce sera à l'illustre animateur L'Anguirland (*«toute ressemblance... »*, vous disais-je) et à son inséparable compagnon quadrupède Cybèle, le seul canidé admis dans la vénérable tour octogonale sise boulevard René-Lévesque Est, de démêler les inextricables fils du scénario tarabiscoté à souhait de *Péril à la radio*, le pseudo-polar que vient de faire paraître Robert Blondin, lui-même artisan bien connu de la radio de Radio-Canada pendant une quarantaine d'années.

J'emploie cette appellation non contrôlée de pseudo-polar à dessein, mais pas du tout au sens péjoratif. Même si Robert Blondin s'amuse ferme avec les codes du genre policier, on sent bien que son intention première n'était pas de rivaliser avec les ténors du roman noir, anglo-saxons, français ou québécois. Que les amateurs de roman noir se le tiennent donc pour dit: *Péril à la radio* s'apparente moins à un thriller haletant manière James Ellroy, Lawrence Block ou Jean-Jacques Pelletier qu'à ce texte de Michel Tremblay, *En circuit fermé*, virulent réquisitoire contre les gestionnaires de la télévision nationale qui avait fait couler pas mal d'encre au moment de sa parution. Aussi, on ne s'est pas trompé en apposant sur la page couverture la mention *«roman satirique»*. À l'image de Tremblay, Robert Blondin prend prétexte de l'investigation de L'Anguirland pour nous faire pénétrer dans les coulisses de la radio d'État, brosse sur un ton grinçant le portrait impitoyable d'un milieu et d'une certaine faune dévorée par l'ambition et obsédée par le succès et lève le voile (comme si besoin il y avait) sur les trafics d'influences, les guerres intestines et les jeux de pouvoir qui sont monnaie courante dans le milieu.

Certes, ce premier roman n'est pas dénué de défauts mineurs — notamment, ces occasionnelles longueurs qu'une direction littéraire plus rigoureuse aurait dû inciter l'auteur à élaguer. Il va sans dire qu'une partie du plaisir qu'on tirera de cette lecture, pour peu que l'on soit fidèle auditeur de la radio publique, consiste à démasquer les personnalités véritables que Blondin a rebaptisées pour les besoins de la cause: Katou Parnasse, *«débarquée un jour de la radio communautaire pour faire* [...] *la pluie et le beau temps dans le domaine de la chanson»*; Marilyse Brazier, *«la brillante causeuse des avant-midi de la première chaine»*; Levain Vespey, directeur de la radio française que décorera le gouverneur général pour services rendus à la nation... et j'en passe.

Va pour l'aspect anecdotique. Mais le roman captivera-t-il des lecteurs qui n'appartiennent pas ou ne s'intéressent pas à notre milieu médiatico-culturel? La question se doit d'être posée et j'ose pour ma part y répondre par l'affirmative: malgré ses légères faiblesses, dues peut-être à la relative inexpérience de l'auteur dans le domaine romanesque, *Péril à la radio* interroge avec lucidité notre rapport collectif à la culture et à sa marchandisation, et avec les assourdissantes sirènes de la gloire médiatique. Au-delà de cela, au-delà également de l'aspect frivole de ce roman, le grand mérite de Robert Blondin reste de nous faire rire d'une situation qui en désole plus d'un, sans doute à juste titre.

Mais, bien entendu, toute ressemblance...

PÉRIL À LA RADIO
Robert Blondin
Stanké
Montréal, 2004, 202 pages

L'alphabétisation en fête

La Fondation québécoise pour l'alphabétisation (FQA) profite du Salon du livre de Montréal pour marquer le coup de ses 15 ans. Toute la journée du 18 novembre sera consacrée aux adultes en démarche d'alphabétisation. La FQA lancera aussi la sixième édition de «La lecture en cadeau», qui invite la population à acheter, au Salon ou dans l'une des 150 librairies participantes, des livres jeunesse qui seront remis aux enfants pauvres de la province le 3 mai prochain. Jusqu'ici, 70 000 d'entre eux ont bénéficié de cette initiative. Selon l'Enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes, 21 % de la population québécoise et 17 % des Canadiens âgés entre 16 et 65 ans affichent une capacité limitée de lecture. Près de 10 % de la société québécoise âgée entre 15 et 64 ans compte moins de neuf années de scolarité. – *Le Devoir*

Prix des Cinq Continents à Mathias Enard

La troisième édition du prix des Cinq Continents de la Francophonie a été remis à Mathias Enard pour *La Perfection du tir* (Actes Sud). Seymus Dagtekin a obtenu une mention spéciale pour *À la source, la nuit*, publié chez Robert Laffont. Au printemps dernier, l'œuvre de Mathias Enard avait déjà remporté le prix Edmée de La Rochefoucauld pour ce premier roman. Présidé par Vénus Khoury-Ghata, le jury international du prix était composé cette année de Lise Bissonnette, présidente-directrice de la Bibliothèque nationale du Québec, René de Obaldia, Monique Ilboudo, Paula Jacques, Jean-Marie Le Clézio, Henri Lopes, Andreï Makine, Leïla Sebbar, Aminata Sow Fall, Denis Tillinac et Lyonel Trouillot. Le prix a été décerné cette année à Ouagadougou, au Burkina Faso, ville d'accueil du Sommet de la Francophonie. L'écrivain québécois Jean Pierre Girard, un des responsables du prix, s'est dit déçu de voir que seulement trois éditeurs québécois ont parrainé des livres de leurs auteurs à ce prix prestigieux. – *Le Devoir*

EN BREF

La BNQ au Salon

La Bibliothèque nationale du Québec tiendra un stand au 27e Salon du livre de Montréal, qui donnera aux visiteurs l'occasion de s'abonner à la Grande Bibliothèque du Québec, laquelle doit ouvrir ses portes en avril prochain. Pour ce faire, les intéressés devront présenter une preuve de résidence et une pièce d'identité. Des photos récentes de la bibliothèque pourront également être vues. – *Le Devoir*

Liber
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
STAND 113, DIFFUSION DIMEDIA

VENEZ RENCONTRER

Georges Anglade et Joseph J. Lévy
Entretiens avec Georges Anglade
samedi 20 novembre de 18h à 19h

David Le Breton et Joseph J. Lévy
Entretiens avec David Le Breton
samedi 20 novembre de 19h à 20h

Pierre Bertrand
L'intelligence du corps
vendredi 19 novembre de 20h à 21h
dimanche 21 novembre de 15h à 16h

Yves Bertrand
Le jardin intérieur
jeudi 18 novembre de 19h à 20h
samedi 20 novembre de 15h à 16h

Guy Durand
Pour une éthique de la dissidence
samedi 20 novembre de 16h à 17h

Robert Hébert
Novation
dimanche 21 novembre de 14h à 15h

Line Mc Murray
Nous, les enfants...
vendredi 19 novembre de 19h à 20h
samedi 20 novembre de 13h à 14h

Alain Médam
Montréal interdite
jeudi 18 novembre de 20h à 21h
samedi 20 novembre de 14h à 15h

Jacques Senécal
Manières de dire, manières de penser
vendredi 19 novembre de 18h à 19h
samedi 20 novembre de 20h à 21h

À l'achat de 3 livres, obtenez ...
15% de rabais sur le premier livre *
20% de rabais sur le deuxième livre *
25% de rabais sur le troisième livre *
Pensez cadeaux !
Sur présentation de cette annonce seulement.
Offre en vigueur jusqu'au 28 novembre 2004.
La grande librairie du Quartier Latin
le Parchemin
Métro Berri-UQÀM, 505 rue Sainte-Catherine Est,
(514) 845-5243 librairie@parchemin.ca
*Rabais à partir du prix ordinaire. Livre en inventaire seulement. Exception livres scolaires et d'informatique. 1 coupons par client par transaction.

VENEZ RENCONTRER
LES AUTEURS D'XYZ ÉDITEUR
AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

DONALD ALARIE
ÉMILIE ANDREWES
FRANÇOIS BARCELO
ROCH CARRIER
JEAN DÉSY
JACQUES GARNEAU
CAMILLE LAVERDIÈRE
CLAUDE LE BOUTHILLIER
MARGUERITE PAULIN
MICHÈLE PÉLOQUIN
ANDRÉ PRONOVOST
JEAN-LUC PROULX
BRUNO ROY
ANDRÉ VANASSE

XYZ éditeur
STAND 113

Lire
pour faire durer l'instant




© Nancy Lessard

© Nancy Fortin


© Idra Labrie

© Idra Labrie

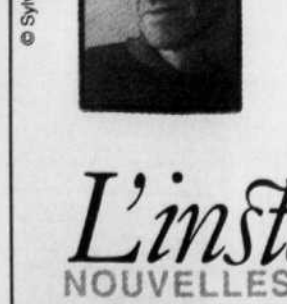

© Jocelyn Bernier


© Véro Boncompagni


© Idra Labrie


© Nick Pontarolo


© Mathieu Doyon


© Sylvie Duval

ALAIN CAVENNE
Platebandes
Jeudi 18 novembre
de 13 h à 15 h
Samedi 20 novembre
de 12 h à 14 h

DIANE-MONIQUE DAVIAU
Une femme s'en va
Jeudi 18 novembre
de 18 h à 20 h
Vendredi 19 novembre
de 18 h à 20 h
Samedi 20 novembre
de 17 h à 19 h
Dimanche 21 novembre
de 18 h à 20 h

DAVID DORAIS
Les cinq saisons du moine
Samedi 20 novembre
de 16 h à 18 h

HANS-JÜRGEN GREIF
La littérature québécoise 1960-2000
Samedi 20 novembre
de 14 h à 16 h
Dimanche 21 novembre
de 13 h à 15 h

SERGE LAMOTHE
Les Baldwin
Vendredi 19 novembre
de 17 h à 19 h
Samedi 20 novembre
de 12 h à 14 h

CLAIRE MARTIN
L'inconnu parle encore
Samedi 20 novembre
de 14 h à 16 h et de 19 h à 20 h
Dimanche 21 novembre
de 13 h à 14 h et de 15 h à 16 h

SYLVIE MASSICOTTE
On ne regarde pas les gens comme ça
Vendredi 19 novembre
de 16 h à 18 h
Dimanche 21 novembre
de 15 h à 17 h

GILLES PELLERIN
Ï (i tréma)
Vendredi 19 novembre
de 15 h à 17 h
Samedi 20 novembre
de 13 h à 14 h et de 19 h à 21 h
Dimanche 21 novembre
de 11 h à 13 h et de 16 h à 17 h

PASCALE QUIVIGER
Le cercle parfait
Vendredi 19 novembre
de 15 h à 17 h
Samedi 20 novembre
de 11 h à 13 h
Dimanche 21 novembre
de 11 h à 13 h

SABICA SENEZ
Nulle part ailleurs
Vendredi 19 novembre
de 13 h 30 à 15 h
Samedi 20 novembre
de 15 h à 17 h

PIERRE YERGEAU
Les amours perdues
Vendredi 19 novembre
de 19 h à 21 h
Samedi 20 novembre
de 16 h à 18 h
Dimanche 21 novembre
de 12 h à 13 h et de 14 h à 15 h

L'instant même
NOUVELLES ROMANS ESSAIS

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
STAND 113

ROMAN QUÉBÉCOIS

Un nouveau départ

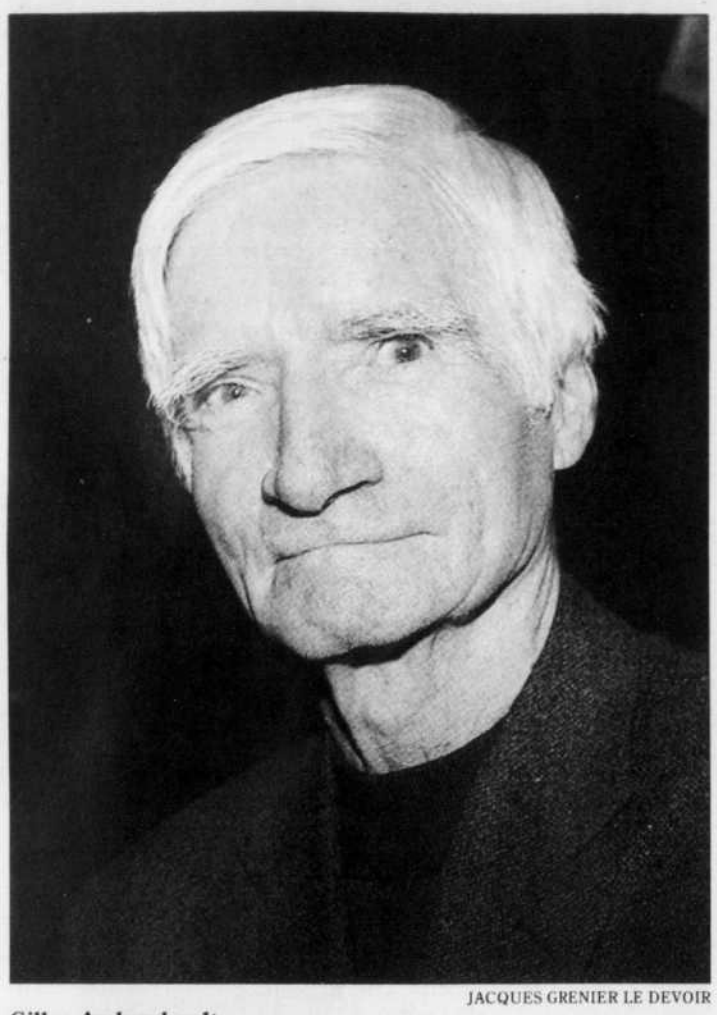
MARIE LABRECQUE

Si c'était de la musique que composait cet amateur de jazz, on dirait qu'il crée d'infinies variations sur les mêmes thèmes. Louis Audry, le protagoniste de *De l'autre côté du pont*, ne jure pas dans le panthéon des personnages mis au monde par Gilles Archambault. Le vieillissement, l'amour, l'ombre de la mort, la littérature, l'échec, le temps sont les compagnons de ses pensées.

Ancien éditeur, écrivain fini n'ayant rien publié depuis vingt ans, veuf esseulé d'une femme qui l'avait déjà quitté quelques années avant sa mort, Louis conjugue sa vie surtout au passé. Dans une maison désormais trop grande pour contenir sa solitude, son présent s'englue dans l'ennui. Il a tout son temps pour ruminer le passé.

Un bilan qui s'impose d'autant plus qu'il parvient aujourd'hui à son soixante-quinzième anniversaire. Entre les visites de ses filles (guère plus heureuses que lui) et l'appel de son fils, Louis lit la préface qu'un vieil ami a écrite pour ses œuvres complètes, qu'on s'apprête à publier en un seul volume. Un procédé qui permet au personnage de revisiter son parcours, notamment en réfutant les affirmations de son préfacier...

Loin de la sérénité qu'on aimerait voir comme la consolation de la vieillesse, Louis est plutôt enclin à une certaine lassitude, à une lucidité teintée d'auto-dérision qui l'incite à examiner sa vie d'un œil sans complaisance. Son œuvre? Cinq brefs romans en tout et pour tout, qui passeront probablement aux oubliettes de l'histoire. *«Si au moins j'avais la certitude d'avoir réussi mes livres. Ils ne m'intéressent même plus, ceux-là, très probablement de louables tentatives, sans plus. On se prend pour Kafka, on se réveille écrivain provincial.»* Et c'est pour ça qu'il a négligé sa famille, regrette-t-il aujourd'hui, qu'il est passé à côté de la vie en mari distrait, en père absent.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Gilles Archambault

Ce vieil égoïste aura pourtant aimé, lu avec voracité, écrit avec ferveur, éprouvé de la passion pour son métier d'éditeur. Toutes choses qui appartiennent désormais au domaine des souvenirs. Celui qui se qualifie d'«ombre» semble être parvenu à l'étape d'un certain détachement. *«Il se dit quand même qu'il est normal que des pans de sa vie disparaissent peu à peu. Comme si sa mort était imminente. Il croit qu'il faut l'affronter nu.»*

C'est pourquoi, nostalgique de l'époque enfiévrée où il découvrait la littérature, il se dépouille graduellement des livres de sa bibliothèque, au profit d'inconnus qui répondent à sa petite annonce.

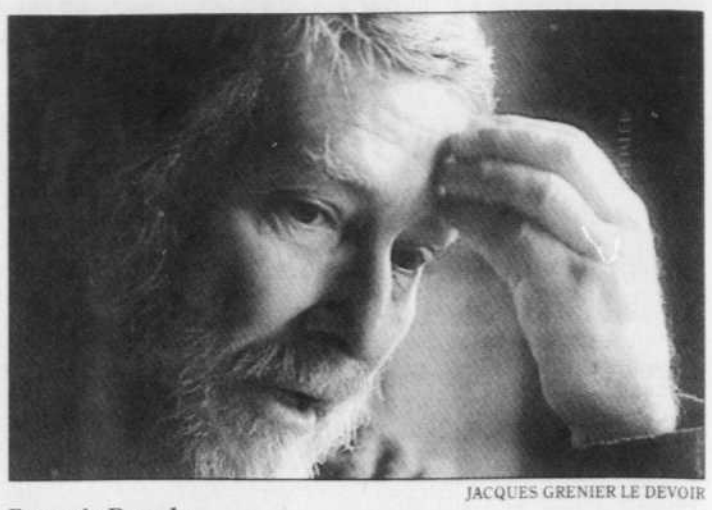
De l'autre côté de la désespérance

Impeccablement divisé en trois parties qui suivent le cours d'une seule journée (le matin, l'après-midi et le soir), *De l'autre côté du pont* transite entre une narration au je, plus tranchante, et un récit à la troisième personne qui, en apportant une distance, semble adoucir un peu les angles. Si les longs dialogues (ceux de la conversation avec Johanne, notamment) manquent parfois de naturel avec leurs grandes sentences, la narration présente une sobriété classique. On y entend cette voix, faite de désenchantement et d'ironie, qu'on associe à Gilles Archambault. Une tonalité douce-amère qui n'épargne pas grand-chose ici, et qui s'élève comme un rempart contre la détresse.

A priori roman crépusculaire de la résignation et de la finitude (Louis Aubry a d'ailleurs écrit un roman éloquemment intitulé *En attendant la mort...*), le 27e livre de Gilles Archambault pourrait en fait être celui d'un nouveau départ, à une échelle modeste. On trouvera peut-être que le grognon protagoniste bascule un peu brusquement vers un possible recommencement. Le dénouement, qui se refuse à laisser le lecteur dans le désespoir, semble subit.

Entre l'annonce d'une mort et la nouvelle d'un mariage qui ponctuent l'anniversaire de Louis, la vie suit son cours. *«Continuer malgré les difficultés inhérentes à la condition humaine, telle est la règle que suivent ses personnages.»* Cette phrase que l'ami Raymond réserve à l'œuvre de Louis Aubry, on pourrait l'appliquer aux créatures de Gilles Archambault, êtres si inaptes au bonheur, témoins désabusés des failles fondamentales d'un homme *«créé pour l'imperfection»*. Leurs dérisoires efforts n'en sont que plus pathétiques et plus touchants.

DE L'AUTRE CÔTÉ DU PONT
Gilles Archambault
Boréal
Montréal, 2004, 195 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

François Barcelo

Nouvelles pas nouvelles

MARIE LABRECQUE

François Barcelo est essentiellement un romancier. En plus de 20 ans, l'auteur de *Cadavres* a écrit suffisamment de nouvelles pour remplir seulement deux recueils — et encore. Regroupées sous le chapeau un peu large de l'humour noir (toutes ne correspondent pas à ce genre), les histoires de *Rire noir* témoignent d'une œuvre polyvalente qui flirte avec le polar et la comédie.

Une déception attend pourtant le «barcelophile» averti: on ne trouve aucune nouvelle inédite dans ce florilège, qui rassemble quinze textes originellement publiés dans des revues, des ouvrages collectifs ou *Le Devoir*, entre 1983 et le printemps 2004. Quelques nouvelles — parmi les meilleures — peuvent même être lues dans *Longues histoires courtes*, le premier recueil de Barcelo, paru en 1992 chez Libre Expression (livre désormais difficile à trouver).

En attendant le prochain Barcelo original, les lecteurs qui ne suivent pas à la trace ses moindres écrits y (re)découvriront néanmoins quelques perles. D'autant que certains textes ont été signés pour des publications spécialisées, par exemple *Prenez cinq* — nouvelle au dénouement aussi cocasse qu'inattendu — dans un collectif consacré au jazz.

Le récit le plus substantiel du lot met en évidence les qualités de conteur de l'auteur, son sens du punch, des revirements et des développements absurdes.

Paru l'an dernier dans *Montréal noir* (400 Coups), *Blanc comme neige* raconte l'odyssée d'un homme qui cherche à se débarrasser du corps de son ancien amant — mort accidentellement, mais après avoir hérité de millions à la loterie... — pendant une grosse tempête hivernale. Les cadavres s'accumuleront durant cette nuit aussi loufoque que macabre.

Machiavélique François Barcelo, qui regarde avec un sourire en coin ses personnages se piéger eux-mêmes dans leurs stratagèmes, filer droit vers une catastrophe inévitable ou une mort souvent absurde. Que le protagoniste tente de jouer les héros pour gagner les faveurs d'une femme (les anciennes et solides *L'homme qui faisait arrêter les trains*, *Le Héros de Bougainville*) ou qu'il destine une bombe à son ex-conjointe (*Tout mon temps*), soyez sûr que son plan se retournera contre lui.

Disons-le: la stupidité règne sans partage chez les héros barceliens. Preuve en est faite dans la savoureuse *Tous des imbéciles*, ingénieux récit où une épidémie mystérieuse s'attaque aux gens intelligents, à commencer par les plus brillants. *«Chez nous, le personnel politique a peu changé»* (!), note le narrateur, un professeur d'université gêné d'être épargné par cette maladie qui décime ses étudiants...

Barcelo se fait aussi satiriste dans *La Salope*. Cette illustration d'un cynique moyen pour réduire les coûts des «bénéficiaires» psychiatrisés n'a rien perdu de son mordant, à l'heure de la crise du système de santé.

Hélas, il n'y a pas que du bon dans *Rire noir*. Certains textes n'ont guère à offrir que leur conclusion, noire mais prévisible. *Bienvenue à Montréal* se contente de surfer sur la paranoïa post-11 septembre. Écrite pour un contexte spécifique (une obscure publication sur le tricentenaire de Détroit), *La Cadillac de mon père* sent le plat texte de commande.

Ce n'est pas le cas de Dernier soir, sur un pont, même si cette belle nouvelle répond au scandale des enfants innus intoxiqués aux vapeurs d'essence. Avec l'ironie tragique qui sous-tend ce récit d'un jeune sourd attendant d'être envoyé en cure de désintoxication, on découvre un Barcelo capable de provoquer une émotion bien différente du rire grinçant.

RIRE NOIR
François Barcelo
XYZ éditeur
Montréal, 2004, 233 pages

ROMAN FRANÇAIS

Une harmonie de blues

GUYLAINE MASSOUTRE

L'œuvre de Serena, de parution irrégulière mais fidèle aux Éditions de Minuit, se tient dans un clair-obscur. Pourtant, entre les onze ans qui ont passé depuis *Lendemain de fête*, Serena n'a pas creusé l'oubli. Il y a bien eu *Plus rien dire sans toi*, en 2002: les titres en disent long sur la tentation du silence et de l'effacement qui plane sur cette écriture.

L'Acrobate a précisément cette absence pour sujet. Le narrateur doit sans doute beaucoup aux traits du signataire; fuyant, gauche, obsédé de bars et de conquêtes illusoires — des femmes maigres, ternes et malheureuses, qu'il appelle *«les fiévreuses»* — il avoue, dans une langue personnelle, émotive et languissante, les errements d'une vie de bohème, annihilée par diverses formes de honte, de renoncement à soi et d'abandon nocturne.

L'ouvrage a une allure fluide et un ton délicat. En contrepoint de la déprime, le personnage net et lumineux d'une acrobate vient illuminer la grisaille et secouer les résistances du bougon. L'écriture possède une harmonie de blues; on y ressent aisément les conditions d'un silence pesant sur Serena.

L'ACROBATE
Jacques Serena
Éditions de Minuit
Paris, 2004, 125 pages

Janette Bertrand

Photo : ©Panneton-Valcourt



JANETTE BERTRAND raconte son parcours et celui des femmes de son siècle. Un tour de vie exceptionnel qui se dévore comme un roman !

Table ronde à la Place Archambault sam. 13 h

Ma vie en trois actes
de Janette Bertrand
412 pages –27,95 $

Venez rencontrer Janette Bertrand – stand #617

Jeu. 19 h à 20 h 30
Ven. 19 h à 20 h 30
Sam. 14 h 30 à 16 h
Dim. 14 h à 16 h

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

Francine Ouellette

Photo : ©Robert Etcheverry



Le grand retour de Francine Ouellette !

Le premier volet de cette nouvelle et audacieuse saga.

Feu. La Rivière profanée
de Francine Ouellette
576 pages –29,95 $

Venez rencontrer Francine Ouellette – stand #617

Jeu. 19 h à 20 h 30
Ven. 19 h à 20 h 30
Sam. 14 h 30 à 16 h
Dim. 14 h à 16 h

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

Nouveauté

Reflets
de la littérature canadienne-française



Marc Prescott
L'année du Big-Mac : une pièce américaine

L'année du Big-Mac de Marc Prescott, l'un des plus grands succès populaires de l'École nationale de théâtre à Montréal, est maintenant disponible dans la collection Rouge des Éditions du Blé en format livre de poche. Dans le monde hallucinant de Marc Prescott, surtout durant l'année des présidentielles américaines, c'est à se demander s'il y a vraiment une différence entre le délire et la réalité.

Théâtre, 120 pages, Les Éditions du Blé, Coll. Rouge
ISBN 2-921347-82-2 11,95 $

http://ble.info.ca

Les Éditions du BLÉ

Regroupement des éditeurs canadiens-français

http://recf.ca

Reflets
de la littérature canadienne-française

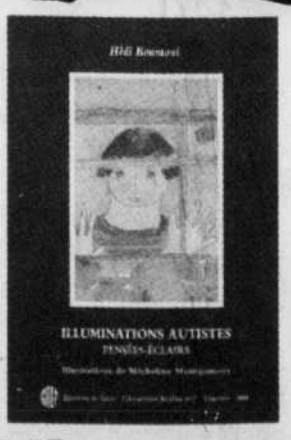
Nouveauté

GREF

Hédi Bouraoui
Illuminations autistes : pensées-éclairs
Illustrations originales de Micheline Montgomery

« Naoufel, le narrateur-poète de cet ouvrage, est un jeune autiste à la recherche d'un langage qui lui soit propre. L'auteur se fait ici tout ensemble son auditeur attentif et le porte-parole intègre de cette quête... »

106 pages, 6 ill. pleine page coul., GREF, coll. Athéna
12 $



Regroupement des éditeurs canadiens-français

http://recf.ca

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'espace et la liberté

Premières nouvelles spirituelles et hors du temps de David Dorais

CHRISTIAN DESMEULES

Ce sont cinq nouvelles au parfum légèrement suranné, un peu hors du temps, à l'image de la vie quotidienne dans un monastère — que ce soit dans le monde d'hier ou celui d'aujourd'hui. Moines curieux et candides, moines souvent irréfléchis et humains, terriblement humains, écartelés entre leurs désirs et leurs idéaux spirituels, frappés au hasard par les flèches de l'amour de Dieu ou de la femme. Une première œuvre aboutie qui frappe par sa maîtrise et son unité, autant que par le choix de sa thématique et de sa forme.

Dans *La Folle du logis*, un jeune moine troque la règle de saint Benoît pour les enseignements d'Ovide et son *Art d'aimer*. Amoureux instantané d'une bourgeoise imaginée et inaccessible, il s'essaie d'abord à séduire la servante: *«Tandis que la femme l'épongeait consciencieusement, le novice s'encourageait en secret à oser quelque manœuvre. C'est au moment où elle le coucha sur le sol et s'assit sur lui en retirant sa robe qu'il se résolut à lui baiser la main. Il se félicita de son impétuosité...»* L'humour subtil et ludique de Dorais se déploie ainsi un peu partout au fil de ces nouvelles «monacales», chacune d'entre elles arrivant au lecteur teintée d'un demi-sourire.

Les Météores nous montre un autre moine qui souffre de l'insupportable règle du silence et de la monotonie de son existence de reclus. Trompant son ennui sur son piton rocheux en compagnie de Pétrarque et de Boccace, enfiévré par les commentaires lumineux griffonnés dans les marges des livres par un mystérieux prédécesseur, amoureux perdu d'une jeune et belle inconnue à l'innocence improbable, le jeune moine finira par limiter ses enthousiasmes... Un conte sur le pouvoir subversif ou libérateur de la lecture, au milieu d'une *«colonnade cyclopéenne peuplée de créatures pitoyables comme lui»*.

Ailleurs (*De la véritable nature de l'été*), la complexité et la beauté de la nature font rêver un moinillon à une immense partition musicale cosmique, *«unique, inouïe, inconcevable»*. Dans le silence de son existence monacale, il arrive à se ménager des espaces de liberté inédits: *«Plus que tout, le craquement de sa chaise était le signe de cette liberté, de cette détente parfaite. Il savait comment bouger pour la faire geindre comme un violon ou éclater comme du bois vert dans le feu. Il était parvenu à la transformer en un instrument qu'il se plaisait à faire chanter dans la solitude.»*

Plus loin encore (*L'Entrelacs de roses*), c'est à un éloge définitif du sommeil que nous convie Dorais, au cours d'une rencontre nocturne entre un voyageur insomniaque et le jeune moine zélé qui l'accueille. *«Aboutissement de la journée et sa partie la plus noble»*, le sommeil est absolue volupté pour l'un, tandis que l'autre essaie de le combattre par le mouvement perpétuel.

Né à Québec en 1975 d'une mère vietnamienne et d'un père québécois, la courte biographie de David Dorais nous apprend aussi qu'il a lui-même fait une année de noviciat dans un monastère en France. Il prépare également une thèse sur la poésie érotique de la Renaissance.

Il y a ainsi un peu de tout cela dans cette première œuvre: un clin d'œil à l'art du fabliau, une allusion rabelaisienne, une pincée de conte zen. Contemplatifs à la recherche du sens de la beauté, prisonniers d'un monde trop vaste ou de leurs propres limites, les moines de David Dorais ont la bure incertaine et des questions sans réponses. Ils sont en mouvement et cherchent à savoir quel espace occuper au milieu de la liberté sans limites de l'homme.

LES CINQ SAISONS DU MOINE
David Dorais
L'Instant même
Québec, 2004, 156 pages

La femme et le pantin

CHRISTIAN DESMEULES

Dans le petit jargon universitaire, il arrive que l'on parle d'une course au rectorat comme d'une *«rat race»*. Pour un plus gros fromage au bout d'un labyrinthe du pouvoir universitaire, des hommes et des femmes peuvent se révéler vils et voraces. On pourrait s'amuser à en dépeindre les intrigues et les alliances volatiles, les grimaces et les coups bas.

C'est ce contexte qui donne son sujet et sa couleur au second roman de Jean-Pierre Charland, déjà auteur de livres pour la jeunesse et d'un roman historique intitulé *Un viol sans importance* (Septentrion, 1998). Portrait féroce du petit monde universitaire en forme de thriller, avec meurtre et maître-chanteur, *La Souris et le Rat* est traversé de professeurs post-soixante-huitards revenus de tout, et surtout de leur flirt avec la dialectique marxiste. Des hommes et des femmes qui *«confondaient engagement politique et délire paranoïaque, et apprenaient le français dans les œuvres de Léandre Bergeron»*.

Léopold Poulin, professeur d'histoire et vice-doyen à la faculté des études supérieures d'une université montréalaise, est un quinquagénaire ambitieux, paresseux et plutôt libidineux — ce qui n'arrange rien. Il porte la barbe en collier, conduit une Volvo, habite Outremont. Les trois heures de présence obligatoire à son séminaire hebdomadaire l'assomment.

Dans la course au vice-rectorat qui s'en vient, Poulin voudrait contrer la candidature de Nicole Leclerc, vice-doyenne à la faculté des arts et des sciences. Une ancienne marxiste féministe, mariée depuis vingt-cinq ans à un universitaire homosexuel, qui prend bon an, mal an de plus en plus de poids au sein de la *nomenklatura* universitaire... Prêt à tout pour discréditer son adversaire, Poulin a l'idée d'exhumer quelques-uns des articles qu'elle avait écrits à l'époque de son militantisme le plus dur. *«Toutes ses idées de gauche, ce n'était que cela, une stratégie de survie pour gérer le profond sentiment qu'elle avait de ne pas être à sa place, que ce soit comme collégienne, étudiante universitaire ou jeune professeure.»*

Au même moment, l'une de ses étudiantes (jeune, jolie, brillante et impitoyable) s'entiche de lui. Suivront quelques *«séances particulières»* — *«une forme de discrimination positive envers les jolies filles»*, avoue candidement le Don Juan du campus. Mal est pris qui croyait prendre, car la belle Hélène essaiera de le piéger en le mouillant jusqu'au cou dans une histoire de pornographie juvénile en en transmettant les preuves à Nicole Leclerc. La machination dérapera jusqu'à tourner complètement au désastre...

Jean-Pierre Charland possède un talent plutôt convaincant, de même qu'une connaissance intime de l'univers qu'il nous décrit, étant lui-même professeur et vice-doyen à la faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal. Le cynisme y est parfaitement dosé, la caricature juste, l'humour discret. *La Souris et le Rat* est un roman «de genre» réussi.

LA SOURIS ET LE RAT
PETITE HISTOIRE UNIVERSITAIRE
Jean-Pierre Charland
Vents d'Ouest
Gatineau, 2004, 248 pages

Les Éditions du Noroît
au Salon du livre de Montréal
STAND 539
Venez rencontrer les auteurs :
Monique Deland, Denise Desautels, Hélène Dorion, Louise Dupré, Yves Gosselin, Bertrand Laverdure, Michel Leclerc, Nadine Ltaif, Robert Melançon, Pierre Ouellet, Jean Royer, Bahman Sadighi, David Solway et Martin Thibault
Découvrez leurs livres... Et d'autres nouveautés de l'année 2004...
www.lenoroit.com





POÉSIE

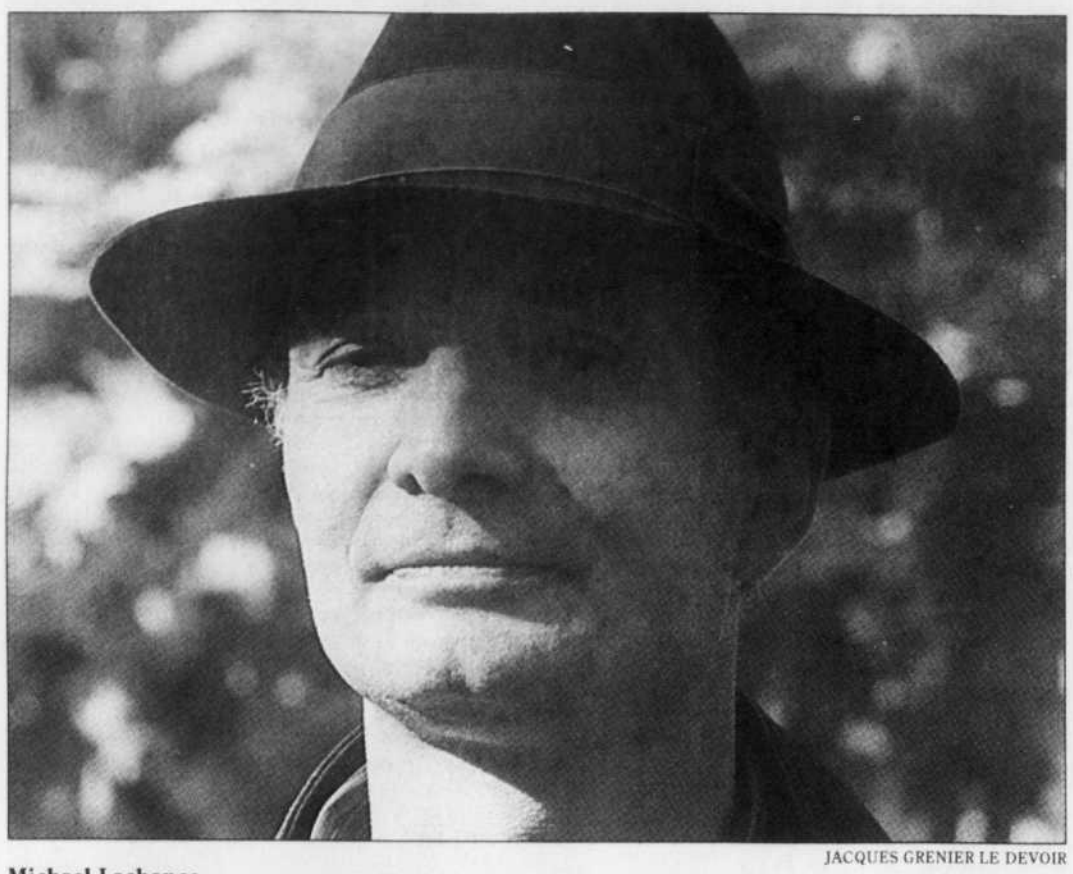
Errances parmi les ombres

DAVID CANTIN

À mi-chemin entre le poème en prose, l'essai autobiographique, le journal intime et le carnet d'écrivain, *Fossés d'amour & d'insomnies*, de Michaël La Chance, assume de manière fort pertinente ses nombreuses contradictions. Comment mettre en mots l'émerveillement, la douleur, la passion, ainsi que les rencontres déterminantes d'une vie sans se perdre en chemin? Après l'étonnante aventure de pensée du *Carnet du Bombyx* (l'Hexagone, 2000), La Chance entreprend désormais une quête, aussi implacable que périlleuse, au bout de sa propre exténuation.

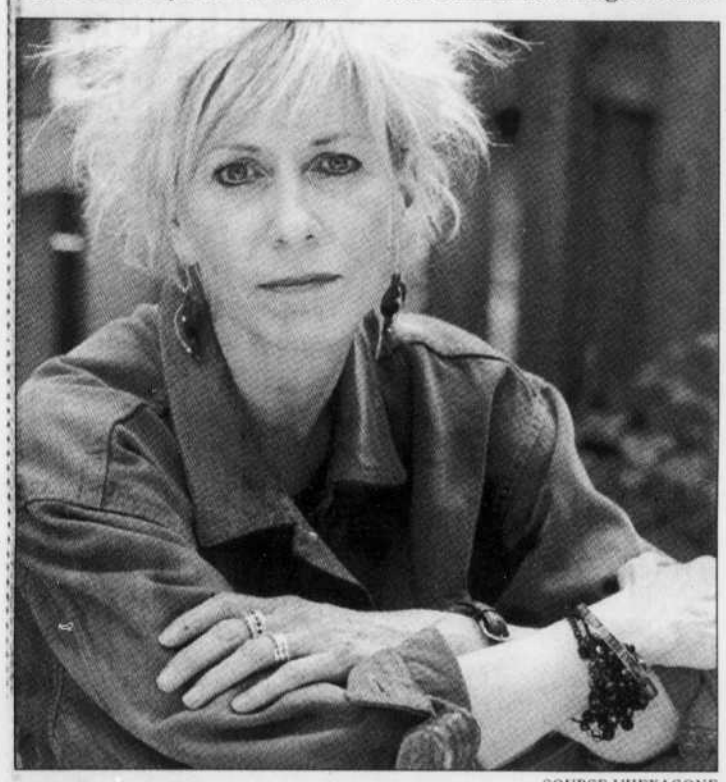
Au départ, il y a ces deux phrases inaugurales qui se lisent tel un mot d'ordre: *«Chaque regard est un éclair qui traverse la nuit. Une nuit par éclair et un éclair par nuit.»*

Tout est dit, bien que tout reste à dire. Au fil des lieux, de Montmartre au Plateau Mont-Royal, sans oublier les arrêts à Long Beach ou à Manhattan, un être tente de décrire les émotions qui le traversent. Au-delà d'une discussion sur la peinture avec Francis Bacon ou d'un souvenir particulièrement tragique dès le jeune âge, ces textes en prose cherchent à traverser les apparences afin de mieux reconnaître les liens significatifs d'une existence toujours en mouvement. Une tension philosophique émerge de cette parole qui se laisse guider par ses nuances, tout comme ses images fondatrices. *«On ne parle que dans les mots des autres, à repétrir le matériau de tous les malentendus et de tous les lieux communs — alors comment surprendre dans la pâte des mots un argile qui n'est pas recuit, sinon friable?»*



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Michael Lachance



SOURCE L'HEXAGONE

Danielle Fournier

À travers plusieurs registres (de la confidence narrative aux constats lapidaires), le rythme de cette voix étonne par sa substance proprement musicale. À chaque détour, un motif (de la femme aimée au personnage énigmatique que représente l'homme-luciole) vient relancer cette déroute en territoire connu. On reconnaît, bien sûr, l'exigence du penseur derrière ces proses qui tentent de rattraper le cycle du temps. De plus, l'architecture du livre s'ancre dans des lieux où le réel foisonne sans relâche. En guise de complément visuel, une trame photographique accompagne cette descente dans le creux du langage et de la présence au monde. *Fossé d'amour & d'insomnies*, de Michaël La Chance, donne à entendre une parole qui mesure avec justesse l'errance secrète dans l'inavouable.

L'an dernier, Danielle Fournier était lauréate du prestigieux prix Alain-Grandbois grâce à un très beau livre qui a pour titre *Poèmes perdus en Hongrie* (VLB éditeur, 2002). Du coup, cette récompense littéraire venait saluer un travail d'écriture, assez discret, qui s'étend sur plus d'une vingtaine d'années. Avec *Il n'y a rien d'intact dans ma chair*, Fournier sonde toujours le thème de la blessure ainsi que du doute amoureux. Plus que jamais dans ce recueil, l'écriture atteint une force d'évocation libératrice. Dans ces proses elliptiques, une femme tente de déchiffrer les traces d'une rupture étouffante. À la lecture, on sent une violence, une perte de conscience, de même qu'une secousse qui résonnent toujours de l'intérieur: *«À la terre, aux arbres et aux langues; je cherche / la vérité des marais salants / un rêve sans phrases dans lequel aucune voix ne / se plie: j'arpente des moments interminables / personne. Je nous attends. Ici. Nous / ce goût dans la bouche tiède; le sang séché derrière / les images / le mouvement vers la nuit et, désormais, l'absence / du corps.»*

Au fil de ces blocs de mots, des trahisons anciennes surgissent comme si l'écriture était elle aussi un piège. Par ailleurs, on découvre chez Fournier un ton lucide qui ne cesse de se préciser d'un livre à l'autre. De nouveau, l'écrivaine scrute l'excès et le drame dans le but de vaincre les pires souffrances du cœur. *Il n'y a rien d'intact dans ma chair* ne recule devant rien pour dire la honte, mais aussi la sensualité d'une promesse à venir. Plus que jamais, on en déduit que ce *«nous est un je de femme qui parle seule»*.

FOSSÉS D'AMOUR & D'INSOMNIES
Michaël La Chance
Trait d'union
Montréal, 2004, 203 pages

IL N'Y A RIEN D'INTACT DANS MA CHAIR
Danielle Fournier
L'Hexagone, coll. «La voie des poètes»
Montréal, 2004, 96 pages

Turbulences et tribulations

FRANÇOIS TÉTREAU

Malgré un titre teinté d'autodérision, Fernand Durepos adopte un registre assez élégiaque pour son sixième recueil, *Mourir m'arrive*. Divisé en trois parties bien réfléchies — *Les Grands Espaces, Hostellerie des Turbulences* et *La Navigation du sang comme pure pratique du silence* — le livre traite strictement de l'amour, de la femme et de la poésie. Après une période *«insoutenable»*, au cours de laquelle le poète a perdu la voie droite et son *«jumeau manquant»*, il retourne vers elle pour renouer avec son verbe. Il y a un avant, un présent et un demain, marqués ici par la conjugaison des temps et les parties, où les tu et toi, *«chandail de jeunesse»*, deviennent progressivement des nous et se fondent dans le même. Il reste que ce retour au calme ne va pas sans angoisse. En butte aux inquiétudes, le poète redoute un nouvel égarement ou un rejet, après quoi il ne serait plus que de mourir encore mais — qui sait? — pour de bon cette fois-ci.

La poésie de Durepos, râblée, tendue, matoise parfois, tourmentée par l'innommable, aspire avec véhémence à une paix, une quiétude, que l'auteur assimile au silence. Le mot revient à plusieurs reprises, comme une expression salutaire et une délivrance. Rien de ridicule, cependant, ni de larmoyant. Partout le corps est présent et le poète semble prêt à payer de sa personne, s'il faut, du moment qu'il peut s'abandonner à l'autre et *«refaire silence / ensemble»*. On nous signale que les vers de Durepos se sont beaucoup décantés depuis dix ans. Quoi qu'il en soit, dans son plus récent recueil, concis et structuré, il se borne à l'essentiel et il s'y tient.

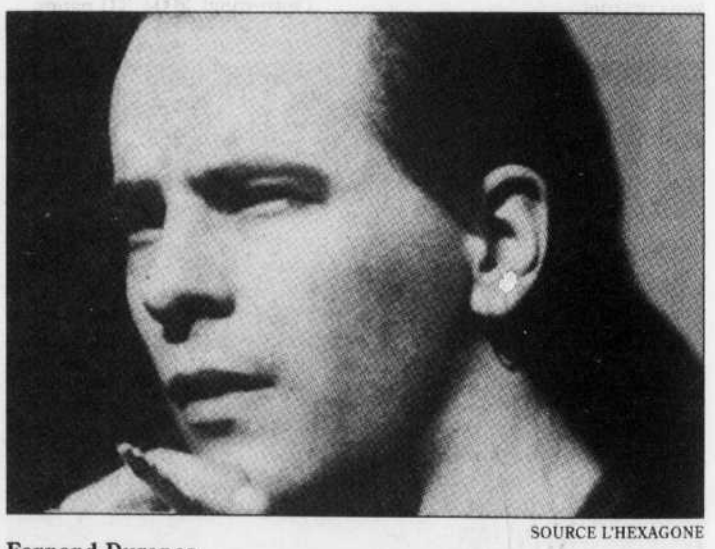
Bien que toute comparaison soit ici hors de propos, le ton du troisième recueil de Thierry Dimanche est nettement plus tonitruant. Abrupt, ce recueil débute par une série de secousses telluriques, un entrechoquement de plaques et de glaciers, avec coulées de glaise et bouquets d'astéroïdes à la clef. C'est un recommencement du monde et une festive dislocation du langage. D'emblée, on sait à qui l'auteur s'adresse et les convives abondent: *«À ceux qui songent à la désintégration»*, *«à ceux qui usent leurs chances / sans motif /»*, *«à ceux qui tribulent sec»*.

Avec ce recueil, Dimanche livre le premier volet de ses *Encycliques désaxées*, qui ressemble à un vaste laboratoire ouvert aux quatre vents. Loin des langueurs fin de siècle, on passe de plain-pied dans l'ère du grand chambardement, après la chute des tours de Babel. Sans douter de rien, l'auteur slalome à l'aise et touche à tout, depuis les bréviaires impudiques jusqu'aux traités de mycologie. Des ramas d'images et de concepts se heurtent en pagaille, que le poète ordonne, en procédant à une classification en cinq parties. Mais, qu'à cela ne tienne, l'ensemble dérape encore et on comprend vite que le vociférateur se réjouit de toutes ces glissades. La plasticité du verbe, sa quérulence aussi, donne aux vocables leur pleine mesure, c'est-à-dire que, d'entrée de jeu, l'arc est si fort bandé que le mot retenu troue sa cible, laissant le lecteur pantois, au bord de l'abysse.

S'il s'agit d'un triptyque, ce qui n'est précisé nulle part, la première phase des *Encycliques* rappelle une descente aux tréfonds, impression accentuée par la dernière partie, un décompte en 24 chants, au bout duquel l'orage se dissipe. Comme il possède les moyens de ses intentions, il faut que T. Dimanche trouve et prenne le temps d'effectuer la remontée vers la lumière. En tout cas, pour l'instant, et comme disait le Florentin, voilà cinq *«jattes du meilleur lait»*.

MOURIR M'ARRIVE
Fernand Durepos

À CEUX QUI SONT DANS LA TRIBULATION
Thierry Dimanche
L'Hexagone, coll. «L'Appel des mots»
Montréal, 2004, 68 et 144 pages



SOURCE L'HEXAGONE

Fernand Durepos

ÉDITIONS HURTUBISE HMH

Nos auteurs sont au Salon du livre de Montréal





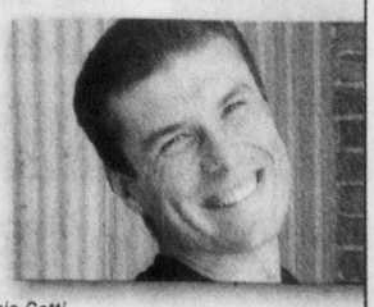
Dominique Garand
Vendredi 19 novembre : de 19 h à 20 h





Marcel Trudel
Samedi 20 novembre : de 15 h 30 à 16 h 30





Maurizio Gatti
Samedi 20 novembre : de 15 h 30 à 16 h 30
Dimanche 21 novembre : de 15 h à 16 h

HMH
www.hurtubisehmh.com

Séances de signature au Salon du livre de Montréal

LA PLEINE LUNE

GROUPE PROLOGUE - STAND 959









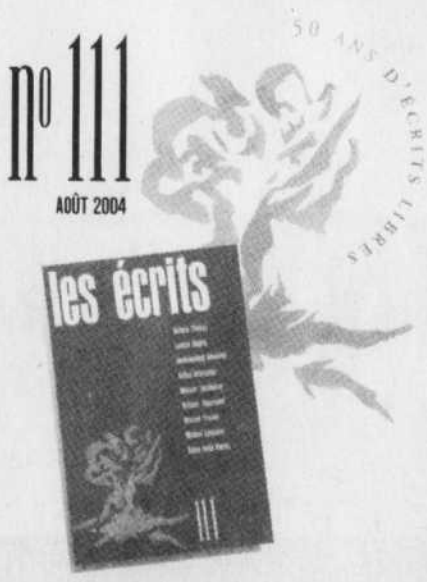




les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.



nº 111
AOÛT 2004

Hélène Cixous
Louise Dupré
Abdelwahab Meddeb
Gilles Marcotte
Werner Lambersy
Roland Bourneuf
Marcel Trudel
Michel Lemaire
Saint-John Kauss

En vente dans toutes les librairies • Le numéro : 10 $.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):

□ RÉSIDENTS DU CANADA 25 $
□ INSTITUTIONS 35 $
□ RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER 35 $

NOM
ADRESSE
VILLE CODE POSTAL
TÉLÉPHONE COURRIEL

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante :

les écrits
Case postale 87 Succursale Place du Parc Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone : (514) 499-2836 • Télécopieur : (514) 499-9954
lesecrits@internet.uqam.ca

ROMAN QUÉBÉCOIS

L'espionne à talons hauts

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY

Fondé en décembre 1941 dans le plus grand secret, le Camp X est rapidement devenu la pierre angulaire des services d'espionnage britanniques en sol américain pendant la Seconde Guerre mondiale. Planté dans le décor bucolique d'une ferme de Whitby, en Ontario, le complexe de formation paramilitaire rêvé par le premier ministre britannique Winston Churchill a vu défiler des agents spéciaux canadiens, yougoslaves, italiens, hongrois, roumains, chinois et japonais. Un cadre rêvé pour l'héroïne du dernier roman de la Québécoise Pauline Vincent, *La Femme de Berlin*.



Pauline Vincent

Lydia von Ems est canadienne d'origine, mais allemande d'adoption. En 1939, elle se voit forcée de quitter Berlin pour donner naissance à un enfant illégitime. À Montréal, où elle a trouvé refuge avec sa mère, la réputation de son beau-père et de son demi-frère Karl, qui sont tous deux membres de l'Abwehr, le service de renseignements de l'armée allemande, les rattrape le jour de Noël. Les deux femmes sont placées en garde à vue par l'armée canadienne, qui les accuse d'être à la solde du IIIe Reich.

Très tôt, il apparaît que les deux femmes ne constituent aucun danger. Pourtant, Lydia fera les frais de nombreux interrogatoires pendant plus d'un an. C'est parce que le chef des renseignements britanniques au Canada, Bob Rowland, a Lydia dans sa mire. La sachant polyglotte et frondeuse, il veut en faire une espionne, mais aussi peut-être son amante, l'auteure ajoutant là une pointe de romantisme qui s'avère aussi puérile que maladroite. Envoyée au Camp X, la femme du monde s'avère, contre toute attente, une élève surdouée, ouvrant ainsi le roman à des horizons prometteurs.

Le poing d'acier

Baptisée du nom de code improbable d'Emeraude, l'agente à talons hauts se verra envoyée en Guyane britannique pour sa première mission d'importance: démanteler un réseau d'agents nazis qui veulent empêcher le transport de bauxite vers les usines québécoises d'Arvida. Pendant ce temps, Karl von Ems débarque en Amérique avec pour mission de détruire ladite aluminerie, qui tourne jour et nuit. Le conflit mondial s'efface alors pour faire place à celui qui déchire la famille von Ems, écartelée entre deux camps aux antipodes. Si le procédé s'avère riche au départ, il finit toutefois par engendrer un décevant manichéisme que la prose de Pauline Vincent, trop souvent ampoulée, n'a pas su éviter.

Détour réussi dans la guerre secrète qu'a livrée le Canada à l'Allemagne nazie, *La Femme de Berlin* a su tirer des fils qui ont été peu explorés jusqu'ici, présentant le Camp X sous un jour qui rend justice à la vision de Churchill, qui y avait vu *«le poing d'acier qui donnerait le coup ultime aux forces de l'Axe»*. Idem pour le passage forcé de Lydia par la Guyane britannique à laquelle elle se plie avec autant d'élégance que d'adresse.

Tous ces bons coups n'arrivent toutefois pas à racheter complètement la propension de l'auteure à réifier tous ses personnages principaux. Forçant leurs traits jusqu'à parfois frôler la caricature, Pauline Vincent les a ainsi privés d'une humanité qui n'aurait pu que réussir à ce roman, au demeurant fort distrayant à défaut d'être brillant.

Le Devour

LA FEMME DE BERLIN
Pauline Vincent
Libre expression
Outremont, 2004, 331 pages

POÉSIE

Bric, vrac, broc

THIERRY BISSONNETTE

«Je suis de ces écrivains qu'on dit difficiles, voire illisibles. Ce n'est pas être en si mauvaise compagnie», songeait Christian Prigent dans *Une erreur de la nature*. Nul doute que cette exigeante société comprend André Gervais et Bertrand Laverdure, eux qui récidivent en mettant à l'épreuve notre construction du sens.

Quand je parle d'elle de Gervais n'est pas sans évoquer *Elle était belle comme une idée* de N. de Bellefeuille. S'agit-il de l'écriture, d'une femme, de l'œuvre de Niépce mentionnée dans le recueil? Qu'importe, suggère Gervais, *«j'adore diras-tu aussi les relations inégales / et les difficultés de la langue française»*. Exégète de Gérald Godin et de Duchamp, l'auteur puise chez eux des lignes de force pour ses installations où l'expérimentation n'exclut pas une visée sociale, harangueuse. Liant des poèmes écrits depuis 1989, ce livre tient du collage et de l'équation, chassé-croisé de références à lire en jouant de la batterie ou en tapotant sur la table: *«Voir voire lire / l'ire de ton œuvre recouverte / de légèreté tout aigulière d'écarité* [...].»

Par endroits, on croit lire un vieux numéro des *Herbes rouges* (où Gervais débuta en 1974 avec *Trop plein pollen*). Ailleurs, on apprécie les vertus toniques de cette folie verbale: *«Construction savante, la beauté / qui est une pulsion / qui trouve et retrouve de / l'esprit allé / avec le corps cette relation / ce travail acharnée de la peau / à la poésie et inversement.»* Même ambivalence autour de néologismes qui sonnent parfois juste (*«dévouvoiement»*, *«enchevaîtrise»*), d'autres fois tombent à plat (*«invitrouvable»*, *«laboramoire»*), la vivacité sémantique laissant place à des moments plus désincarnés. Devant cela, une question tend l'arc du recueil: *«Comment poser le plus bel arrangement — afin d'en être, afin d'en disposer?»*

Moins géométrique, Laverdure déplace aussi les enjeux du langage et fuit la communication express. Dans *Rires*, septième recueil, *«tout le sardonique est là, en particules flottantes»*, *«pentecôte rapide qui ne donne rien parce qu'elle perd tout»*. Saturé de lectures, le poète souffle les phrases sous forme de vapeur, de précipités, tel un *«rire gras, allègre et fraternel»*, parfois jaune, dont les sections disent l'évolution: *«Comédie»*, *«Tragi-comédie»*, *«Tragédie»*, *«Téléroman»*. La dérision amusée se mue ainsi en un sourire plus contraint, voire en un rictus cynique, puis en dépit nerveux, le poème même perdant son nom: *«Nous nous replions / nous cherchons à quitter le péhomme pendant que vous le lisez / je reprends le collier, retourne au robinet et goûte à un peu plus de paroles pour effrayer mes connivences.»*

Parmi ces échos déçus, le sujet oscille entre un *je* timide et un *nous* effervescent, d'où l'imbrication de nombreuses citations, à pertinence inégale. L'oreille aiguë et le verbe sûr, Laverdure semble cependant souffrir d'une surconscience linguistique qui lui interdit l'enracinement existentiel. Parvenu à la pointe de ses manipulations textuelles, peut-être en dira-t-il plus sur lui, abstraction faite de l'intertextualité et du cynisme ambiant. À moins que l'ironie ne demeure la voie royale d'un accès négatif au monde et que l'identité s'abolisse encore en de tragiques rigolades.

QUAND JE PARLE D'ELLE
André Gervais
Québec Amérique
Montréal, 2004, 104 pages

RIRES
Bertrand Laverdure
Le Noroît
Montréal, 2004, 83 pages

À côté de Rimbaud

THIERRY BISSONNETTE

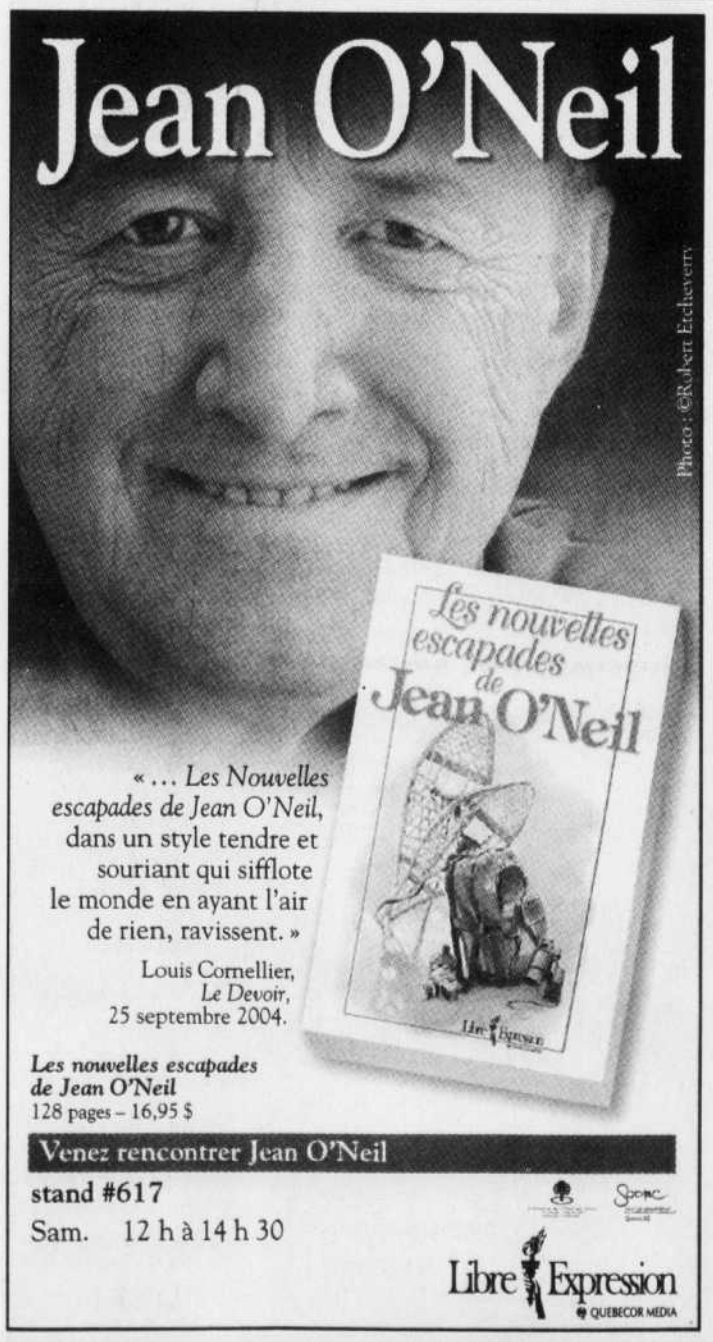
«C'est une bouche de foudroyé qui a chanté cela, l'innocence des premiers jours du monde puis le très lourd fardeau puis les ténèbres à venir, qui a hurlé dans le vide, dans un jour éternel, sous les entrailles de la terre. Une bouche qui fut chantée. Une âme qui fut hurlée. Et de manière très pure a rejailli l'or du temps sur tous les livres, sous tous les pas, ramenant aux jours simples, à plus de simplicité tant d'orgueilleuses littératures.» Pour Joël Vernet, auteur de ces lignes, tout comme pour la plupart des poètes contemporains, Arthur Rimbaud demeure une aube et un ferment, une invitation sans cesse renouvelée à saisir le Nouveau.

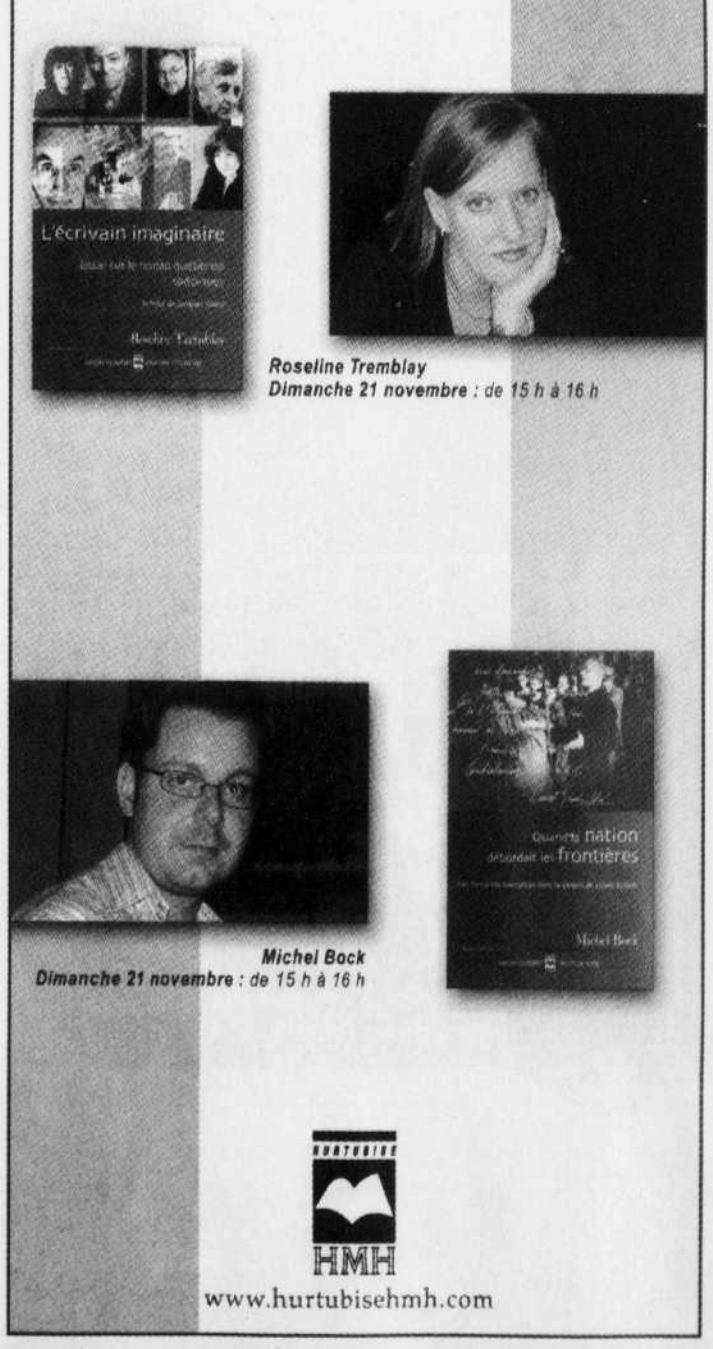
Vernet fait partie de cette poignée d'écrivains à qui la petite maison La passe du vent a demandé de créer un hommage littéraire à l'occasion des *«cent cinquante ans»* de Rimbaud. En guise de prétexte supplémentaire, le poème en prose *Aube* ouvre la voie à des textes de diverses natures, allant du fragment autobiographique à la dictée de l'inconscient.

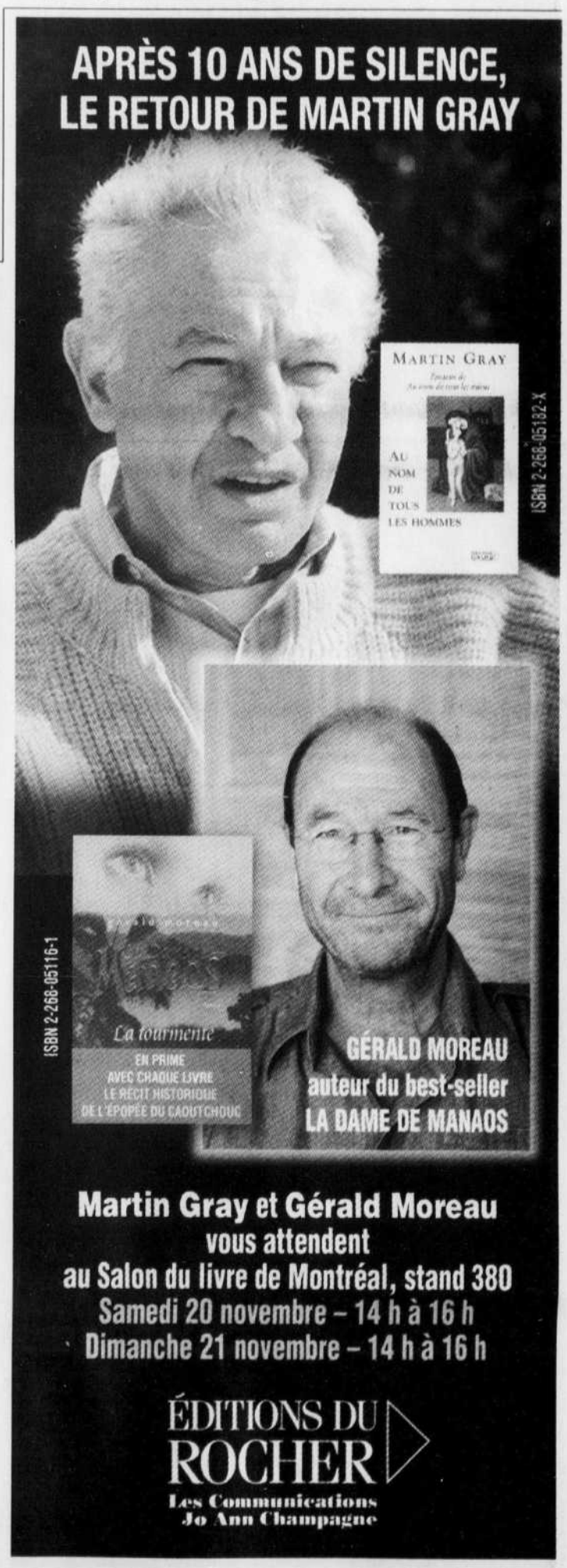
«J'ai embrassé l'aube d'été», dit Rimbaud dans son lumineux poème. Et chacun des auteurs semble avoir entendu différemment cette phrase qui donne son titre au collectif, alors que, dans leur introduction, Michel Kneubühler et Thierry Renard prennent soin de mentionner les dangers d'un tel ouvrage. Gangrenée par les clichés, l'image du poète, autant que ses écrits les plus célèbres. Il fallait donc s'armer d'une certaine insouciance pour retrouver l'énergie clairvoyante des *Illuminations*.

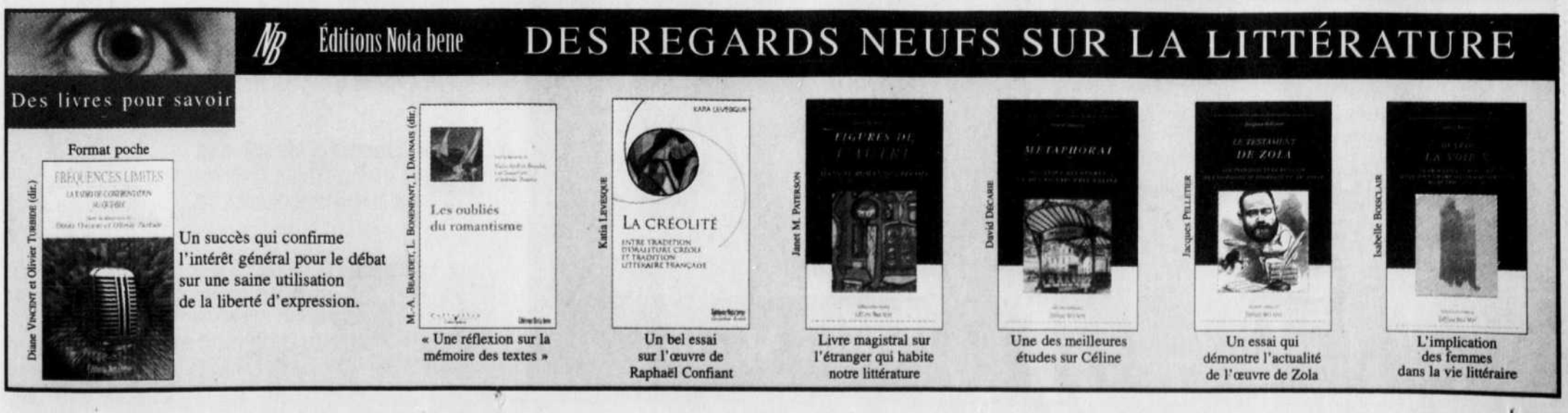
Forcément inégal, ce trajet polyphonique comporte suffisamment d'étincelles pour faire revivre un tant soit peu son objet. C'est le cas de l'analyse intuitive de Jacques Ancet, attentif aux jeux sonores du poème rimbaldien, ou encore de Magali Turquin, dont les proses et les vers soulignent l'exigence de *«partir»* avec Rimbaud sans pourtant l'imiter. Les Québécois Jean Charlebois et Geneviève Letarte ne sont pas en reste non plus, avec deux des plus originales contributions. *«Comme un animal, il marchait à pas lents dans les sentiers spongieux. Ses pensées s'ouvraient comme des fleurs au matin»*, dit Letarte, dans une fort belle prose qui en révèle davantage que les vers adjacents. Quant à Charlebois, on reconnaîtra dans *AEIOU* son obsession éluardienne pour un amour aussi charnel qu'innocent: *«Lorsque je dis je j'accepte en retour d'être tutoyé en d'innombrables situations d'éternité / Les mots à plusieurs consonnes telles des béquilles / sont de petits voiliers d'enfants de nous qui essaiment.»*

«J'AI EMBRASSÉ L'AUBE D'ÉTÉ», SUR LES PAS D'ARTHUR RIMBAUD
Collectif
La passe du vent
Vénissieux, 2004, 215 pages









Le bonheur ardu d'écrire



Louis Hamelin

Hemingway, Malraux, Orwell, Koestler. C'était l'Espagne de la guerre civile, un temps où les écrivains ne se contentaient pas de signer des pétitions sur Internet, où la question de l'autofiction ne se posait pas. Il suffisait d'avoir une vie romanesque. Les choses étaient simples, alors. Le Kremlin envoyait ses conseillers encadrer les miliciens républicains dans Madrid assiégé. Aujourd'hui, il salue la réélection d'un fondamentaliste chrétien à la présidence des États-Unis. À la tête de la Légion Condor, le colonel-général von Richthofen, petit-cousin du célèbre Baron Rouge, inventait la terrorisation systématique des populations civiles en écrasant Guernica sous les bombes. Des écrivains disparurent dans la tourmente: Lorca traîné contre un mur et fusillé par des éléments phalangistes. D'autres, au contraire, furent enfantés par ces mêmes événements, et je ne crois pas exagérer beaucoup en émettant l'hypothèse que ce fut le cas de Jorge Semprún, académicien Goncourt et ex-pensionnaire de Buchenwald.

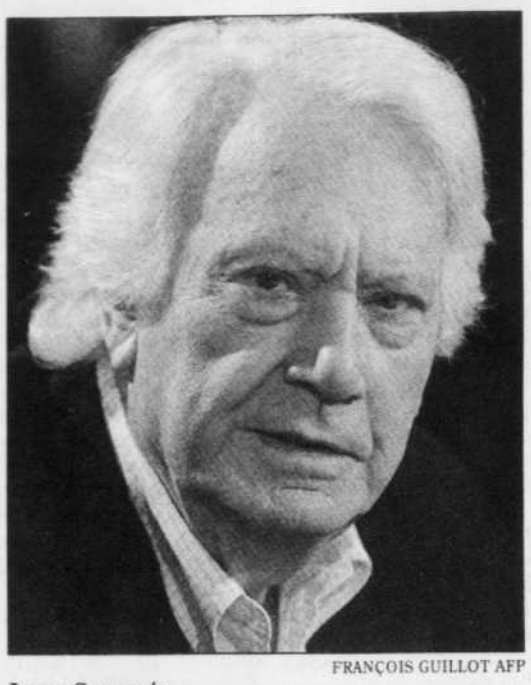
Il a seize ans à la chute de la république, franchit les Pyrénées et se retrouve interné, avec sa famille, dans un camp de réfugiés du sud de la France, dont il va rapidement s'évader. Résistance, Gestapo, déportation vers un camp de la mort. Il a raconté ces tumultueux épisodes de son existence dans *Le Grand Voyage*, puis dans *L'Écriture ou la vie*. Sauf que, pour Semprún, survie et résistance, résistance et survie ne prendront pas fin avec la guerre. En 1945, le règne du général Franco commence à peine. Pendant trente ans, l'Espagne connaîtra, sous la botte du Caudillo, une Grande Noirceur qui la fera basculer dans le Moyen Âge.

L'intelligentsia mondiale ne s'y trompe pas: c'est la Russie soviétique, au prix d'un immense sacrifice humain, qui a barré la route à Hitler devant Moscou, puis à Stalingrad, et qui l'a ensuite vaincu avec le soutien de ses alliés capitalistes. C'est l'époque où un poète comme Pablo Neruda peut écrire une délirante et ridicule ode à Joseph Staline, véritable petit père Noël des peuples de la Terre. Vivant en exil à Paris, Semprún adhère au Parti communiste espagnol illégal; à partir de 1953, il coordonne, au nom du Comité central, les activités clandestines antifranquistes à l'intérieur des frontières nationales.

Avec *Vingt ans et un jour*, l'auteur aujourd'hui octogénaire revient sur cette trouble période, déjà explorée dans le fascinant *Autobiographie de Federico Sanchez*, l'histoire de son double mythique, à la fois littéraire et, on le suppose, historique, car *«il est si difficile pour moi, malgré tous mes efforts, d'écrire des romans qui soient de vrais romans: car à chaque pas, à chaque page, je me heurte à la réalité de ma propre vie... »*. Dissimulé sous son nom de guerre, l'ex-délégué du Comité central peut donc de nouveau fouiller les blessures politiques de cette terre espagnole que tout, de sa poésie amoureuse abondamment citée à l'inévitable tauromachie, semble vouer à répandre le sang. À la victoire du Frente Popular, en 1936, les paysans n'attendirent pas les troupes régulières pour courir sus aux propriétaires terriens qui les avaient exploités depuis toujours. Dans *Pour qui sonne le glas*, Hemingway les montre alignés comme des Iroquois sur deux rangs, avec leurs fourches et leurs faux, attendant la sortie des maîtres. C'est une scène semblable, marquée au fer rouge de la mémoire, qui sert de point d'ancrage au livre de Semprún.

Un Semprún au propos toujours aussi captivant, à la réflexion toujours aussi profonde et stimulante, qui semble vouloir nous dire que le terrible siècle du communisme fut aussi, plus que l'application sans âme, sanglante et gigantesque d'un système, une histoire de passion et de foi (inoubliable scène finale d'*Adieu Lénine!* que j'ai vu cette semaine).

Mais aussi bien un Semprún dont le style tend à se relâcher, aux digressions parfois pâteuses, aux nombreuses redites, aux interventions narratives plutôt lourdes. La lenteur hésitante, limpide et solennelle de *L'Écriture ou la vie* était une forme de recueillement. Celle de *Vingt ans et un jour* oscille entre la complaisance et la simple maladresse. Un narrateur qui explique à son lecteur ce qu'il est en train de lire, ça pouvait marcher dans *Si par une nuit d'hiver un voyageur...* de Calvino, où tout le livre était bâti sur ce principe. En 2004, on a l'impression de servir de public aux grimaces d'un vieux singe devenu structuraliste sur le tard. Et l'auteur en paraît conscient, qui quête çà et là notre indulgence, vite accordée: *«À cet instant du récit, le Narrateur doit demander aux lecteurs de l'excuser, car il a laissé filer sa main, ou son imagination ou sa nostalgie... »* Ça arrive. Plus loin: *«Voilà que cependant, mille excuses, le Narrateur a laissé filer sa main, sa chimère, sans doute à cause de ce bonheur ardu d'écrire... »* Faute avouée, donc. Et bonheur, oui, tout de même, qui mérite notre absolution.



FRANÇOIS GUILLOT AFP

Jorge Semprún

VINGT ANS ET UN JOUR
Jorge Semprún
Traduit de l'espagnol par Serge Mestre
Gallimard
Paris, 2004, 303 pages

Massoudy: quand la calligraphie est un art

NAÏM KATTAN

Hassan Massoudy est reconnu en France et ailleurs comme le grand pratiquant, à la fois en tant qu'artiste et enseignant, de la calligraphie arabe et, à partir de celle-ci, de toute calligraphie. Il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages, dont des illustrations de grands textes, des soufis jusqu'à Gibran. Il vit depuis trente-cinq ans à Paris.

Dans son livre intitulé *Si loin de l'Euphrate*, Massoudy raconte son enfance, son adolescence, l'apprentissage de son art et son intégration à l'Occident. Né à Najaf, ville sacrée pour les musulmans chiites car elle abrite le mausolée d'Ali, cousin et gendre de Mahomet qui y fut assassiné. Ses deux fils subirent, plus tard, le même sort. Pour les chiites, l'héritage du Prophète passe par ses descendants, la famille martyre dont ils célèbrent encore, chaque année, la mémoire. Sauf en Iran et en Irak, les chiites sont minoritaires parmi les musulmans et endurent souvent le sort réservé aux minorités, notamment dans les pays où l'autorité est unique et parfois arbitraire. Légèrement majoritaires en Irak, ils subissaient néanmoins le pouvoir exercé par les sunnites.

Massoudy fait état d'une enfance dure, démunie, dans une ville retranchée, en marge de la vie politique et culturelle de Bagdad, ville plantée en plein désert où la chaleur est ardue et où l'eau est peu abondante. L'auteur n'a connu de richesse autre que celle prodiguée par la chaleur familiale. Enfant, il fut fasciné, séduit par la calligraphie. L'image étant interdite en islam, elle est une forme d'art qui n'est pas toujours reconnue en soi puisqu'elle est aussi, voire d'abord, un moyen de communication utilitaire. Ainsi, Massoudy exerce son talent en inscrivant des marques sur des bouteilles de lait ou de Coca-Cola et en dessinant des mots sur des banderoles, des calicots, des enseignes de magasin. Sa vie culturelle est, par ailleurs, restreinte puisqu'il n'existe ni salle de spectacle ni cinéma dans une ville qui est d'abord un centre de pèlerinage où affluent des chiites de l'Iran, du Pakistan et d'autres pays.

Adolescent, l'artiste se rend à Bagdad, où la vie n'est pas plus facile pour lui. Sous les dictatures successives, il est plusieurs fois arrêté et jeté en prison, sans motif sauf celui d'avoir été dénoncé par des inconnus pour des méfaits dont il était innocent. Il gagne sa subsistance par de menus travaux et fréquente l'Institut des beaux-arts. Cependant, les autorités civiles ne le reconnaissent pas comme citoyen irakien, car, sa famille étant originaire de Najaf, il est rejeté, assimilé comme chiite à l'Iran. Il se résout à demander le passeport de ce pays, ce qui lui permet d'atteindre Paris.

Cet ouvrage est le témoignage poignant d'un artiste et d'abord d'un homme. Massoudy s'est battu pour faire reconnaître la calligraphie comme forme d'art. C'est aussi le récit d'une personne originaire d'un pays qui fait quotidiennement la manchette des journaux mais dont la vie de sa population est peu connue. Écoutons Massoudy: *«On estime que la succession de régimes militaires et la dictature, durant quarante ans, ont fait fuir plus de quatre millions de personnes hors des frontières, sans oublier tous ceux, du Kurdistan aux régions chiites du Sud, qui ont été déportés, torturés, massacrés, assassinés, ou qui ont disparu et qui reposent sans doute dans les dizaines de charniers découverts depuis la chute de la dictature.»*

Voici un artiste qui fait entendre une voix où la souffrance n'empêche nullement la fidélité: *«Je me dis irakien mais n'en ai jamais eu le passeport. Je fus un temps iranien. Je suis maintenant français. J'ai un frère et une sœur qui reposent en paix. J'ai une sœur et trois frères iraniens, un frère syrien, un frère américain, un frère allemand et une sœur anglaise.»*

On doit lire ce témoignage émouvant comme la révélation d'un Irak profond dont les événements récents permettent à peine d'en soupçonner l'existence.

SI LOIN DE L'EUPHRATE
Hassan Massoudy
Albin Michel
Paris, 2004, 188 pages

Louise Lacoursière

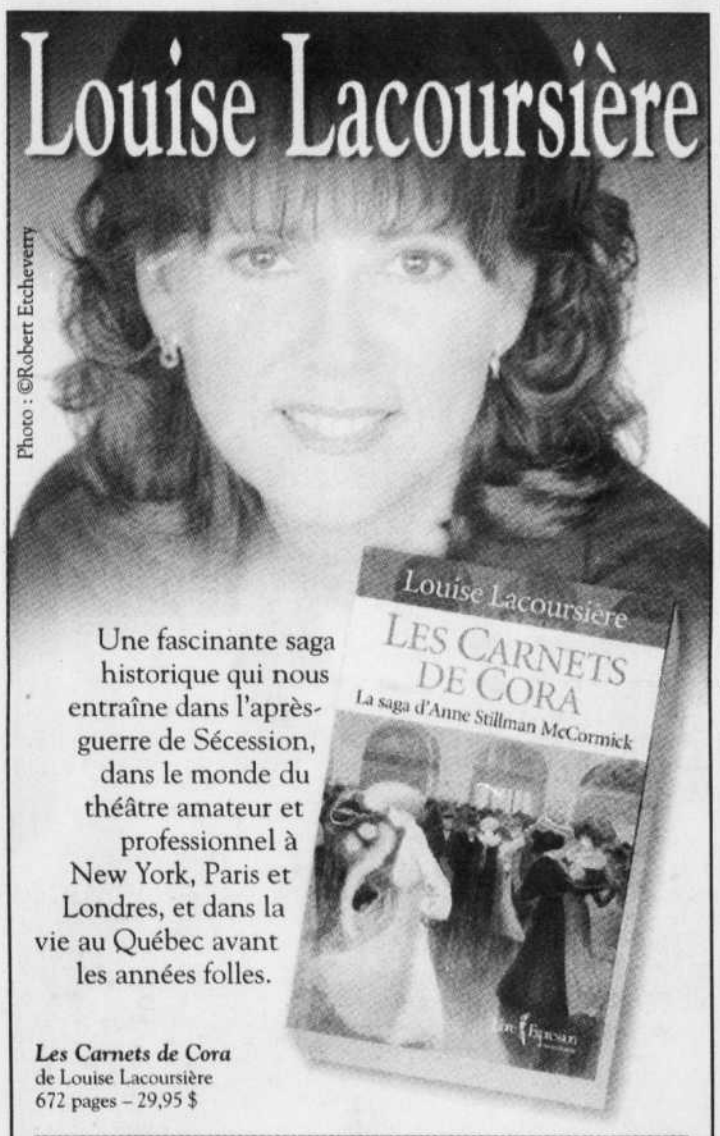


Photo : ©Robert Etcheverry

Une fascinante saga historique qui nous entraîne dans l'après-guerre de Sécession, dans le monde du théâtre amateur et professionnel à New York, Paris et Londres, et dans la vie au Québec avant les années folles.

Les Carnets de Cora
de Louise Lacoursière
672 pages – 29,95 $

Venez rencontrer Louise Lacoursière – stand #617
Sam. 12 h à 14 h 30
Dim. 14 h à 16 h 30

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

Argument
Politique, société et histoire

Volume 7, numéro 1
ISSN 1481-3971
161 pages – 12 $



« Ce qu'est la nature humaine, ce qu'il faut en préserver… ce ne sont pas des questions simples. Et c'est pourquoi l'on devrait refuser de confier l'avenir de notre espèce à des gens qui ne sont pas intéressés à se poser ces questions ; des gens qui croient qu'on devrait remplacer cette aspiration par leurs visions superficielles et leurs pouvoirs technologiques, afin de nous conduire dans un monde prétendument meilleur que le nôtre. Aucune raison ne nous pousse à leur signer un chèque en blanc. »
Leon Kass, président du « President's Council on Bioethics »

LA TENTATION DE LA POST-HUMANITÉ
un entretien exclusif avec Leon Kass
une charge de Christian Saint-Germain contre les antidépresseurs

POUR LA PHILOSOPHIE AU COLLÉGIAL
L'éditorial de Daniel Jacques
des essais de Yves Couture et Éric Paquette

LE TRIOMPHE DES « CANADIANISTES »
analysé par Marc Chevrier
François Charbonneau

LA GÉNÉRATION CHOI-FM
présentée par Frédérick Tetu

DÉBAT AUTOUR DE RACONTER ET MOURIR, DE THIERRY HENTSCH
Emmanuel Kattan, Walid El Khachab, Gaston Desjardins et les réponses de l'auteur.

PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 – Télec. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul



LES HERBES ROUGES
AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
STAND 113

RENCONTRES AVEC LES AUTEURS



Tania Langlais
La clarté s'installe comme un chat
Vendredi le 19 novembre de 18h à 19h

Alain Fisette
Le condom de l'amitié
Vendredi le 19 novembre de 19h à 20h





Roland Marquis
L'aveugle en sursis
Vendredi le 19 novembre de 20h à 21h



Mélanie Grenier
Entre les vertèbres
Samedi le 20 novembre de 16h à 17h



Annie Perrault
Le désordre de la petite chambre
Samedi le 20 novembre de 17h à 18h



Alain Bernard Marchand
Lettres d'un cracheur d'étoiles
Dimanche le 21 novembre de 14h à 15h



Dominique Robert
Pluie heureuse
Dimanche le 21 novembre de 16h à 17h

Prix Femina

L'esprit du temps

Fatigue amoureuse, dégoût de la politique, haine de la religion, Jean-Paul Dubois raconte avec brio l'homme d'aujourd'hui

CHRISTIAN RIOUX

«*Un prix Femina, c'est une petite douceur qui ne change pas grand-chose à la vie.*» La formule pourrait être de Paul Blix, le héros du seizième roman de Jean-Paul Dubois, intitulé *Une vie française*. Attablé au café La Palette, en face des bureaux de son éditeur parisien, l'écrivain semble déjà redescendu du petit nuage qui s'est abattu sur lui le jour même où George Bush était réélu.

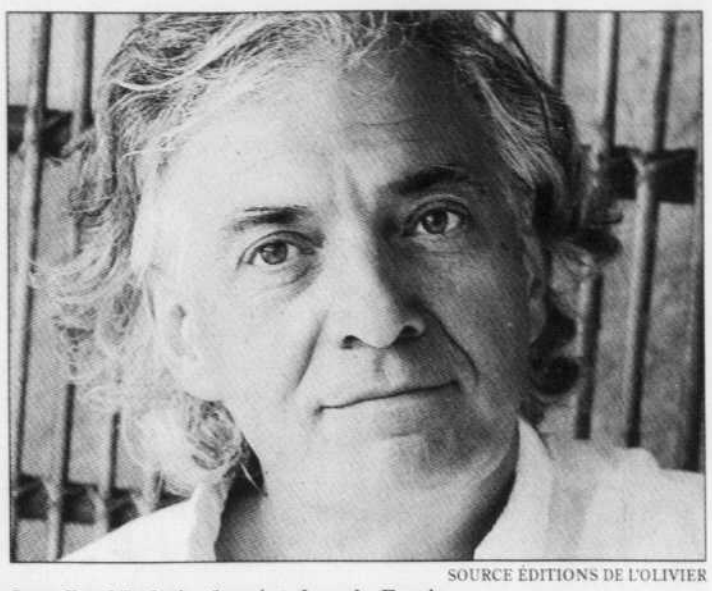
Le livre, couronné par la critique, aurait pu être un autre de ces romans d'introspection dont la littérature hexagonale est friande. Le titre semble annoncer une histoire déroutante pour le lecteur étranger, truffée de références franco-françaises. Il n'en est rien.

Il y a longtemps qu'un roman français n'avait exprimé avec autant de talent et de brio ce qu'il faut appeler l'esprit du temps. Petit-fils de berger et fils d'un concessionnaire de voitures, Paul Blix est un Français de 54 ans qui traverse la vie comme un spectateur. Il prend le même plaisir à observer les rebondissements de la politique que ceux de sa propre vie amoureuse. Dans cette existence ballottée par les modes, il n'y a finalement que le grand-père, mort, et les enfants, encore trop jeunes, qui ne le trahiront pas.

Exprimer à la perfection l'esprit du temps, cela définit à la fois les grandes qualités du livre de Jean-Paul Dubois et ses limites.

L'esprit du temps, c'est d'abord la fatigue amoureuse et sexuelle. Blix se laisse porter comme une feuille d'automne sans rien contrôler de ce qui lui arrive. Il se fait dépuceler à Londres et multiplie les aventures pour se retrouver dans le lit de la fille de son patron. Marié (alors qu'il s'oppose au mariage), Blix ne votera pas plus en amour qu'en politique. L'amour, écrit-il, «*fait partie de ces divertissements opiacés qui nous aident à patienter en attendant la mort*».

C'est un homme qui essaie d'avoir une position assez honnête sur l'amour, explique Jean-Paul Dubois. «*Passé le moment de l'électrocution, l'intensité du courant ne finit pas de baisser... jusqu'à ce qu'il s'éteigne.*» Pour Dubois, il y a deux manières de vivre. «*Il y a ceux qui acceptent le monde tel qu'il est, avec l'amour, la politique et tout ce qui vient avec. Puis il y a ceux qui vont le déconstruire à leur niveau pour comprendre loyalement comment ça marche.*» Dubois, le libertaire, est de ceux-là.



SOURCE ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Jean-Paul Dubois, lauréat du prix Femina.

L'esprit du temps, c'est aussi le dégoût de la politique. Blix, comme Jean-Paul Dubois, se fait un point d'honneur de n'avoir jamais voté. «*Blix ne s'intéresse pas à la démocratie telle qu'on nous la présente*, explique l'auteur. *Lui, il s'intéresse à la véritable politique, celle qui concerne la façon dont nous vivons tous les jours ensemble. La politique, c'est quelque chose qui se fait au quotidien, pas en participant aux élections. J'ai une culture politique depuis que je suis jeune, mais je ne voterai jamais.*»

Lorsque je demande à Dubois s'il n'a pas eu l'ombre d'un petit remords d'avoir ainsi précipité la chute du socialiste Lionel Jospin au premier tour de la dernière élection présidentielle française, il paraît ébranlé. «*C'est limite...* », avoue-t-il. Puis, après un silence, il se reprend en parlant des «*erreurs de Jospin*».

L'esprit du temps, c'est enfin la haine de la religion. On ne sent pas beaucoup de colère chez Jean-Paul Dubois. Sauf lorsque paraît l'ombre de Dieu. Alors là, c'est une autre histoire. Quarante ans après la désertion des églises, la disparition des soutanes et l'effondrement du pouvoir religieux, la haine des religions qu'a éprouvée l'adolescent n'a pas fléchi. On dirait presque que Dubois a été un enfant de Duplessis, sujet sur lequel il a d'ailleurs écrit dans *Le Nouvel Observateur*.

«*Je hais la religion et l'idée de Dieu. Je vois les dommages qu'elle a causés. Pour moi, l'humain a passé des millions d'années à se redresser sur ses pattes arrière pour finalement se remettre à genoux.*»

Il faut dire que Dubois a été éduqué au Caeusou, une école de jésuites fréquentée par les riches familles de Toulouse (et où a étudié le ministre de l'Intérieur, Dominique de Villepin). Élève dissipé, il a gardé un souvenir très vif des punitions corporelles qu'on y pratiquait. Mis à la porte en deuxième année du secondaire, il est devenu depuis un athée militant.

Dans le petit catéchisme de Dubois, la religion n'a inventé ni l'humanisme ni la démocratie. «*Je hais la religion en général, qui est une mécanique qui broie les esprits. La chrétienté est la pire des choses qui soit. On s'en était débarrassé dans les années 70, mais ça revient.*» Sa plus grande déception serait de découvrir un jour que ses petits-enfants croient en Dieu.

Il n'est donc pas surprenant que Dubois ait tant d'«*affliction*» pour les États-Unis, qu'il a parcourus pendant 15 ans pour le premier hebdomadaire d'information français, *Le Nouvel Observateur*. L'Amérique, qui aime tant les religions, représente pour lui «*la limite de l'humanité, un monde de brutalité et de violence inouïe, la barbarie incarnée*».

Pendant toutes ces années, Dubois a décrit des bourreaux qui ont exécuté 150 personnes dans leur vie. Il a interviewé des assureurs qui avaient racheté (en échange d'une rente) l'assurance-vie de sidatiques pour l'encaisser à leur mort. «*Chaque fois, je découvrais l'horreur, une barbarie civilisée.*» Dubois se dit fier de vivre en France et non pas «*dans un pays libéral de merde*». Seuls quelques Américains semblent échapper à cette condamnation radicale: des auteurs comme Raymond Carver, Philip Roth et John Updike, qui sont ses maîtres en littérature.

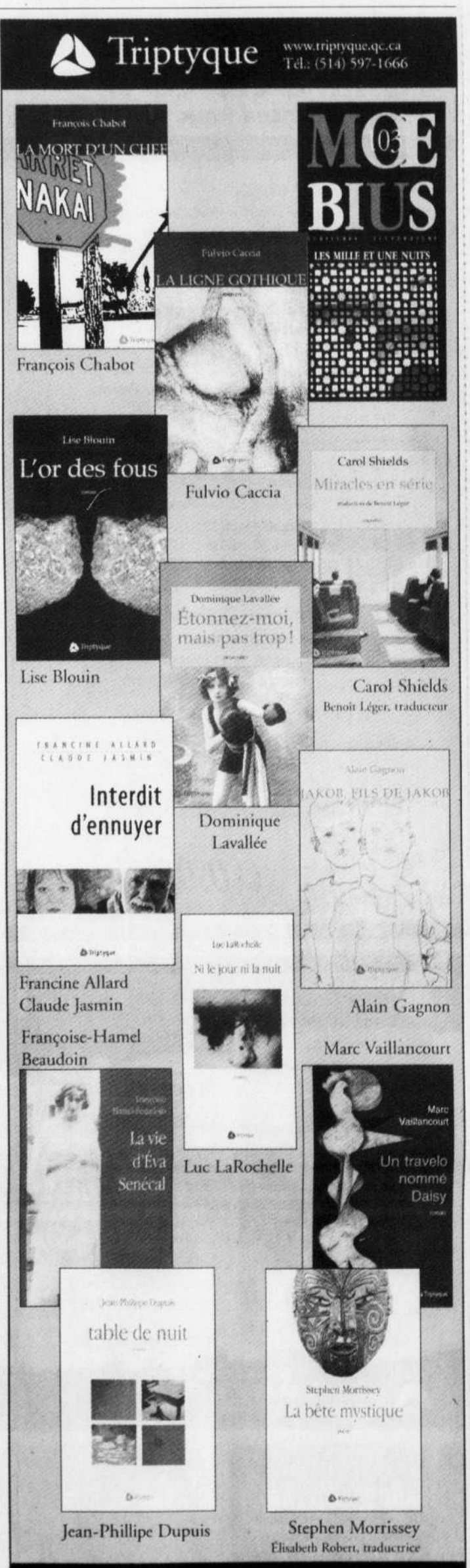
Ne tentez pas de surprendre l'écrivain dans son exercice de lucidité. Le sociologue implacable le dit crûment: «*Je n'ai pas d'innocence.*» Même s'il refuse de photographier des humains, cela ne veut pourtant pas dire que Blix n'aime pas les autres, dit-il. «*Il voudrait simplement avoir des relations intenses, loyales, non pas sociales. Le monde aujourd'hui ne fonctionne que sur la relation publique.*» Voilà pourquoi Blix photographie des arbres et se recycle dans le jardinage. Lorsqu'il était étudiant, Dubois gagnait sa vie en faisant des photos abstraites qui servaient ensuite à décorer des boîtes de pâtes alimentaires. Il a aussi photographié des meubles néo-rustiques. Mais il n'a jamais eu de Haselblad, comme Blix. Il en a seulement rêvé.

Et comme pour prouver que personne ne contrôle sa vie, le grand reporter m'explique qu'il a pris l'an dernier un congé sans solde du *Nouvel Observateur*. C'était «*pour ne rien foutre*». Or le voilà obligé de courir les salons du livre. «*Je n'ai jamais autant travaillé de ma vie. Moralité: il faut éviter de faire des livres à succès.*»

Alors, *Une vie française*, ce ne serait que ça. «*Un exercice de patience, avec pour toujours un peu de vase au fond du vase*» (p. 123)? «*Je ne veux rien léguer*», répète Jean-Paul Dubois tout au long de cette interview, comme pour se défendre de croire en quelque chose. Alors, pourquoi Paul Blix, dans un dernier élan, alors que tout lui échappe, que sa femme l'a trahi, que sa fortune s'effondre, que son fils le quitte, que le monde le fuit, pourquoi amène-t-il sa fille sur un contrefort des Pyrénées, là exactement où son grand-père lui avait fait découvrir l'indéfinissable beauté du monde?

Par fines touches et sans le savoir, Jean-Paul Dubois trahit parfois cette lucidité froide dont il a fait son maître. Ne le lui dites pas. Il l'ignore encore. C'est ce qui fait la beauté de son roman.

Triptyque www.triptyque.qc.ca Tél.: (514) 597-1666



François Chabot

Lise Blouin

Fulvio Caccia

Carol Shields
Benoit Léger, traducteur

Dominique Lavallée

Francine Allard
Claude Jasmin

Alain Gagnon

Françoise-Hamel Beaudoin

Marc Vaillancourt

Luc LaRochelle

Jean-Phillipe Dupuis

Stephen Morrissey
Élisabeth Robert, traductrice

Salon du livre de Montréal
stand 113 – espace DIMEDIA

DOMINIQUE ROBERT
Pluie heureuse



Poésie, 64 p., 12,95 $

Maturité d'une langue jaillie de l'instant pour mieux contempler.

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Qui a osé cloner Jésus?



DIDIER VAN CAUWELAERT
L'ÉVANGILE DE JIMMY
roman



ALBIN MICHEL

© Photo : Denis Felix

Albin Michel

Mario Bolduc

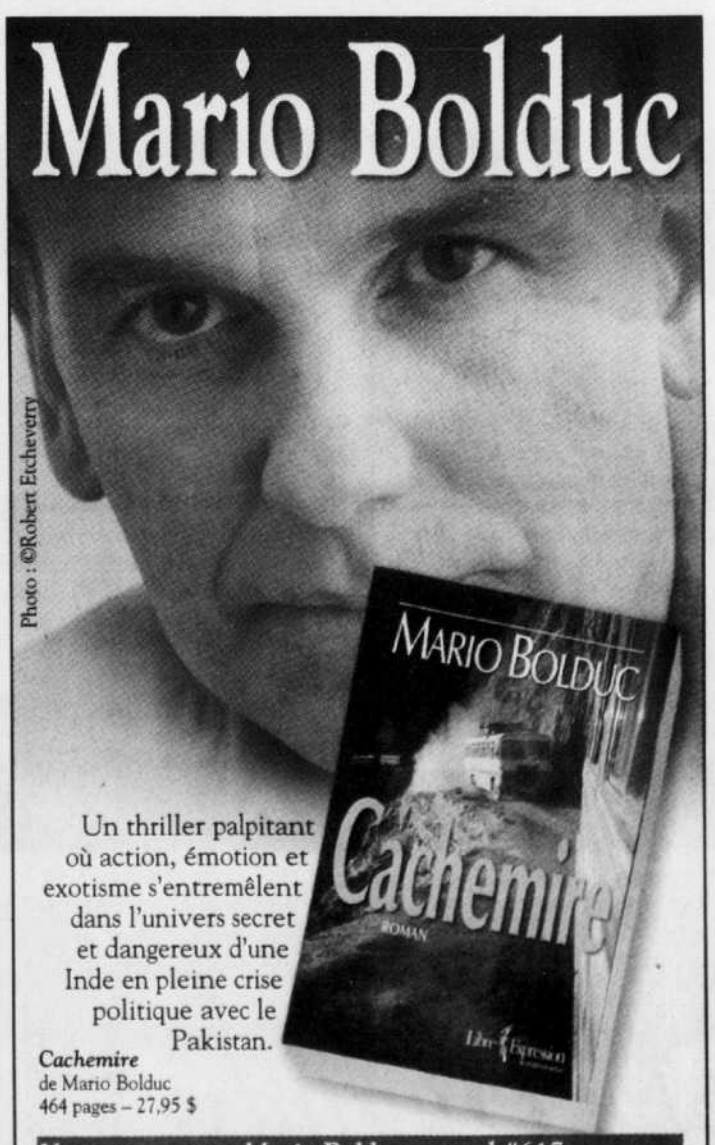


Photo : ©Robert Etcheverry

Un thriller palpitant où action, émotion et exotisme s'entremêlent dans l'univers secret et dangereux d'une Inde en pleine crise politique avec le Pakistan.

Cachemire
de Mario Bolduc
464 pages – 27,95 $

Venez rencontrer Mario Bolduc – stand #617

Sam. 12 h à 14 h 30
Dim. 14 h à 16 h

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

• SALON DU LIVRE •

Olivier Rolin en kaléidoscope

GUYLAINE MASSOUTRE

Sous sa jaquette attrayante, ce bel ouvrage d'une collection distinguée, «La librairie du XXIe siècle», sous la direction de Maurice Olender, accueille une signature déférente à la mémoire d'un illustre hôte de la collection, Georges Perec. Il s'agit cette fois d'Olivier Rolin, en baroudeur du monde, qui visite, anonyme et moqueur, des chambres d'hôtel à travers le monde.

Oublié, le lyrisme de *Tigre en papier*. Le maître d'œuvre fait peau neuve avec cette *Suite à l'hôtel Crystal*. C'est à peine un roman, une volée de chapitres brefs et descriptifs, plutôt des instantanés de réel, engrangés par un reporter. On a dit la main distraite par un narrateur absent, l'absence de drame. Qui est là? Et pourquoi? Quel est ce cahier des charges au réquisitoire implicite, au décor vide, aux villes éparses, Port-Saïd, Lausanne, Budapest, Moscou, Hiroshima, Rome, Montréal, Vancouver, Hanoï, Düsseldorf, Beyrouth ou Brive?

Pourtant, la suite ne manque pas de précipitations rocambolesques. Est-ce en raison d'une présence parodique, la sulfureuse Mélanie Melbourne, qui traverse ces chambres mortes? Ou est-ce que l'écriture y jouit de son propre reflet, sans jamais se retourner vers l'œil qui regarde, créant ainsi la présence d'un cameraman réaliste, aussi subjectif que Cassavetes ou Jarmusch? Si Perec est l'inspiration de la forme, dans ce livre, l'effet est plus contemporain, léger, critique.

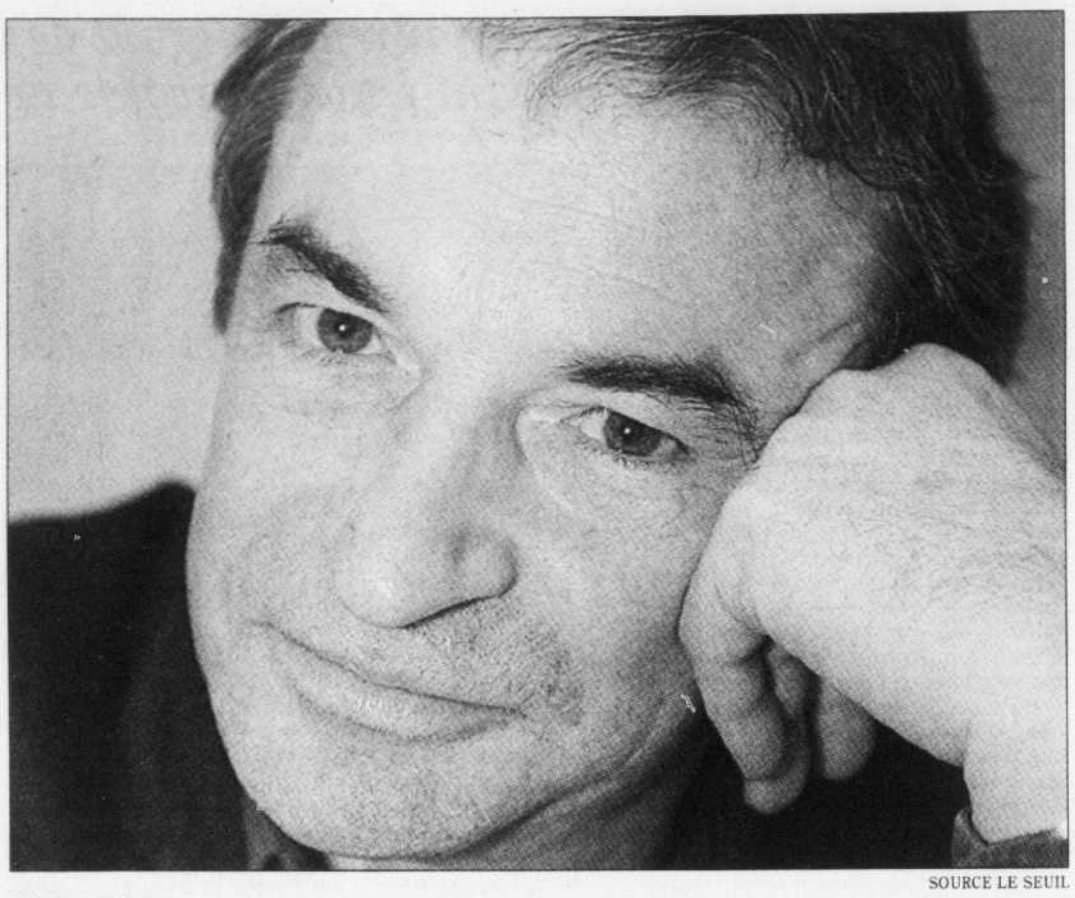
Autocritique ouverte

Ce qui est ici nié, par une multitude de notes de bas de page moqueuses, c'est l'érudition lourde des éditions comme des écritures, c'est le succès. En même temps, ces feuilles censément écrites sur des bouts de pages arrachées ici et là, au gré des déplacements, signalent les lectures qui accompagnent Rolin: Antoine Volodine, Tchékhov, Armand Robin, Whitman, Patrick Deville, Lewis Carroll, Pierre Michon, Borges... Bien d'autres noms apparaissent au fil du texte: l'intention volontaire se ramasse dans un index qui précède la liste des 43 hôtels ici visités.

On l'aura compris, ce faux roman cache un essai habile sur la lecture, l'écriture, le regard, la liberté d'être et d'aller. Première personne, attention, contrôle obligatoire. L'autoportrait ne se travaille qu'en filigrane. L'ouvrage dégage une énergie intellectuellement stimulante et drôle à suivre. La causticité de Rolin est entière, tout comme cette prédilection, qu'il a faite sienne depuis longtemps, à tracer du réel des lignes véridiques et grouillantes, entre lesquelles des surfaces jonchées d'objets quotidiens forment un paysage kitsch, hyperréel, versé en art contemporain. Les noms sont à peine codés, reconnaissables, comme les références.

Vive l'esprit d'Oulipo! *«L'Hôtel Crystal est un lieu vide, l'entrepôt des marchandises imaginaires, l'hôtel du roman, si vous voulez.»* Se souvient-on vraiment de quelque chose, sous l'étiquette de roman? Qu'est-ce qui commence, passé les détails vrais? Michaux est convoqué, Lowry repris, interrogé. Si, comme il l'écrit, Rolin fait entrer ses caleçons dans la plus grande bibliothèque du monde, c'est parce que la mémoire, accrochée aux oripeaux du roman, creuse une spirale vide qui chasse le sujet de plus en plus loin des certitudes, des savoirs et des images de soi. Décapant.

SUITE À L'HÔTEL CRYSTAL
Olivier Rolin
Le Seuil, coll. «La librairie du XXIe siècle»
Paris, 2004, 246 pages



SOURCE LE SEUIL

Olivier Rolin

écosociété
Passez nous voir au Salon
STAND 1065 | SÉANCES DE SIGNATURE



Françoise David
Bien commun recherché
Samedi 20, de 14h00 à 16h00
Dimanche 21, de 15h00 à 17h00



Dominique Payette
La dérive sanglante du Rwanda
Vendredi 19, de 15h30 à 18h00



Michel Chossudovsky
Mondialisation de la pauvreté et nouvel ordre mondial
Samedi 20, de 16h00 à 18h00
Dimanche 21, de 14h00 à 16h00



J.-Claude St-Onge
L'envers de la pilule
Vendredi 19, de 19h00 à 21h00
Samedi 20, de 13h00 à 15h30
Dimanche 21, de 11h00 à 13h30
et de 15h30 à 17h30



Michel Lemieux
La télé cannibale
Samedi 20, de 15h00 à 17h00
Dimanche 21, de 13h30 à 15h30



Serge Mongeau
La simplicité volontaire... plus que jamais
Vendredi 19, de 18h00 à 22h00
Samedi 20, de 11h00 à 22h00
Dimanche 21 de 13h00 à 15h30

LES ÉDITIONS écosociété
www.ecosociete.org

Celui qui ne l'a pas reconnue

JOHANNE JARRY

«L'*absence de mon père est à jamais suspendue au-dessus de mon présent et mon présent, à n'importe quel moment, retentira toujours de l'écho de son absence, mais ma propre existence, autant que je puisse comprendre, ne le modifia pas le moins du monde.*»

C'est un matin. Elle l'imagine un matin, et le soleil est là, dans le ciel, comme tous les jours au-dessus de cette petite île-là, il brille, et Mr. Potter marche vers le garage de Mr. Shoul. Pour lui, le soleil tous les jours, c'est normal. Il ne remarque rien de spécial, il se dirige vers le garage pour commencer sa journée de chauffeur de taxi. Et la narratrice le regarde; cet homme, c'est Mr. Potter, son père.

C'est l'homme qu'elle n'a pas connu, mort maintenant, l'homme qu'elle retrouve dans sa mémoire. Une mémoire creuse puisque ce père, elle l'a croisé au hasard de ses trajets d'enfant sur l'île. Rien de plus. Alors elle imagine son patron Mr. Shoul, les clients et es femmes de Mr. Potter et toutes ses filles, les filles qu'il a eues, mais qu'il n'a jamais reconnues, pas une d'entre elles. Elle énumère leurs noms, des noms de fleur: Rose, Reseda, Lili, Iris. Pas le sien. Elaine. Son nom, elle ne l'aime pas, elle le changera dès qu'elle le pourra. Elle déteste ce nom que lui a donné sa mère, peut-être parce qu'il lui vient de cette absence de père.

L'une de ces filles a appris à lire et à écrire. Et maintenant, elle écrit un livre sur Mr. Potter. Elle fixe intensément ce moment: la seule fois où sa mère l'a envoyée demander six pence à Mr. Potter pour qu'elle puisse acheter un livre et des cahiers pour l'école. La voyant venir, Mr. Potter reste dans l'ombre du garage. Elle ne voit que l'ombre de Mr. Potter. Elle n'a jamais eu les six pence pour les livres. Mais elle a appris à lire et à écrire. Et elle écrit.

Ses filles, Mr. Potter les reconnaît lorsqu'il les voit dans le village d'English Harbour, sur l'île d'Antigua. Il les reconnaît parce qu'elles ont le même nez que lui. Toutes les filles ont le nez de leur père, un homme qui ne reconnaît personne sauf Mr. Shoul, propriétaire d'un garage venu d'un lointain pays pour bien vivre sur cette île, qui y vit beaucoup mieux que Mr. Potter. Pourtant, Mr. Potter finira par être riche et elles seront nombreuses à se disputer autour de sa tombe pour de l'argent qu'il aura donné à un parent éloigné. Pas à ses filles. Le seul enfant aimé de Mr. Potter est mort peu de temps après lui. Un garçon, qui n'était pas le sien, d'ailleurs, que sa femme Yvonne a conçu avec un maçon ou un banquier, mais Mr. Potter l'a aimé comme si c'était son propre fils.

Mr. Potter a été petit, aussi. Son père ne voulait de personne, alors la jeune mère de Mr. Potter s'est noyée après l'avoir confié à une famille qui n'aimait pas les enfants, et encore moins Mr. Potter. Qu'est-ce qu'ils pouvaient lui apprendre? Il y avait une voiture, alors on lui a montré à conduire. Mr. Potter n'a jamais appris à écrire, ni à lire. Alors qu'elle, la narratrice, elle sait. Et c'est parce qu'elle sait qu'elle peut écrire la vie de cet homme-là, une vie à laquelle elle ne trouve rien de signifiant; elle ne voit qu'un homme qui vit sans penser. C'est ainsi qu'elle l'imagine. Et pourtant, la vie de cet homme, elle le sait, la relie à l'histoire du monde.

Il n'a pas voulu qu'elle existe pour lui. Elle a écrit sa vie, la vie de Mr. Potter, telle qu'elle l'imagine. Est-ce qu'elle a écrit un hommage? Non. Est-ce qu'elle a été attendrie? Jamais. Elle a écrit avec des miettes; dans le manque, dans l'absence, que faire d'autre? Elle s'est entêtée à être sa fille. Elle s'entête à écrire, qu'importent les pauvres mots; elle les a faits siens. Et elle termine: *«Mr. Potter était mon père, mon père s'appelait Mr. Potter.»*



AGENCE FRANCE-PRESSE

Américaine d'origine antiguaise, Jamaica Kincaid vit au Vermont. En 2000, elle a obtenu le prix Femina étranger pour *Mon frère*.

MR. POTTER
Jamaica Kincaid
Traduit par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso
L'Olivier
Paris, 2004, 203 pages

Nouveauté
Reflets
de la littérature canadienne-française

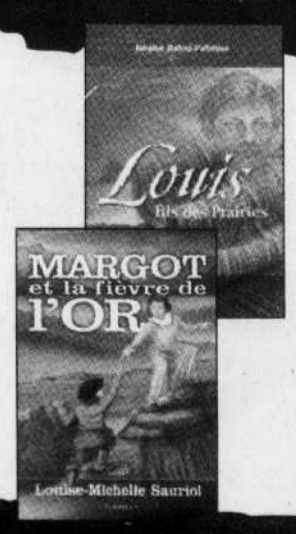


Simone Chaput
La vigne amère
L'intrigue de *La vigne amère* se passe en milieu étranger, en France profonde, dans les vignobles, un lieu de rêve aux paysages ondulants. Pourtant, tout se passe en huis clos : famille coincée, étranglée par la violence du père. Judith, le personnage principal, se sent prise dans un étau, souffrant d'étouffement affectif. Il ne semble pas y avoir de porte de sortie à l'intérieur de ce territoire, et c'est d'un pays étranger, le Canada, que s'élève l'espoir d'un salut possible.
Roman, 240 pages, Blé en poche
ISBN 2-921347-79-2 14,95 $
http://ble.info.ca
BLÉ EN POCHE
Regroupement des éditeurs canadiens-français
http://recf.ca

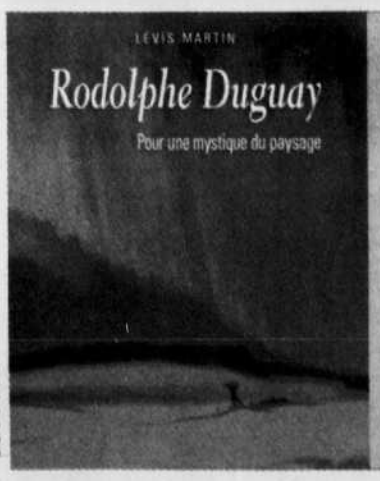
Nouveautés
Reflets
de la littérature canadienne-française

Louis, fils des Prairies, Noëlie Palud-Pelletier
À travers les yeux du jeune Louis Riel nous découvrons les rigueurs de la vie à la colonie et participons aux grandes chasses aux bisons. Ce roman, plein d'entrain, donne beaucoup d'informations sur la vie des Prairies au XIXe siècle.

Margot et la fièvre de l'or, Louise-Michelle Sauriol
Margot, Willie, mémère Bette et l'oncle Albert se lancent à la conquête du Klondike! Sur terre ou en plein fleuve, les aventures de Margot et de sa famille captiveront le lecteur lancé avec eux dans la foulée des chercheurs d'or et de leurs rêves de fortune.



www.plaines.mb.ca
PLAINES
Regroupement des éditeurs canadiens-français
http://recf.ca



LÉVIS MARTIN
Rodolphe Duguay
Pour une mystique du paysage
352 pages
69,95 $
En librairie le 15 novembre
Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131, poste 10996
Téléc. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul



RAYMOND CLOUTIER

jeudi et vendredi à **20 h**



MARIE-FRANCE BAZZO

vendredi à **9 h**



VALÉRIE LETARTE

vendredi à **19 h**

La littérature, on en parle et on la vit **à la Première Chaîne.**

Cette année et plus que jamais, la radio de Radio-Canada
couvre l'actualité culturelle et littéraire, nationale et internationale.
Venez rencontrer les animateurs de la Première Chaîne et leurs invités
lors des émissions diffusées en direct du Salon du livre, **stand 1000**.

Réal.-coord. : Alain Kémeid



MICHEL LACOMBE

samedi à **14 h**



FRANCO NUOVO

dimanche à **14 h**



MONIQUE GIROUX

lundi à **13 h 30**

95,1 FM
Première Chaîne
Radio-Canada

www.radio-canada.ca/radio

Bunker à la russe



Jean-Pierre Denis

Suite donnée à son roman *Le Pingouin* paru chez le même éditeur en 2000, *Les Pingouins n'ont jamais froid* poursuit les aventures de Victor, cet ex-écrivain désœuvré qui vivait seul avec un pingouin qu'il avait récupéré d'un zoo et qui tenait la rubrique nécrologique d'un journal officiel où l'on annonçait à l'avance le décès de gens importants et encore bien vivants: des députés, des fonctionnaires, des membres actifs de la mafia, des nostalgiques du régime soviétique devenus trafiquants d'armes, voire des artistes connus. Avec ce roman qui connut un succès international, Kourkov prouvait au moins deux choses: un, qu'il savait plaire au grand public et raconter des histoires qui le confortaient dans ses idées et sa perception de la Russie actuelle; deux, que le roman était devenu, pour beaucoup d'écrivains, une annexe du cinéma (Kourkov, il ne faut pas l'oublier, fut aussi scénariste), qu'il suffisait de savoir raconter des histoires et d'y mettre les ingrédients qu'il fallait pour s'assurer un certain succès. Ici, un pingouin, un enfant, un héros hébété, mais bon, des politiciens véreux, un peu de mafia, du terrorisme, du sentiment et une bonne pincée d'absurde. Mélangez le tout, faites en sorte que le héros se fasse, bien malgré lui, des alliés pour conduire à bien sa quête et vous avez un roman où tout se résout toujours comme par magie. Du point de vue de la structure et des finalités, nous sommes près du conte pour enfant. Cela en fait-il un mauvais roman? Si nous ne le jugeons pas du point de vue de l'écriture (qui demeure tout à fait ordinaire) et que nous passons sur les invraisemblances, il demeure un divertissement léger et humoristique. Le récit ne manque ni de charme ni de rebondissements. Quant au héros, qui en est un de fable, il est pour le moins schématique.

Du point de vue de la structure et des finalités, nous sommes près du conte pour enfant

La loi de l'escargot

Ainsi Victor revient-il d'un séjour en Antarctique — où les aventures rocambolesques du précédent roman l'avaient conduit — en possession d'une carte de crédit et d'une lettre destinée à la femme d'un banquier qu'il a rencontré durant la traversée, mais qui est mort empoisonné. La petite Sonia, dont il avait hérité d'un ami disparu, habite toujours chez lui, à Kiev, avec Nina, sa gardienne, auxquelles s'ajoute un petit truand qui a pris sa place pendant sa trop longue absence (Article trois [de la Loi de l'escargot]: il est interdit de laisser entrer des étrangers, des semi-étrangers ou des semi-familiers dans sa maison). Quant à lui, toujours hébété, il ne veut pas déranger. Le hasard d'un enterrement (celui de son ancien patron au journal) le conduit à faire la rencontre d'un candidat à la députation qui lui propose de travailler pour lui comme rédacteur de programmes et de discours politiques — ce qu'il va accomplir en faisant des merveilles. On n'a pas été écrivain pour rien! Ce qui est encore l'occasion, pour Kourkov, de nous brosser un portrait aussi drôle que pathétique de la gente et des mœurs politiques de son pays. *«– Acheter des voix, d'accord, mais ce dont j'ai besoin, c'est d'une série de promesses, d'un programme – lui dit son patron. / Victor soupira. / – Bon… il faut évoquer l'économie, la création d'emplois, de nouvelles usines, des prêts à taux préférentiels pour ceux qui fondent les entreprises…»* Tandis que les conseillers en communication qui pullulent dans cette nouvelle Russie vendent leur programme deux, trois, quatre fois, puis filent avant que le vainqueur ne commence à l'appliquer, Victor, lui, se comporte tout à l'opposé. Il est irrémédiablement, pathétiquement fidèle. C'est aussi ce qui nous le rend sympathique. Bien entendu, une campagne médiatique ne peut réussir pleinement si l'on n'y fait usage de l'œuvre «caritative» — qui fait toujours bien et est rarement associée à une manipulation. Et quoi de mieux pour donner chair à ce don que de trouver des handicapés et faire venir la presse le jour de la remise des cadeaux: des prothèses volées à une Fondation pour l'aide aux enfants du Rwanda basée à Salzbourg... Ah! Ces Russes! Mieux encore: les transformer en athlètes en fondant pour eux un club sportif. Entre-temps, Victor, qui n'oublie jamais ses amis, cherche toujours son pingouin. Or, les dernières nouvelles le situent du côté de la Tchétchénie, en pleine zone occupée. Il s'y rendra pour s'y retrouver «esclave» d'un chef rebelle tchétchène à brûler à longueur de journée aussi bien des rebelles que des soldats russes. Pour découvrir aussi que le terrorisme tchétchène ne manque pas de dignité. *«La vraie dignité nationale, elle est plus forte que tous les régimes politiques. Et vous, les Russes, si vous nous faites la guerre, c'est parce que nous avons cette dignité, et vous pas.»* Je vous cache la suite qui, après le retour de Victor à Kiev, va le mener encore bien loin — ce qui sera sans doute le prétexte d'une suite à donner à son roman.

Au total, si vous voulez vous distraire un petit moment sans vous casser la tête, *Les Pingouins n'ont jamais froid* vous fera peut-être oublier l'hiver qui est à nos portes, mais certainement pas que la littérature, ce n'est pas du cinéma, les images en moins.

LES PINGOUINS N'ONT JAMAIS FROID
Andreï Kourkov
Traduction du russe par Nathalie Amergier
Editions Liana Levi, 2004, 395 pages

Reflets
de la littérature canadienne-française
GREF
Pierre Léon
Le Papillon à bicyclette : croquis, bestiaire, fables
Illustrations originales de Christine Tripp
« Pierre Léon s'ébroue dans la fantaisie, le jeu de mots, le double sens, l'homonymie farceuse, l'inspiration coquine, les rapprochements inattendus d'où naît aussitôt le sourire, et même le franc rire… »
Henri Mitterand, *Liaison*
120 pages, 7 ill. pleine page coul., GREF, hors collection
19,95 $


Regroupement des éditeurs canadiens-français
http://recf.ca

Ceux qui aiment le train

GUYLAINE MASSOUTRE

De 6h30 à 17h30: c'est la durée dans *Matins bleus*, de Jean-Marie Laclavetine. Le romancier ouvre ses pages par un vol plané, au-dessus de la verrière d'une gare. Quoi de plus agité, de plus symptomatique, dans une ville que sa gare, là où transitent les travailleurs? Souvenez-vous de la chanson de Nino Ferrer, *Paris à cinq heures du matin*; c'est un classique de la vie parisienne, comme la brasserie du Train bleu, à la gare de Lyon, fait partie du charme de Paris.

Dans *Matins bleus*, Laclavetine croise des vies; on entend des bruits de machine, des propos, des pas pressés. Le portraitiste croque des habitudes, des manies, des traits propres à l'exercice — disons qu'il s'agit d'une esquisse d'atelier. Sans être un roman, l'ouvrage prolonge un recueil de nouvelles, intitulé *Train de vies*, où l'écrivain met en action des personnes reliées au chemin de fer.

Matière authentique

Laclavetine est l'homme de la situation: il vit à Tours, travaille à Paris, fréquente donc assidûment la gare Montparnasse; il a lui-même été un temps garde-barrière, dans une France qui n'existe plus. Il a donc eu le temps de relever l'insolite, les aspects de la solitude des foules, les traits propres à déclencher l'envie d'une rencontre et le désir de ce qui s'entrevoit. Il décrit un monde qui se transforme, photographiant en mots l'étrange réalité et la fuite des rêves. L'observateur accomplit sa tâche avec plaisir, tel un surfeur prenant habilement la vague des informations; l'écrivain gère ce chaos: l'ordre de sa prose, les formes architecturées de sa composition résistent bien au débit chronométré du fleuve humain.



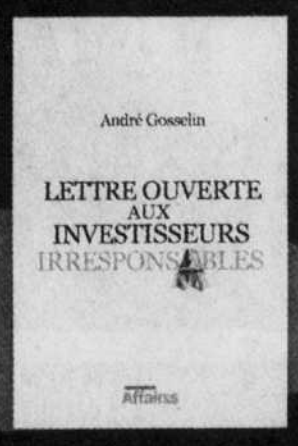
JEAN-PIERRE MULLER AFP
Jean-Marie Laclavetine

«Bibliothèques de l'instant», les gares parisiennes sont devenues des points névralgiques, électriques, rénovées comme des musées datant de l'époque de l'art déco. On comprend qu'un homme du langage ait voulu mettre ses mots sur le décor, le manège, l'effervescence accrue de la métropole. Il y démêle l'écheveau compliqué des foules en proposant un jeu de cartes, où les instantanés jettent des signes exposés, appels au secours ou moments quotidiens; il se produit naturellement des accidents, des attentats, des suicides.

L'art de Laclavetine est ici d'avoir disséminé, tout au long du texte, des citations. L'ensemble de ce puzzle constitue un hommage aux écrivains des gares: Apollinaire, Aragon, Breton, Lorca, Michaux, Nerval, Ramuz, Rilke, Rimbaud, Verlaine, Ungaretti en sont les principaux.

MATINS BLEUS
Jean-Marie Laclavetine
NRF Gallimard
Paris, 2004, 243 pages

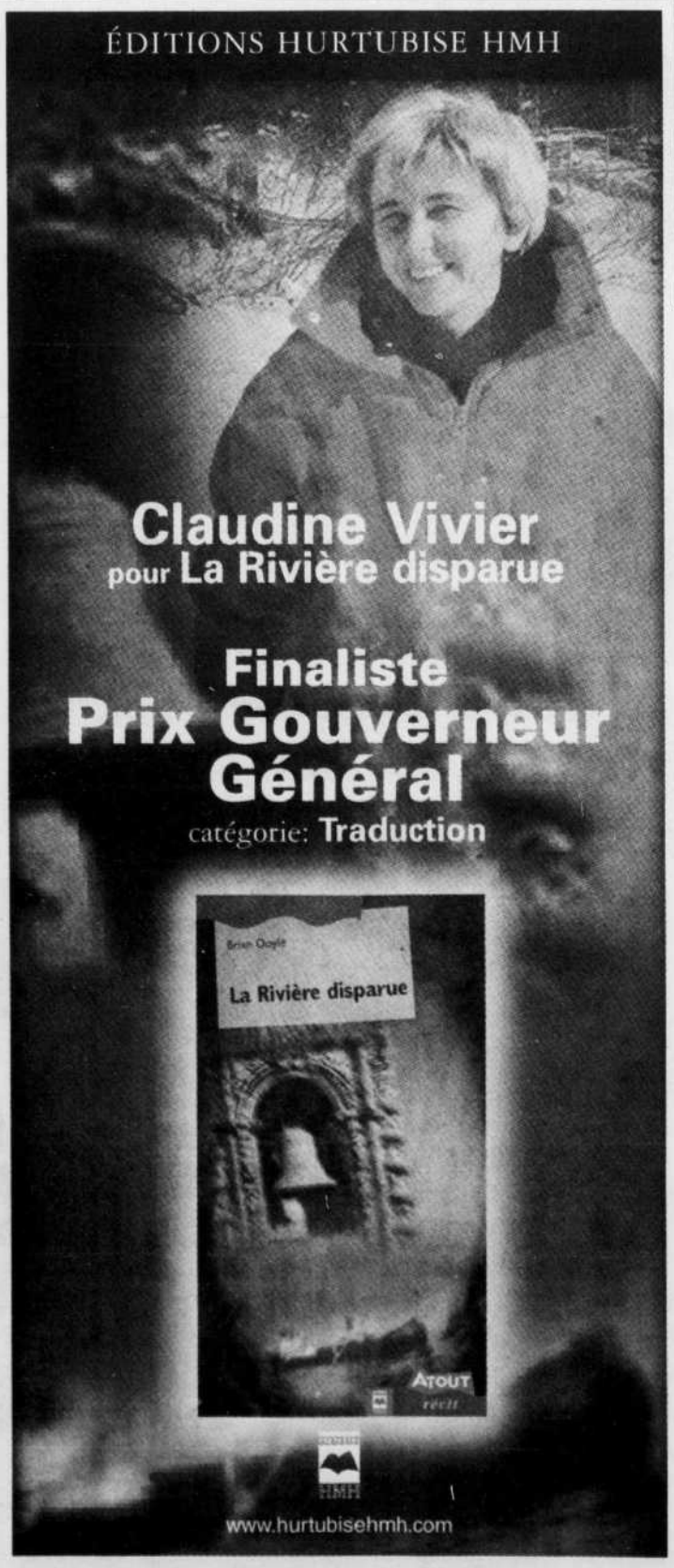
Ils n'ont aucune chance pour le Renaudot
mais ils ont le tour de vous remettre en question.
Venez les rencontrer au Salon du livre de Montréal.
André Gosselin
Dimanche 21 novembre de 13 h 30 à 15 h



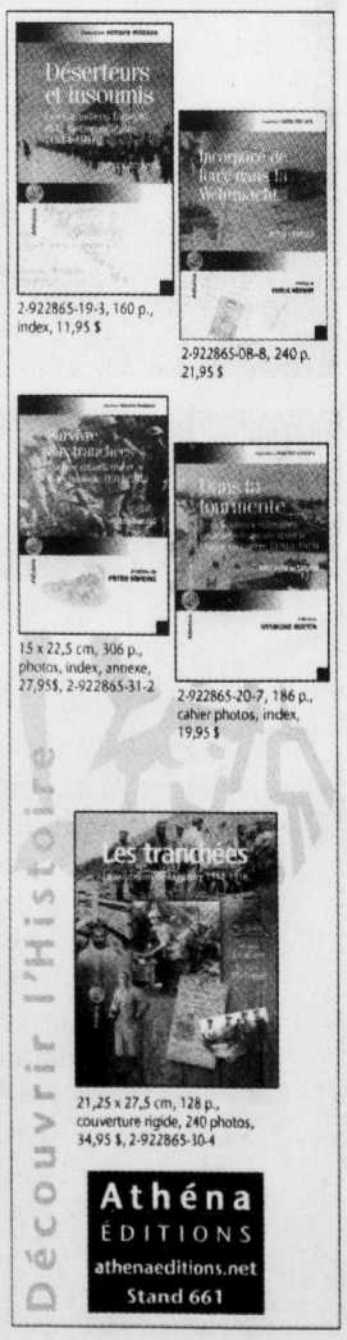
Alain Samson
Samedi 20 novembre de 11 h 30 à 13 h
Dimanche 21 novembre de 13 h 30 à 15 h



Les Éditions Transcontinental
Stand nº 357

ÉDITIONS HURTUBISE HMH

Claudine Vivier
pour La Rivière disparue
Finaliste
Prix Gouverneur Général
catégorie: Traduction

www.hurtubisehmh.com



2-922865-19-3, 160 p., index, 11,95 $
2-922865-08-8, 240 p. 21,95 $
15 x 22,5 cm, 306 p., photos, index, annexe, 27,95$, 2-922865-31-2
2-922865-20-7, 186 p., cahier photos, index, 19,95 $
21,25 x 27,5 cm, 128 p., couverture rigide, 240 photos, 34,95 $, 2-922865-30-4
Découvrir l'Histoire
Athéna ÉDITIONS
athenaeditions.net
Stand 661

Au panthéon des cambrioleurs

Réédition de l'intégrale des aventures d'Arsène Lupin, le héros mythique de Maurice Leblanc

JACQUES BAUDOU

S'il est une caractéristique propre aux grands héros de la littérature populaire, c'est bien qu'ils finissent souvent par éclipser leurs créateurs. Tarzan est plus célèbre qu'Edgar Rice Burroughs; Sherlock Holmes a occulté Conan Doyle, malgré les efforts désespérés de ce dernier pour s'en débarrasser; Arsène Lupin a relégué Maurice Leblanc dans l'ombre. Le destin de ces derniers écrivains présente d'ailleurs quelques similitudes. Le succès public de Sherlock Holmes est venu avec la parution d'une série de nouvelles dans le *Strand Magazine*. Maurice Leblanc a créé Arsène Lupin, à la demande de l'éditeur Pierre Lafitte, pour une revue que celui-ci lançait à l'imitation du *Strand*, *Je sais tout*.

Leurs personnages n'étaient pas du même côté de la loi, quoiqu'ils aient eu chacun un policier comme repoussoir et faire-valoir, Lestrade pour Holmes et Ganimard pour Lupin. L'un collaborait avec la police pour traquer les criminels, l'autre, bien que gentleman, était un cambrioleur chef de bande. L'ironie veut que le beau-frère de Conan Doyle, E. W. Hornung, ait lui aussi créé un personnage de cambrioleur, Raffles, champion de cricket dans sa vie diurne, dont les aventures furent publiées en volumes dès 1899, soit quelques années avant la parution dans *Je sais tout* de *L'Arrestation d'Arsène Lupin*. Ce qui fait de E. W. Hornung un *«plagiaire par anticipation»* dont l'antériorité ne porte guère ombrage à Maurice Leblanc. Il suffit de comparer les aventures de Raffles et celles de Lupin pour se convaincre de la supériorité des dernières: Lupin a infiniment plus de panache et de classe que le besogneux Raffles, et les intrigues conçues par Leblanc ont bien plus de flamboyance et d'invention.

L'ironie veut aussi que Maurice Leblanc a confronté son bandit bien-aimé à Sherlock Holmes *himself*, qui trouva en lui un adversaire autrement plus coriace que Moriarty. Une lettre indignée de Conan Doyle lui fit créer Herlock Sholmes.

Stature mythologique

Dans ses *Mémoires*, Conan Doyle raconte qu'il reçut un jour un paquet de France contenant une craie de billard. Il s'en servit jusqu'à ce qu'il se rende compte que la craie était creusée d'une cavité contenant un message: *«D'Arsène Lupin à Sherlock Holmes»*. Son bref commentaire dévoile son incompréhension. Il avait de la peine à concevoir que son détective ait acquis, déjà, de son vivant, une stature mythologique. Holmes suscitait pastiches et parodies et il n'allait pas tarder à devenir l'objet d'une science hautement spéculative, l'holmesologie, pratiquée au sein des sociétés sherlockiennes.

Le succès public de Lupin fut tout aussi grand que celui de Sherlock Holmes, et les formidables couvertures de Léo Fontan pour la parution en volumes chez Lafitte fixèrent l'image du gentleman-cambrioleur, tout autant que les illustrations de Sidney Paget dans le *Strand*, celle de Holmes. Maurice Leblanc avait créé un type de héros de récit policier qui n'eut en France que peu de disciples et aucun qui puisse, même de loin, se comparer à lui. L'œuvre de Leblanc brillait donc d'un éclat singulier et se prêtait plutôt bien à l'exégèse, à cause de ses différentes *«périodes»*, de la personnalité complexe de Lupin, de



SOURCE OMNIBUS

Maurice Leblanc, vers 1910.

son évolution, de la nature des énigmes qu'il fut amené à résoudre. La lupinologie pourtant ne se fonda que tardivement, mais par un véritable coup de maître: la parution en 1955, aux Éditions de Minuit, d'un opuscule de Valère Catogan, *Le Secret des rois de France*, qui mettait en exergue les énigmes héritées de Marie-Antoinette, transmises par la Cagliostro et élucidées, pour trois d'entre elles, par le sagace Lupin dans ses plus baroques aventures. Plus tard, Jean-Claude Dinguirard anima la *Revue des études lupiniennes*, à laquelle collaborèrent des sommités comme Michel Lebrun ou Jacques Bens, auteur d'une étude fondamentale, *Les Trois grimes d'Arsène Lupin*. Plus tard encore, Boileau et Narcejac ressuscitèrent avec brio le cambrioleur aux multiples identités dans une suite de fort bons romans.

La stature mythologique s'acquiert aussi grâce aux incarnations diverses qu'un personnage connaît. Du vivant même de Maurice Leblanc, Arsène Lupin reçut la consécration par le théâtre, par l'opérette, par le feuilleton radiophonique, par le cinéma aussi. Sa gloire se paracheva par le septième art (mais on rêve surtout des films dont Jean-Pierre Melville et André Delvaux avaient le projet et qui ne virent pas le jour) et par le huitième, même si l'un et l'autre ne rendirent justice à l'œuvre de Maurice Leblanc qu'en une seule occasion: le feuilleton *813* d'Alexandre Astruc, d'une fidélité remarquable, à l'inverse de tant de versions vaudevillesques et caricaturales. Une nouvelle version cinématographique provoque une petite flambée éditoriale: le roman adapté, *La Comtesse de Cagliostro*, est réédité en grand format aux Éditions de Fallois, illustré de photos du film. Et Omnibus publie les deux premiers volumes, fort élégants, des *Aventures extraordinaires d'Arsène Lupin*, accompagnés de deux suppléments, *Maurice Leblanc*, de Jacques Derouard, et *La Vraie Vie d'Arsène Lupin*, de Francis Lacassin.

On peut s'y plonger avec délice car, dirons-nous en paraphrasant Gaston Leroux: *«Arsène n'a rien perdu de son charme ni Lupin de son éclat»*.

Le Monde

LES AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN
Tomes 1 et 2
Maurice Leblanc
Préface d'Alain Decaux
Omnibus
Paris, 2004, 1172 et 1238 pages

* La saga d'Arsène Lupin est également disponible au Livre de poche en 18 volumes.

PRIX FEMINA

Jean-Paul Dubois
Une vie française



368 pages, 29,95 $

Les Éditions de l'Olivier

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Séances de dédicaces
Stand Les Éditions de l'Olivier N° 113
Samedi 20 novembre de **14 h à 16 h**
Dimanche 21 novembre de **14 h à 16 h**

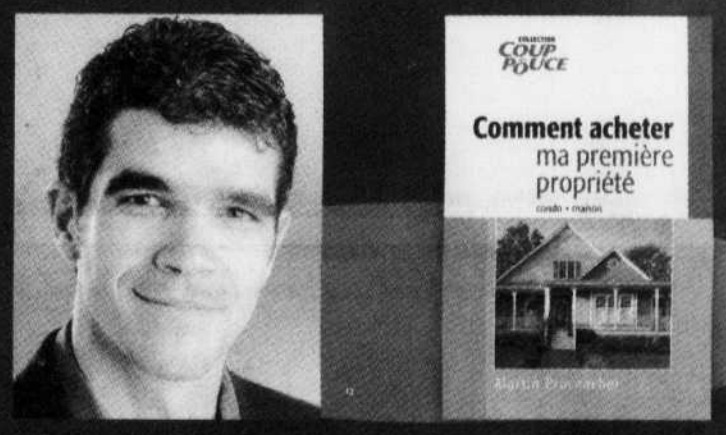
Causerie *Confidence d'écrivain*
Animée par Gilles Archambault
Samedi 20 novembre de **11 h 45 à 12 h 15**
Lieu: L'Agora

© Romain Saada Opale

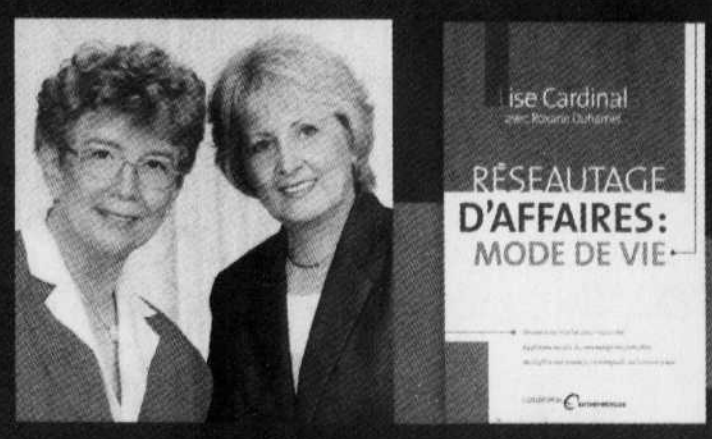
Ils n'ont aucune chance pour le Femina

mais ils savent comment vous faire progresser.
Venez les rencontrer au Salon du livre de Montréal.

Martin Provencher
Vendredi 19 novembre de 18 h à 20 h
Samedi 20 novembre de 13 h à 14 h et de 15 h 30 à 17 h
Dimanche 21 novembre de 12 h à 13 h 30



Lise Cardinal et Roxane Duhamel
Samedi 20 novembre de 11 h 30 à 13 h
Dimanche 21 novembre de 15 h à 16 h



Stand n° 357 Les Éditions Transcontinental

Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Montréal.

Stand 113

JEUNESSE

Isabelle Arsenault
François Barcelo
Christine Battuz
Pierre-Yves Bernard
Marie Bletton
Bernard Boucher
Paule Brière
Francine Caron P.
Pascale Constantin
Suzanne Côté
Marie-Danielle Croteau
Dominique Demers
Christiane Duchesne
Fanny
Nathalie Ferraris
Andrée-Anne Gratton
Élise Gravel
Dominique Jolin
Tom Kapas
Marie-France Landry
Benoît Laverdière
Claude Legault
Céline Malépart
Josée Masse
Caroline Merola
Marc Mongeau
Janice Nadeau
Josée Ploude
Sylvie Roberge
Bruce Roberts
Rémy Simard
Michèle Thibodeau
François Thisdale
Gilles Tibo
Carole Tremblay
Pierre M. Trudeau
Anne Villeneuve

ADULTE

Chrystine Brouillet
Raymond Plante
Normand Rajotte
Marc Robitaille

BD

Stef D.
Tristan Demers
Jean-Paul Eid
Claude Paiement
Line Gamache
Lino
Raymond Parent
Paul Roux
Daniel Svatek
Martin Villeneuve

Les 400 coups

Côté polar

Rencontre avec Robert Pépin, directeur de la collection «Policiers» du Seuil

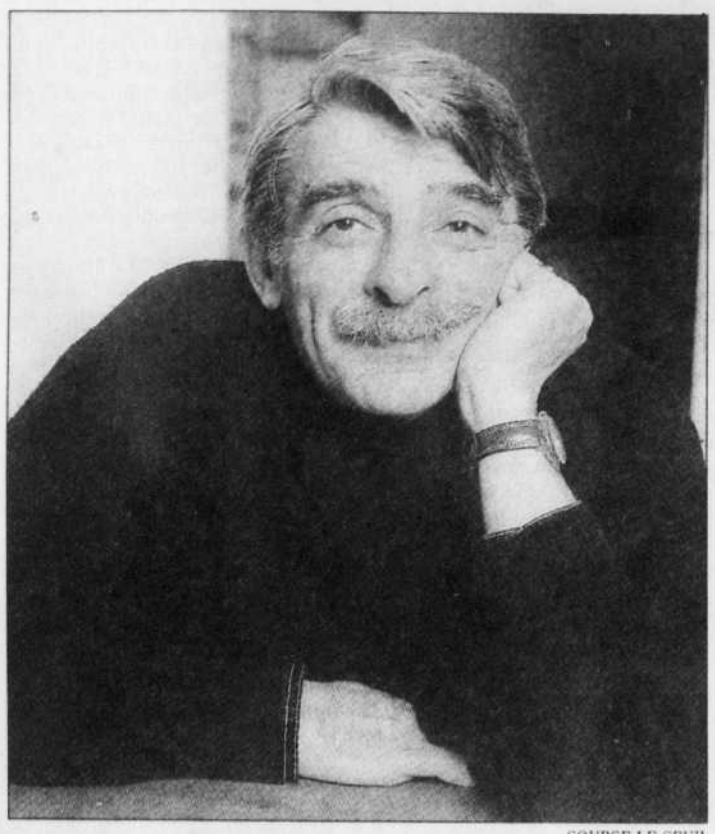
MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Traducteur d'auteurs phares comme Michael Connelly, T. C. Boyle, David Maalouf et Saul Bellow, Robert Pépin est devenu, en prenant les rênes de la collection «Policiers» du Seuil, une figure influente du monde de l'édition en France. Avec dans sa besace quelques *best-sellers* encore tout chauds, dont un nouveau Kellerman et *L'Affaire du Dahlia noir*, de Steve Hodel, qu'il a lui-même traduit, il m'a entretenue de ses motivations à éditer les grands auteurs américains contemporains.

Lorsqu'il s'est lancé dans cette aventure, en 1992, force lui est d'avouer qu'il n'avait pas une idée précise de ce qu'il voulait faire. *«Mais je savais ce que je ne voulais pas faire: des traductions en argot franchouillard de romans américains qui ne sont pas à proprement parler argotiques. Populaires, écrits dans un style direct, brut et réaliste, certes, mais jamais dans cet espèce de langage inventé de toutes pièces qui relève surtout d'une Amérique fantasmée.»* Bref, s'éloigner de la Série Noire, pour ne pas la nommer, dans une volonté d'être le plus fidèle possible à la «voix» de l'auteur. *«Dans cette optique, je tente de traduire moi-même les premiers titres d'un auteur à paraître au Seuil afin de travailler directement avec lui à la recherche du ton juste et dans le respect de son écriture. Ensuite, je peux passer le flambeau à un traducteur qui aura des points de repère en français.»*

A l'écouter parler avec passion de l'Amérique et de sa littérature, on comprend pourquoi il ne publie quasiment que ça. *«D'abord, la littérature américaine est celle que je connais le mieux. Ce que j'aime des polars américains, c'est leur sens moral. Il y a une histoire qui tourne autour d'un meurtre ou d'un larcin, avec un enquêteur et un criminel et, à la fin, il y a réparation et retour à un certain ordre.»*

Dans la mer de romans de qualité inégale qui inonde les librairies, comment reconnaît-on ceux qui méritent les efforts d'une traduction? *«Je reçois bon an mal an environ 600 manuscrits, que je distribue à ma petite équipe de lecteurs. Ils ont un sens pour reconnaître les auteurs qui se distinguent. L'intérêt premier de ce type de littérature est de tenir le lecteur en haleine; je lis surtout le soir et si je m'endors, c'est que l'intrigue ne vaut pas la chandelle. Si j'ai envie de passer la nuit avec un auteur, c'est bon signe!»*



SOURCE LE SEUIL

Robert Pépin est devenu une figure influente du monde de l'édition en France.

A propos de la décision de faire paraître *L'Affaire du Dahlia noir* malgré qu'il ne s'agisse pas à proprement parler d'un roman mais bien d'une enquête sur un cas réel, Pépin d'avouer: *«C'est Connelly qui m'a conseillé de lire ce bouquin. Il y a retrouvé plusieurs traits de caractère de son personnage fétiche, l'inspecteur de la LAPD Harry Bosch. Je l'ai publié surtout parce qu'il s'agit d'une histoire criminelle très célèbre pour de nombreuses raisons: ça s'est déroulé à L.A., ville mythifiée par plusieurs auteurs de polars, et c'est un cas ancien et terrible de* "serial killer". *Puis, il y a tout lieu de croire que l'affaire a été étouffée à cause de ceux qu'elle mettait en cause: un médecin à la tête d'une clinique soignant les maladies vénériennes qui risquait de faire plonger avec lui pas mal de beau monde, dont des gens influents des milieux cinématographiques et politiques, mais aussi de la police. Finalement, j'ai l'intime conviction qu'Hodel a identifié le véritable coupable: son propre père.»* On reparlera de ce livre.

DOCUMENT

Papa bobo!

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

De toutes les affaires criminelles qui ont marqué l'histoire des Etats-Unis, celle du Dahlia noir demeure l'une des plus célèbres. Le meurtre de Betty Short — dont la riche chevelure de jais coiffée en *«forme de pétales»* lui valut le surnom de Dahlia noir — en janvier 1947 a intéressé de nombreux journalistes et enquêteurs, mais a aussi inspiré l'écrivain James Ellroy, qui en fit le cœur d'un de ses romans.

Cette histoire est revenue sur la sellette l'année dernière lors de la parution d'un livre signé Steve Hodel, dont le Seuil publie ces jours-ci la traduction française.

D'abord, quelques faits. En 1999, Steve Hodel, ancien inspecteur du service de police de Los Angeles (LAPD) reçoit en héritage un petit album de photos ayant appartenu à son père, George Hill Hodel, qui vient de décéder. Il découvre, parmi les photos de famille, deux portraits d'une jeune inconnue dont les traits lui rappellent ceux de Betty Short. Bien que ce meurtre soit survenu lorsqu'il était enfant et qu'il n'ait jamais été affecté à ce dossier, Steve Hodel connaît cette sombre histoire. S'il s'y intéresse, c'est d'abord pour tenter de comprendre ce qui a pu lier son père au Dahlia noir. Ce qu'il découvre au fil de son enquête n'a pas été sans surprises.

Curieuse famille

Hodel père était, au moment des événements, un médecin bien en vue à Los Angeles qui dirigeait une clinique spécialisée dans les maladies vénériennes. Mais, surtout, selon les faits reconstitués par son fils, c'était un désaxé sexuel et un pervers sadique dont les soirées *«hédonistes»* étaient notoires auprès d'une certaine *jet-set* hollywoodienne dont faisaient partie Man Ray et John Huston, entre autres. En 1949, il fut accusé par sa propre fille (Tamar, alors âgée de quatorze ans) de l'avoir violée et livrée en pâture à ses invités, viol dont il sera néanmoins acquitté puisque ses complices, qui entérinèrent dans un premier temps la déposition de la victime, se rétractèrent tous lors du contre-interrogatoire.

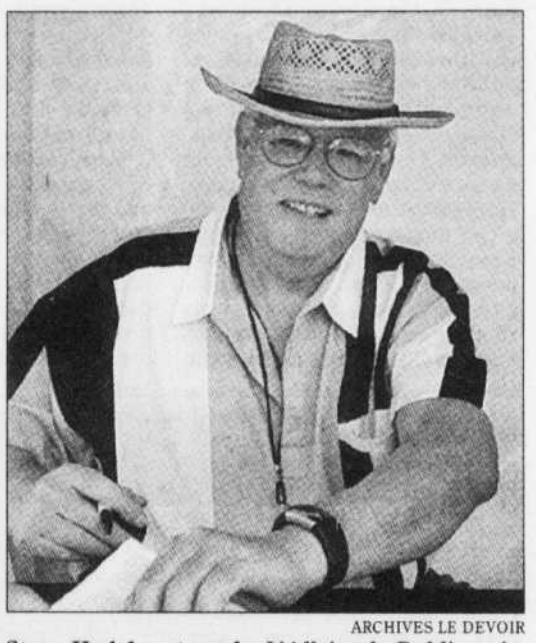
Quelques mois après cette scandaleuse affaire, abandonnant femme et enfants, George Hodel gagne Hawaii, où il se spécialise en psychiatrie, avant de s'installer en Polynésie et de devenir un homme d'affaires influent. Remarié à une riche propriétaire terrienne polynésienne, il n'aura que de très rares contacts avec sa *«famille américaine»*. Durant son enquête, Steve Hodel découvre que non seulement son père a été soupçonné par le LAPD d'être lié au meurtre d'Elizabeth Short, mais que sa maison a même été placée sur écoute dans les semaines qui précédèrent sa *«fuite»*. Pourtant, il ne sera pas inquiété davantage et la police abandonnera la piste Hodel sans autre justification dès après le départ du suspect.

Des assassinats sordides

Sur près de 600 pages, Steve Hodel retrace le passé de son père et reconstitue le crime en visitant les zones de recoupement entre les deux. Et le récit des événements tel qu'il l'établit recèle sa part de faits troublants. A partir des documents consultés malgré les scellés, les indices mystérieusement *«disparus»* et les témoignages rejetés, il parvient à tisser des ramifications liant à peu près tous les milieux influents de Los Angeles (bourgeoisie, communautés artistique, journalistique et cinématographique, autorités politique et policière) qui auraient contribué, selon lui, à étouffer l'affaire. Cette longue enquête a permis à Hodel d'attribuer au meurtrier du Dahlia noir toute une série d'assassinats sordides à caractère sexuel perpétrés à Los Angeles contre des femmes au cours des années quarante et même au-delà.

Entre réalité et fiction, qui peut prétendre aujourd'hui être en mesure de faire l'exacte part des choses dans cette sordide affaire? L'hypothèse de Hodel s'inscrit dans une longue lignée de pistes et ravive ce mystérieux crime, proposant une solution plausible, certes, mais qui ne permettrait probablement pas de faire condamner hors de tout doute raisonnable le présumé coupable. Question de mener à terme la quête entreprise afin de lever le voile sur le sombre passé de George Hill Hodel, l'ancien inspecteur du LAPD enquête aujourd'hui sur d'autres meurtres, commis dans les années 1920 et 1930 ceux-là, qu'il croit aussi avoir été l'œuvre de son père, lequel aurait entamé sa «carrière» de tueur récidiviste dès l'âge de 17 ou 18 ans. Cette affaire n'a pas donc pas fini de faire couler de l'encre.

L'AFFAIRE DU DAHLIA NOIR
Steve Hodel
Traduction de l'américain par Robert Pépin
Le Seuil, collection «Policiers»
Paris, 2004, 580 pages



ARCHIVES LE DEVOIR

Steve Hodel, auteur de *L'Affaire du Dahlia noir*.

MÉDIASPAUL
www.mediaspaul.qc.ca

NOUVEAUTÉS



À LA SUITE DE JÉSUS CHRIST
Carnet de vie chrétienne
Office de l'éducation à la foi du diocèse de Montréal
96 p. * 6,95 $ * Ill. n/b et couleurs
Conçu pour les jeunes croyants, ce carnet est un journal de bord de leur amitié avec Dieu vécue dans la famille, avec les amis, dans la communauté chrétienne et le monde.

LA BIBLE DES PEUPLES
En collaboration
1744 p. * 29,95 $
Avec CD-ROM * 39,95 $
Cette traduction simple et accessible de la Bible constitue l'instrument privilégié d'une catéchèse ancrée sur la Parole de Dieu.



UNE THÉOLOGIE EN DÉCONSTRUCTIONS
Littérature - Mystique - Philosophie
François Nault
176 p. * 21,95 $
Une série de lectures de textes «littéraires», «mystiques» et «philosophiques», qui annoncent une théologie «possible» et confirment la nécessité de continuer à dire Dieu.





HUBERT AQUIN ET LA RADIO
Une quête d'écriture (1954-1977)
Renée Legris
400 p. * 34,95 $
Cet ouvrage est une mine de renseignements et un guide pour pénétrer dans l'univers scriptural du génie littéraire que fut Hubert Aquin.

Collection
«Spiritualités en dialogue»
La rencontre des cultures et des religions offre à un nombre croissant de personnes de s'engager dans un dialogue profond et intérieur avec l'altérité religieuse. Cette nouvelle collection s'adresse à toute personne engagée, quelles que soient sa religion et sa culture, dans une démarche spirituelle à la croisée de plusieurs traditions.

L'ESPRIT EST AMÉRINDIEN
Quand la religion amérindienne rencontre le christianisme
Achiel Peelman
160 p. * 22,95 $
Comment la spiritualité amérindienne peut contribuer à la revitalisation de la spiritualité et de la théologie chrétienne.



HORS DE L'ÉGLISE, PLEIN DE SALUT
Pour une théologie dialogale et une spiritualité interreligieuse
Richard Bergeron
224 p. * 29,95 $
Vivement une spiritualité chrétienne interreligieuse capable d'accueillir l'autre dans son irréductible différence!





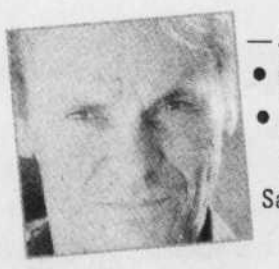
LE DÉSERT DE L'ALTÉRITÉ
Une expérience spirituelle du dialogue interreligieux
Fabrice Blée
232 p. * 26,95 $
Suite à sa rencontre avec le bouddhisme, l'auteur montre comment le dialogue interreligieux permet de retrouver la profondeur spirituelle de sa propre tradition religieuse.

VENEZ RENCONTRER NOS AUTEURS AU SALON DU LIVRE - **STAND 628**

Venez rencontrer nos auteurs
au Salon du livre de Montréal
au stand n° 638 du journal
LE DEVOIR
Séances de signatures :



— Garnotte —
Des caricatures propres... à 2004
Samedi 20 novembre de 13h à 14h



— Jacques Nadeau —
• **Cavalia**
• **Le Québec. Quel Québec?**
Samedi 20 novembre de 14h à 15h



— Louis Cornellier —
• **Figures québécoises**
• **Foi critique**
Vendredi 19 novembre de 17h à 18h
Samedi 20 novembre de 15h à 16h

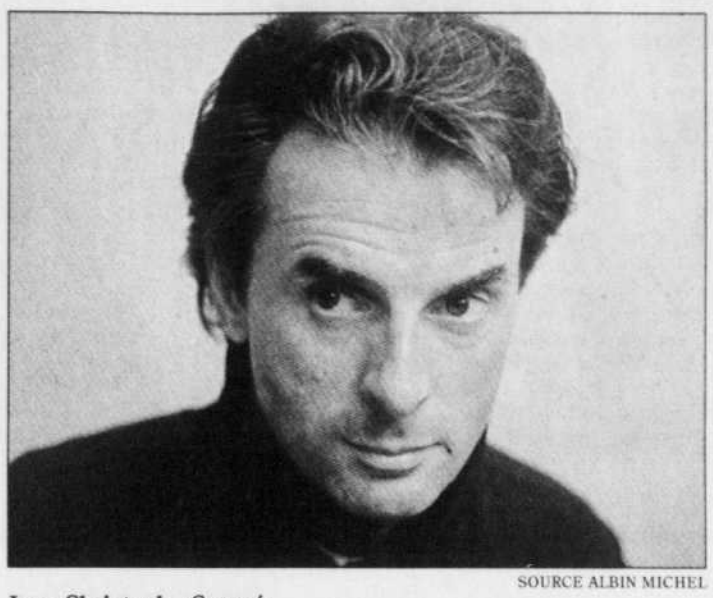
Au plaisir de vous retrouver
à notre stand à la Place Bonaventure!

Voyage au cœur des ténèbres

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Jean-Christophe Grangé est un jeune auteur qui s'est rapidement imposé comme l'une des figures de proue du nouveau polar français grâce à des histoires bien ficelées, truffées de surprises, parfois d'éléments glanés du côté du fantastique. Si *Le Concile de Pierre* a reçu un accueil partagé, l'auteur des *Rivières pourpres* demeure néanmoins un écrivain singulier avec qui il faut désormais composer.

Son cinquième titre, *La Ligne noire*, est assez surprenant. Grangé y prend de bien grands risques, explorant des avenues nouvelles, forçant par le fait même le lecteur à mettre de côté ce qu'il croyait connaître des sujets et surtout de la manière de l'auteur, pour voyager vers d'autres horizons, nettement plus flous et incertains. Ceux qui ont aimé ses premiers titres risquent d'être déconcertés par moments; chose certaine, les plus tenaces ne regretteront pas leurs efforts au terme de cet étrange voyage au cœur des ténèbres.



SOURCE ALBIN MICHEL

Jean-Christophe Grangé

Malaisie, 2003. On arrête un certain Jacques Reverdi, un Français pris pour ainsi dire la main dans le sac lorsqu'il assassine une touriste danoise. Quelques années auparavant, Reverdi avait été soupçonné du meurtre d'une touriste allemande au Cambodge, mais relâché, faute de preuves. Le rituel élaboré du meurtre ainsi que la personnalité du criminel — ancien champion de plongée en apnée ayant élu domicile en Asie — attirent la curiosité d'un journaliste, Marc Dupeyrat. Marqué par une série d'événements tout aussi étranges qu'éprouvants, le journaliste est un être fragile et tourmenté, fasciné par la psychologie atypique de ce meurtrier hors norme. Gommant son identité, Dupeyrat entre en contact avec Reverdi et entame avec ce dernier un long échange épistolaire par l'intermédiaire duquel il cherche à comprendre ses motivations profondes et son *modus operandi*. Mais, surtout, il collige la matière première du livre qui — du moins, c'est ce qu'il espère — fera de lui un auteur célèbre. Et c'est cette troublante rencontre avec le Crime, voire le Mal, qui constitue la trame fondamentale de cette terrifiante histoire qui, de Paris à la Malaisie en passant par le Cambodge et la Thaïlande, mènera Dupeyrat à la vérité, celle qu'il ne fait pas toujours bon connaître.

D'entrée de jeu, le meurtrier est annoncé et sa culpabilité établie; le lecteur comprend que l'essence de cette histoire se trouve ailleurs que dans l'habituelle enquête criminelle, à savoir dans la fascination qui naît et se développe, dans l'esprit trouble du journaliste, pour ce tueur récidiviste. Sur le thème de l'*alter ego* romanesque, Dupeyrat personnifie le public fasciné par les faits divers sanglants autant que par la personnalité de ceux qui les commettent. L'amateur de polar est ainsi confronté à sa propre soif de morbidité et de sensations, tiraillé entre sa culpabilité de voyeur démasqué et le besoin viscéral de savoir.

Grangé tisse habilement et patiemment une histoire terrifiante où l'exaltation provoquée par la plongée en apnée métaphorise, en quelque sorte, l'ivresse vertigineuse du meurtre et où les flots profonds de la grande bleue se mêlent à ceux du sang. Plus qu'un roman policier, c'est une plongée au cœur du mal qui se terre au fond de chaque homme que l'auteur propose ici. Si la lente mise en place des éléments rend la lecture de ce roman un peu longuette dans les cent premières pages, l'attente vaut largement son pesant d'or. Patience...

LA LIGNE NOIRE
Jean-Christophe Grangé
Albin Michel
Paris, 2004, 510 pages

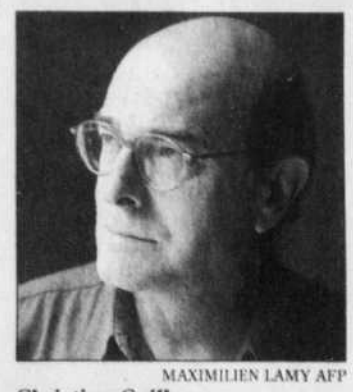
Romance en do majeur

GUYLAINE MASSOUTRE

Un soir au club, de Christian Gailly, avait déclenché un coup de cœur chez de nombreux lecteurs. *Dernier amour* est de la même trempe d'écriture: il y a de l'ambiance, de l'accessible immédiat, du naturel. C'est ici la suite du roman précédent, qui évoluait autour d'un piano.

Ici, le narrateur, Paul Cédrat, compositeur de musique contemporaine, n'a plus que deux jours à vivre. Malade, il pense au dernier soir, au dernier concert. Quelle sera son interprétation de musicien? Une variation personnelle? Une improvisation? Une fidélité parfaite à un grand classique? De quoi peut se constituer une soirée mémorable? Et quelle ombre plane sur le désaveu intuitif de sa femme, qui s'écarte déjà d'un homme fatigué, léger, un rien poseur? Peut-on avoir envie, au moment de disparaître, de s'éclipser tranquillement, sans regret ni colère?

Le roman se lit comme un charme, l'agonie restant dans une tête déprise de métaphysique et murmurée en phrases elliptiques, minimales et jaillissantes, comme les aimait Robbe-Grillet au temps du Nouveau Roman. Mais le réalisme



MAXIMILIEN LAMY AFP

Christian Gailly

des années soixante a laissé la place aux dialogues, à une théâtralité joyeuse qui marie élégance et insouciance, arbitraire et surprise, en dépit du sujet sérieux. On l'aura deviné, la mort est une bonne raison de vivre. L'incongruité du mélange crée un déréglage maîtrisé, quasi sonore, propre à un auteur qui fut jadis saxophoniste de jazz, amateur de John Coltrane, Dexter Gordon et Sonny Rollins, et qui a fait carrière dans la psychanalyse.

DERNIER AMOUR
Christian Gailly
Éditions de Minuit
Paris, 2004, 122 pages

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité

- Livres d'art et de collections
- Canadiana
- Livres anciens et rares
- Littérature
- Philosophie
- Sciences humaines
- Service de presse

Achetons à domicile
514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdoccasion@bellnet.ca
NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Olivieri librairie • bistro
Le salon du livre c'est toute l'année chez Olivieri
Jeudi 18 nov. à 19 heures
COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE
Places limitées
Billets en vente à la librairie 5$
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639

HISTOIRE DU CÉLIBAT
Causerie avec JEAN-CLAUDE BOLOGNE
Le célibat n'a guère inspiré les historiens. Phénomène important depuis le XVIII[e] siècle, il est lié aux notions d'individu, de liberté, de droit au bonheur, de réalisation personnelle...
Jadis, en dehors des ordres sacrés, le célibat était une salle d'attente du mariage. Aujourd'hui, c'est un mode de vie assumé.
Une nouvelle forme de sociabilité se dessine, dont le célibataire constitue la cellule.
Ce livre tente de cerner cette évolution en s'interrogeant sur les différentes images du célibataire depuis l'antiquité jusqu'à nos jours dans le monde occidental.
ANIMATEUR
ANDRÉ CHAMPAGNE, historien
À l'occasion de la parution de *Histoire du célibat*, Fayard.

ILS SERONT AU STAND GALLIMARD DU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



Martin **Winckler**
Les Trois Médecins
P.O.L
LE VENDREDI 19 NOVEMBRE
de 18h00 à 19h00
LE SAMEDI 20 NOVEMBRE
de 16h00 à 17h00
LE DIMANCHE 21 NOVEMBRE
de 13h00 à 14h00



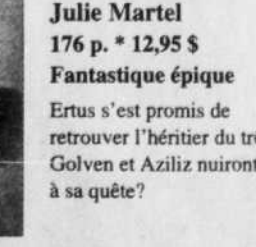
Luc **Baranger**
Tupelo Mississipi Flash
Série Noire
LE VENDREDI 19 NOVEMBRE
de 17h00 à 18h00
LE SAMEDI 20 NOVEMBRE
de 15h00 à 16h00



François **Place**
Le Vieux fou de dessin
Gallimard Jeunesse
LE VENDREDI 19 NOVEMBRE
de 13h00 à 14h00
LE SAMEDI 20 NOVEMBRE
de 10h00 à 11h00
LE DIMANCHE 21 NOVEMBRE
de 14h00 à 15h00
LE LUNDI 22 NOVEMBRE
de 11h00 à 12h00



Sylvie **Brien**
Mortels Noëls
Gallimard Jeunesse
LE VENDREDI 19 NOVEMBRE
de 13h00 à 14h00
LE SAMEDI 20 NOVEMBRE
de 14h00 à 15h00
LE DIMANCHE 21 NOVEMBRE
de 14h00 à 15h00



Dominique **Legros**
L'histoire du corbeau et Monsieur McGinty
Gallimard
LE DIMANCHE 21 NOVEMBRE
de 15h00 à 16h00



Jacqueline **de Sarigny**
La dame au psaltérion
Balland
LE SAMEDI 20 NOVEMBRE
de 15h00 à 16h00

Gallimard

MÉDIASPAUL
CET AUTOMNE CHEZ MÉDIASPAUL JEUNESSE

LA PRINCESSE DE TIANJIN
Jean-Louis Trudel
192 p. * 12,95 $
Science-fiction
Une princesse à sauver, des ennemis armés jusqu'aux dents... la routine, quoi!

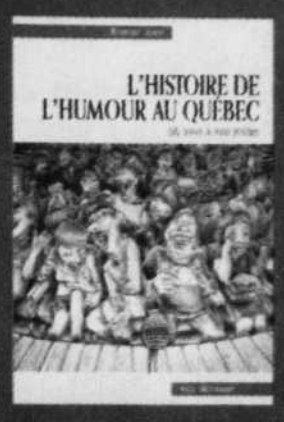
LES INSURGÉS DE TIANJIN
Jean-Louis Trudel
216 p. * 12,95 $
Science-fiction
Samuel est incorrigible — pour la bonne cause, il va tout risquer... encore!

L'HÉRITAGE DES JUMEAUX
Julie Martel
176 p. * 12,95 $
Fantastique épique
Ertus s'est promis de retrouver l'héritier du trône; Golven et Aziliz nuiront-ils à sa quête?

LES MÉMOIRES DE L'ARC
Michèle Laframboise
208 p. * 12,95 $
Science-fiction
Une quête pour s'assurer que la guerre restera chose du passé!

VENEZ RENCONTRER NOS AUTEURS AU SALON DU LIVRE
STAND PROLOGUE 661

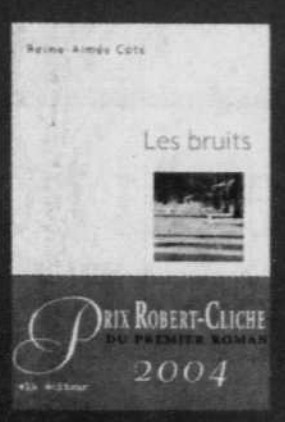
MÉDIASPAUL
www.mediaspaul.qc.ca
En vente chez votre libraire




Dany Laferrière




Michel van Schendel



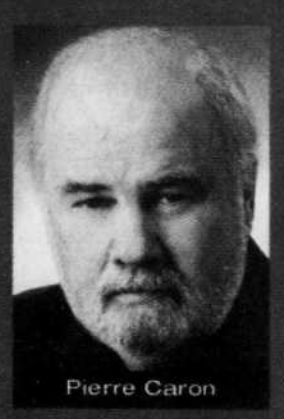

Isabelle Courteau




Diane Lacombe

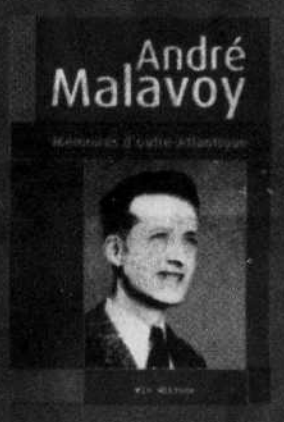
Venez rencontrer nos auteurs au stand 571

vlb éditeur TYPO HEXAGONE


Pierre Caron




Paul Chamberland




Philippe Haeck



ROBERT AIRD
L'histoire de l'humour au Québec
le samedi 20 novembre, de 19 h 30 à 21 h

MARIE-ANDRÉE BEAUDET
Gaston Miron: *Un long chemin*
le dimanche 21 novembre, de 11 h à 12 h 30

MARCEL BELLAVANCE
Le Québec au siècle des nationalités
le samedi 20 novembre, de 19 h 30 à 21 h

DOMINIQUE BLONDEAU
Une île de rêves
le dimanche 21 novembre, de 15 h 30 à 17 h

PIERRE CARON
Thérèse. La naissance d'une nation
le jeudi 18 novembre, de 19 h à 20 h 30
le samedi 20 novembre, de 16 h 30 à 18 h
le dimanche 21 novembre, de 14 h à 15 h 30

STÉPHANE CASTONGUAY
François Blanchet. Tome I
le vendredi 19 novembre, de 19 h à 20 h 30

PAUL CHAMBERLAND
Une politique de la douleur
le dimanche 21 novembre, de 17 h à 18 h 30

NORMAND CORBEIL
Voix
le jeudi 18 novembre, de 17 h 30 à 19 h
le dimanche 21 novembre, de 12 h 30 à 14 h

REINE-AIMÉE CÔTÉ
Prix Robert-Cliche 2004: *Les bruits*
le vendredi 19 novembre, de 17 h 30 à 19 h
le samedi 20 novembre, de 13 h 30 à 15 h

ISABELLE COURTEAU
Ton silence
le dimanche 21 novembre, de 11 h à 12 h 30

ANDRÉE DANDURAND
Sous la peau des arbres
le vendredi 19 novembre, de 19 h à 20 h 30

ALAIN DENEAULT
Paul Martin & compagnies
le jeudi 18 novembre, de 19 h à 20 h 30

THIERRY DIMANCHE
À ceux qui sont dans la tribulation
le dimanche 21 novembre, de 11 h à 12 h 30

MOURAD DJEBABLA-BRUN
Se souvenir de la Grande Guerre
le vendredi 19 novembre, de 19 h à 20 h 30

MICHEL DORAIS
La mémoire du désir
le dimanche 21 novembre, de 15 h 30 à 17 h

KARINE DROLET
Le dialogue enfoui
le dimanche 21 novembre, de 17 h à 18 h 30

DANIELLE DUBÉ
Les olives noires
le dimanche 21 novembre, de 12 h 30 à 14 h

FERNAND DUREPOS
Mourir m'arrive
le samedi 20 novembre, de 18 h à 19 h 30

OLLIVIER DYENS
Navigations technologiques
le dimanche 21 novembre, de 17 h à 18 h 30

JEAN-MARIE FECTEAU
La liberté du pauvre
le samedi 20 novembre, de 19 h 30 à 21 h

ANDRÉE FERRETTI
Les grands textes indépendantistes
le samedi 20 novembre, de 12 h à 13 h 30

HERVÉ FISCHER
Le déclin de l'empire hollywoodien
le jeudi 18 novembre, de 19 h à 20 h 30
le samedi 20 novembre, de 16 h 30 à 18 h

DANIELLE FOURNIER
Il n'y a rien d'intact dans ma chair
le samedi 20 novembre, de 18 h à 19 h 30

MARIE GAGNON
Des étoiles jumelles
le samedi 20 novembre, de 16 h 30 à 18 h

MYLÈNE GILBERT-DUMAS
Les dames de Beauchêne. Tome II
le vendredi 19 novembre, de 17 h 30 à 19 h
le samedi 20 novembre, de 13 h 30 à 15 h

FRANÇOIS GONIN
Le dialogue enfoui
le dimanche 21 novembre, de 17 h à 18 h 30

NADINE GRELET
Les chuchotements de l'espoir
le samedi 20 novembre, de 13 h 30 à 15 h
le dimanche 21 novembre, de 14 h à 15 h 30

PHILIPPE HAECK
L'école des ponts jaunes
le vendredi 19 novembre, de 17 h 30 à 19 h

JACQUES HÉBERT
La comtesse de Merlin
le jeudi 18 novembre, de 17 h 30 à 19 h
le samedi 20 novembre, de 15 h à 16 h 30
le dimanche 21 novembre, de 14 h à 15 h 30

ALAIN HORIC
Mon parcours d'éditeur avec Gaston Miron
le jeudi 18 novembre, de 19 h à 20 h 30

DIANE LACOMBE
Sorcha de Mallaig
le jeudi 18 novembre, de 17 h 30 à 19 h
le samedi 20 novembre, de 13 h 30 à 15 h
le dimanche 21 novembre, de 14 h à 15 h 30

DANY LAFERRIÈRE
Le goût des jeunes filles
le jeudi 18 novembre, de 17 h 30 à 19 h
le samedi 20 novembre, de 12 h à 13 h 30
et de 16 h 30 à 18 h
le dimanche 21 novembre, de 15 h 30 à 17 h

GUY LALANCETTE
Un amour empoulaillé
le vendredi 19 novembre, de 17 h 30 à 19 h
le samedi 20 novembre, de 12 h à 13 h 30
le dimanche 21 novembre, de 12 h 30 à 14 h

PAUL-MARIE LAPOINTE
L'espace de vivre
le samedi 20 novembre, de 15 h à 16 h 30

ANDRÉ MALAVOY
Mémoires d'outre-Atlantique
le samedi 20 novembre, de 15 h à 16 h 30
le dimanche 21 novembre, de 15 h 30 à 17 h

URSULA MATHIS-MOSER
Dany Laferrière. La dérive américaine
le samedi 20 novembre, de 12 h à 13 h 30

JEAN-MARIE MONTBARBUT DU PLESSIS
Histoire de l'Amérique française
le samedi 20 novembre, de 19 h 30 à 21 h

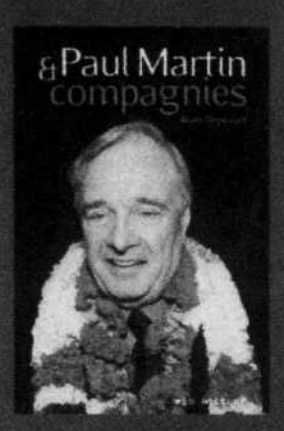
PIERRE NEPVEU
Gaston Miron: *Un long chemin*
le dimanche 21 novembre, de 11 h à 12 h 30

DANNY PLOURDE
Vers quelque
le samedi 20 novembre, de 18 h à 19 h 30

MARCELLE RACINE
Éva Bouchard
le samedi 20 novembre, de 18 h à 19 h 30
le dimanche 21 novembre, de 12 h 30 à 14 h

MICHEL VAN SCHENDEL
L'œil allumé
le samedi 20 novembre, de 15 h à 16 h 30

SÉBASTIN VINCENT
Laissés dans l'ombre
le vendredi 19 novembre, de 19 h à 20 h 30




Michel Dorais




Andrée Ferretti




Danielle Fournier


Jacques Hébert




Marie Gagnon




Paul-Marie Lapointe


Hervé Fischer



HOMMAGE À GILBERT LA ROCQUE

Avec
Dominique Blondeau, Madeleine Ouellette-Michalska,
Monique Proulx, Jean-Yves Soucy

Scène Place Archambault
le vendredi 19 novembre de 17 h à 18 h



Instinct de vie
Nancy Huston

Pour eux, naître est une première erreur. Se reproduire en serait une seconde, et ils s'en abstiennent bien. Ils professent le désespoir comme d'autres la rédemption. Le XX^e^ siècle, en particulier, les a portés aux nues. Et le XXI^e^, jusqu'à présent plutôt sombre, demeure féru de leur verve noire. Dans un essai intitulé *Professeurs de désespoir*, la romancière, poète et essayiste Nancy Huston avance que le cafard dans lequel se complaisent les étoiles de l'univers littéraire et philosophique de l'Europe que sont Schopenhauer, Cioran, Beckett, Bernhard et Kundera est surtout lié à une enfance et des conditions de vie difficiles. Leur tort, croit-elle, a été d'ériger leur désespoir en système philosophique.



CATHERINE GUGELMANN AFP

CAROLINE MONTPETIT

Avec ce livre, Nancy Huston retourne un instant à ses premières amours que sont l'essai et le féminisme. Le genre lui sied et *Professeurs de désespoir* se lit avec une aisance coulante. Sa prémisse de base, simplissime, a des conséquences ô combien complexes. Les femmes sont différentes des hommes, dit-elle, plus particulièrement parce qu'elles passent un temps considérable de leur vie en compagnie d'enfants en bas âge. Cette compagnie, croit-elle, retire à l'homme sa conviction d'être seul au monde, dans une conception hautaine et solitaire de l'individu. Exemples vibrants de la vitalité du monde, les enfants sont aussi l'incarnation d'une filiation, qui enlève à l'homme la tâche de porter le poids du sens de l'univers.

Pour prouver son propos, qui est que les philosophes du désespoir sont désespérés d'abord et avant tout pour des raisons individuelles, Huston s'attarde, non sans ironie, à retracer l'histoire de chacun de ces noirs professeurs, ces *«néantistes»*, pour reprendre un néologisme qu'elle affectionne.

Ainsi apprend-on que tous les hommes étudiés, d'Arthur Schopenhauer à Michel Houellebecq(!), ont été placés en pension durant leur enfance. Plusieurs ont été prisonniers d'un carcan idéologique étroit, dans des croyances fortes, soit religieuses, soit politiques. Plusieurs aussi ont passé de longs jours auprès de femmes dévouées, avec lesquelles ils vivaient une relation plus ou moins asexuée. Lorsqu'ils exècrent la vie, et la maternité même par extension, *«ils prétendent parler de l'humanité, mais ils parlent d'eux-mêmes»*, écrit-elle. Déçus d'une existence qu'ils n'inscrivent dans aucune filiation, ils errent en interrogeant l'existence sur son sens et ne rêvent plus que d'une chose: «n'être». Dans ce contexte, l'enfant est indésirable parce qu'il obligerait à aimer le monde. Ou tout simplement à le voir en face, dans sa beauté et sa laideur?

En entrevue, Nancy Huston se garde cependant bien de mettre tous les hommes dans le même sac. Son ouvrage, qui s'intéresse à des écrivains de calibres aussi divers que Beckett et Houellebecq, traite d'ailleurs de quelques écrivaines, dont Christine Angot et Linda Lê. *«Nous sommes encore, jusqu'à nouvel ordre, les enfants de quelqu'un. Nous devons notre existence, notre apprentissage de la langue, à d'autres. Nous ne sommes pas seuls. Cela, la majorité des hommes le comprennent. La très grande majorité des hommes le savent très bien. Ils vivent ligotés dans les liens familiaux. Les philosophes, les auteurs dont je parle tournent en dérision ces liens. Ils rejettent ces liens avec beaucoup de violence, parce que ces liens ont été très violents avec eux. Pour vivre, ils ont été obligés de se raidir. Et ils ont fini par faire de cette solitude une sorte de principe existentiel»*, dit-elle

> **«Je crois qu'il y a un immense désarroi sur le plan politique»**

Ce raisonnement, dit-elle, c'est celui qui a mené aux conclusions suivantes: *«La mort est une occasion de n'être plus le moi: heureux celui qui en tire parti»*, d'Arthur Schopenhauer; *«C'est la fin qui est le pire, non c'est le commencement qui est le pire, puis le milieu, puis la fin, à la fin c'est la fin qui est le pire»*, de Samuel Beckett; *«Plus on est conscient de sa nullité, plus nous méprisons les autres»*, d'Émil Cioran, pour ne citer que ceux-là.

Nancy Huston se défend bien pour sa part d'être jovialiste, ni même optimiste, elle qui a écrit des romans sombres et désespérés et qui en écrira d'autres encore. Mais cette solitude détachée des philosophes, dit-elle, ne présente qu'une facette de l'humanité. Il est absurde d'en faire un système. Pour elle, toute géniale que soit l'œuvre de Beckett, sa position peut tenir tout entière dans le discours d'un seul des personnages de Shakespeare.

Appliquée à la lettre, la rhétorique des professeurs de désespoir ne peut que mener au suicide, même si la plupart d'entre eux ont survécu à cette morbide tentation. Dans son essai, Nancy Huston ne se prive pourtant pas d'évoquer l'histoire de telle enfant de son entourage, une enfant qui aimait jadis les tartines et qui, une fois jeune femme et rompue à la philosophie et aux lettres, s'est élancée d'un balcon pour ne plus revenir.

«Chez les femmes, le néantisme est une position suicidaire», écrit Huston, admettant cependant en entrevue que le suicide a des causes diverses et obscures. L'écrivaine, qui a pour sa part flirté plus jeune avec des idées suicidaires, affirme que cette position est difficile à tenir lorsqu'on est maman. Elle évite d'ailleurs de sacraliser sa propre écriture et remarque en entrevue: *«Souvent, les livres ne sont pas très originaux, alors qu'il n'y a pas un seul enfant qui ne soit absolument unique»*.

Reste que nous vivons à une époque noire, une époque où le *no future*, le chic *destroy*, la nausée sont de mise, dans les arts comme ailleurs. Nancy Huston s'en inquiète et y voit la conséquence d'une impasse politique, qui suit les deux grandes guerres mondiales ainsi que l'effondrement de l'idéologie socialiste.

«Je crois qu'il y a un immense désarroi sur le plan politique. On ne sait pas où donner de la tête. Cela, c'est très vrai en France, où le marxisme ou les idéologies de gauche ont eu la vie dure jusque dans les années 80 et au delà. Maintenant, ce n'est pas du tout possible.»

Cette ambiance sombre et morbide la trouble. La philosophie du néant est absurde, conclut-elle, le seul infini est celui de la vie.

PROFESSEURS DE DÉSESPOIR
Nancy Huston
Actes Sud/Leméac
Paris/Montréal, 2004, 385 pages

Nancy Huston sera au Salon du livre le samedi le 20 novembre.

> **«La mort est une occasion de n'être plus le moi: heureux celui qui en tire parti»**
>
> *— Arthur Schopenhauer*



La gauche de Michael Walzer

Deux livres pour se familiariser avec la pensée du philosophe américain

NICOLAS WEILL

La sortie simultanée de deux ouvrages de Michael Walzer chez Bayard est l'occasion pour le lecteur francophone de se familiariser un peu mieux avec cette pensée qui adopte volontiers le style de la pensée en dialogue et la quête de l'argument, au risque de déplaire à tous les conformismes idéologiques qui empoisonnent tant de campus. Rien de plus éloigné de ce tenant américain du multiculturalisme, dont la démarche trouve son point de départ dans une réflexion sur le puritanisme (*La Révolution des saints*, 1965), que l'*«absolutisme moral»*. Il partage, à l'instar du philosophe juif Martin Buber, le goût des interactions entre tradition philosophique et sources religieuses. Un peu à la manière des contemporains de Cromwell, il fait servir la Bible et la relation qu'il a maintenue aux textes sacrés depuis son enfance à la théorie de la liberté chez les modernes dans ce qu'elle a de plus séculier, sans sombrer dans un conservatisme ombrageux.

Ainsi ce progressiste a-t-il fait du récit de la sortie d'Égypte un paradigme pour toute libération (*De l'Exode à la liberté*, 1985). Comme Buber, Walzer a une prédilection pour le prophète Amos, qui fustige l'élection comprise comme revendication d'un privilège. Il le préfère à Jonas, le prophète élitiste. *«Il y a chez Amos*, note Walzer, *un accent extraordinaire sur la question de la justice sociale. Il est le grand critique de l'inégalité. Il a aussi ce moment qui est rare dans le judaïsme de rappeler au peuple d'Israël que son Dieu l'a tiré d'Égypte comme il a tiré les Philistins de Kaphtor et Aram de Qir»*

Cet homme modeste aime à prendre pour point de départ de sa réflexion des cas concrets

Walzer trouve aussi dans les prophètes l'aliment par excellence de l'une des notions centrales de son œuvre: l'*«universalisme réitératif»*..Par-là désigne-t-il l'idée que l'universel, loin d'être une loi qui surplombe la diversité des peuples, ne se conçoit qu'à l'intérieur de chaque culture dans toute sa densité. L'universel ne trône pas dans le ciel des idées mais sourd de l'intérieur même des sociétés humaines sans s'opposer au particulier. C'est en se répétant au sein de contextes déterminés (l'Égypte antique, la Florence de Savonarole, les esclaves noirs du sud des États-Unis ou, plus près de nous, la *«théologie de la libération»* en Amérique du Sud) que la narration de l'Exode acquiert cette universalité non détachée de son terreau. *«Isaïe imagine un temps où les nations ne sont plus en guerre et transforment leurs glaives en soc de charrue. Mais quand cela survient, il y a encore des nations. Ce n'est pas non plus un monde sans pluralisme, un monde unifié, homogénéisé»*, explique-t-il.

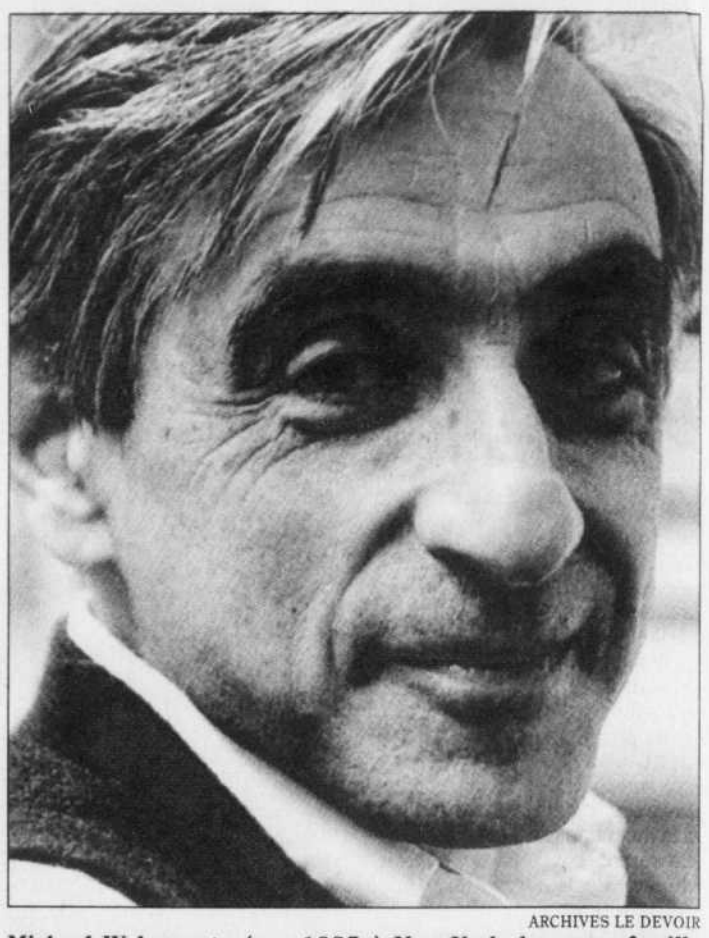
«Épaisse» ou «mince»

Cet homme authentiquement modeste aime à prendre pour point de départ de sa réflexion des cas concrets. *Morale maximale, morale minimale* (1994) commence précisément par l'évocation d'une image: celle des manifestants praguois contre le régime communiste. *«D'où vient*, se demande Walzer, *que j'aurais pu sans problème défiler dans le même cortège que ces gens, produits d'un contexte linguistique, politique et ethnique qui m'est pourtant parfaitement étranger?»* La tentation est grande d'y voir la preuve de la prédominance d'une éthique universelle sur toute moralité particulière. Mais Walzer renverse la perspective et affirme au contraire que la morale *«épaisse»* (*thick*), enfoncée dans une culture précise, est première par rapport à la morale *«mince»* (*thin*), celle des grands principes généraux.

L'histoire récente de la dissidence en fournit une bonne illustration. C'est en mettant en contradiction les principes dont ces régimes se réclamaient (l'émancipation ouvrière, l'égalité) que les dissidents auraient frayé la voie à la liberté, par une critique d'abord interne. La critique du léninisme au nom des valeurs supposées universelles, libérales et démocratiques ne serait venue que dans un second temps.

Poussant dans ses ultimes conséquences sa conception résolument plurielle du monde, Walzer distingue le Bien de l'Un. Il voit la vie morale comme divisée en plusieurs sphères différenciées qui définissent chacune un bien spécifique et qui ne se rejoignent pas. La *«tyrannie»* survient quand un seul de ces biens prétend s'imposer à l'ensemble des autres sphères de l'existence. Le pluralisme moral renvoie à une conception audacieuse d'un Moi divisé par essence mais pas fragmenté et qui ne comporte aucune nostalgie d'une mythique unité perdue.

Coéditeur de la célèbre revue *Dissent*, partisan de la guerre en Afghanistan mais hostile à l'intervention en Irak, Michael Walzer n'en prend pas moins ses distances d'avec la radicalisation en cours de certains milieux de gauche américains.



ARCHIVES LE DEVOIR

Michael Walzer est né en 1935 à New York dans une famille juive. Il fut très tôt engagé, pour les droits civiques des Noirs puis contre la guerre du Vietnam.

Ainsi a-t-il croisé récemment le fer avec son collègue de New York, Tony Judt, qui s'était bruyamment prononcé dans la *New York Revjew of Books* pour la dissolution de l'État juif dans ses formes actuelles et le passage à une solution binationale. Lui, Walzer, dont les articles sur l'actualité sont rassemblés dans *De la guerre et du terrorisme*, demeure attaché aux «colombes» et déplore que la gauche européenne cède de plus en plus aux sirènes de la délégitimation d'Israël. Le militant encarté du Parti démocrate se montre pessimiste sur l'après-11 septembre, qui imprime, selon lui, un virage à droite de long terme. *«Nous avons besoin d'un nouvel anticléricalisme qui ne soit pas simplement antireligieux*, plaide-t-il. *Mieux vaut Amos que Jonas.»*

MORALE MAXIMALE ET MORALE MINIMALE
Michael Walzer
Traduit de l'américain par Camille Fort
Bayard
Paris, 2004, 158 pages

DE LA GUERRE ET DU TERRORISME
Michael Walzer
Traduit de l'américain par Camille Fort
Bayard
Paris, 2004, 254 pages

Reflets
de la littérature canadienne-française

Nouveauté

Serge Patrice Thibodeau
Salon du Livre de Montréal 2004

Que repose, poésie
120 pages, ISBN 2-922992-13-6, 16,95 $

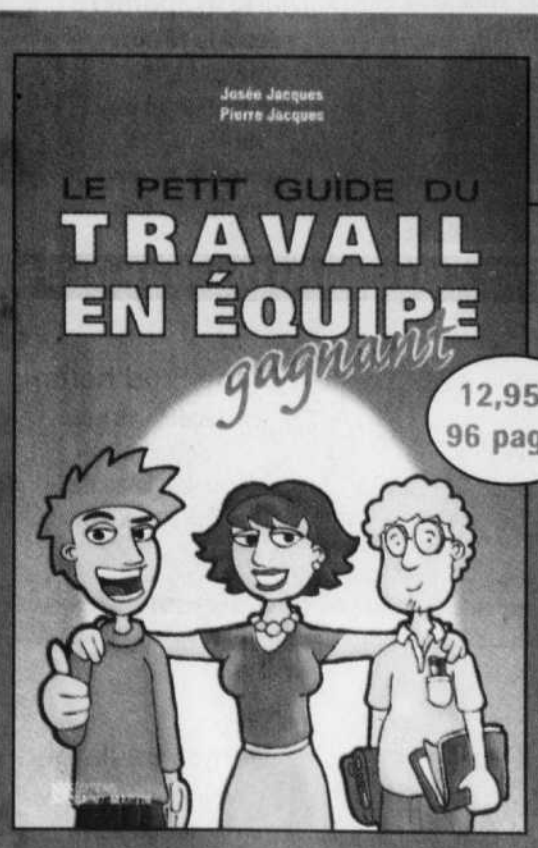
« *Que repose* se rapproche davantage des suites pour violoncelle seul ou des petits ensembles de musique de chambre propres au langage intimiste et contemplatif. »

La poésie de Serge Patrice Thibodeau lui a valu une reconnaissance nationale et internationale soulignée entre autres par le Prix du Gouverneur général du Canada. Que repose *est son onzième recueil de poésie.*



Regroupement des éditeurs canadiens-français

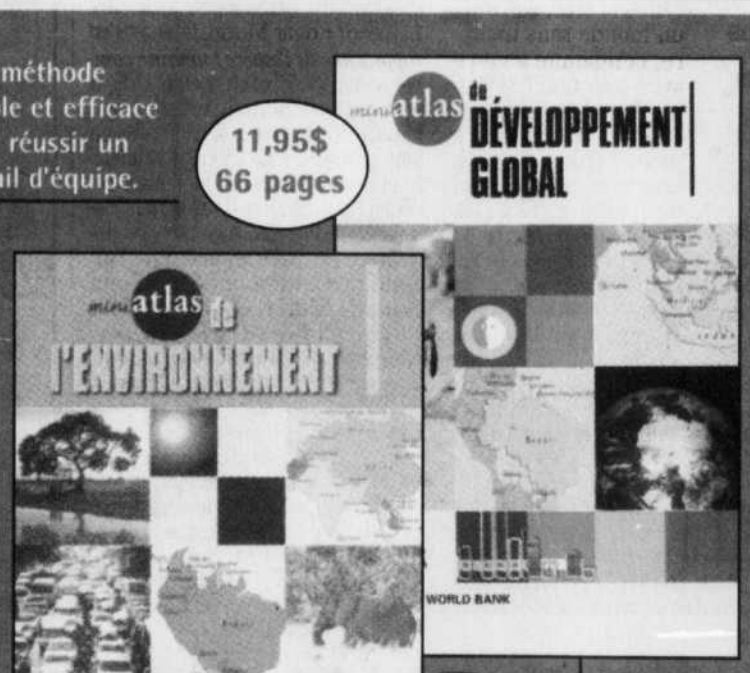
http://recf.ca

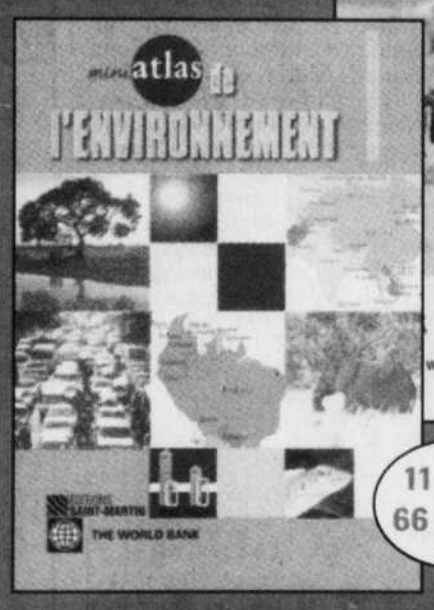


Une méthode simple et efficace pour réussir un travail d'équipe.

12,95$
96 pages

11,95$
66 pages





11,95$*
66 pages

*disponible dès février

Une image de l'état du monde et de l'environnement en 23 cartes couleurs.

Une brillante introduction historique au droit américain.

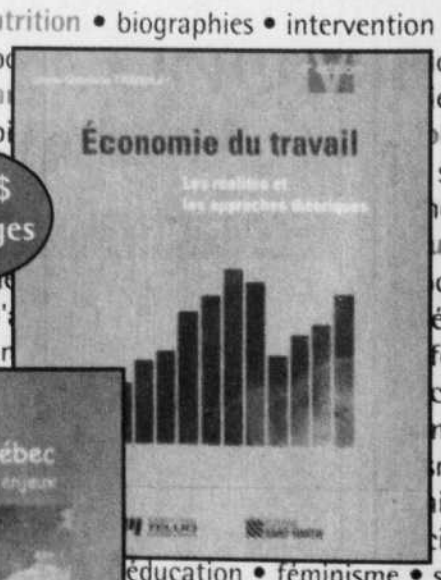


27,95$
200 pages

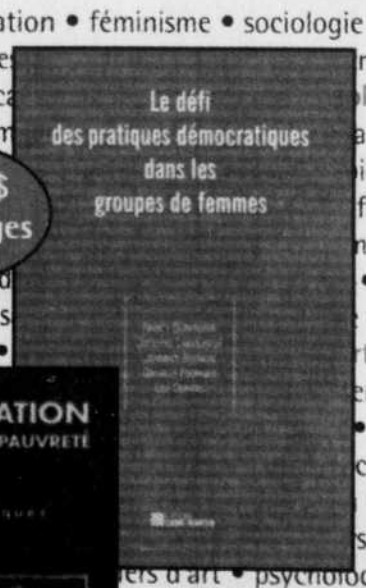
ÉDITIONS SAINT-MARTIN
5000, Iberville, bur. 203 | Montréal (QC) H2H 2S6
Tél. (514) 529-0920 | Téléc. (514) 529-8384
st-martin@qc.aira.com

editions-saintmartin.com

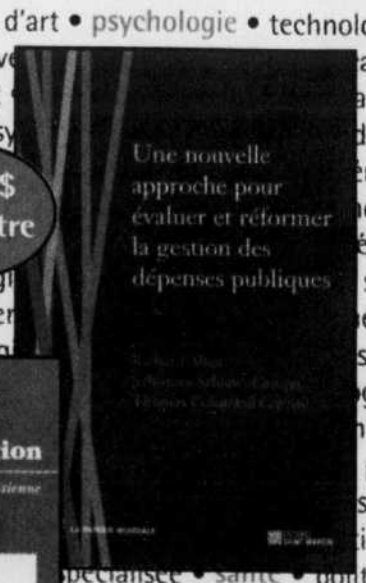
30 ans déjà!



44,95$
484 pages



29,95$
252 pages



24,95$
à paraître



49,95$
888 pages



35,00$
384 pages



25,00$
128 pages

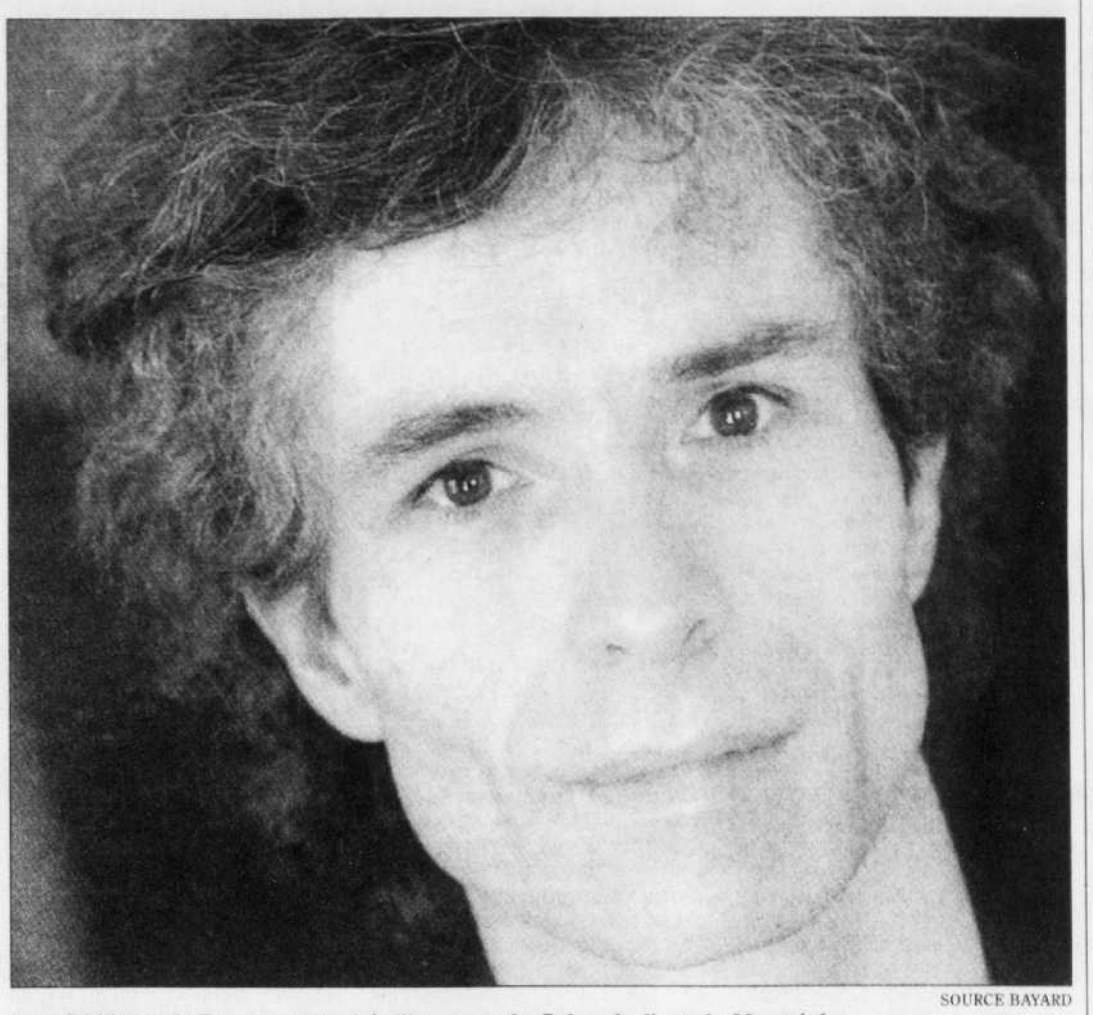
es • économie • médias • nutrition • biographies • intervention • gérontologie • éducation • féminisme • sociologie • santé animale • métiers d'art • psychologie • technologie
cation spécialisée • santé • politique • féminisme • droit • physiologie • sciences sociales • économie • médias • nutrition • biographies • intervention • gérontologie
inisme • sociologie • santé animale • métiers d'art • psychologie • technologies • éducation spécialisée • santé • politique • féminisme • droit • physiologie • sciences sociales
mie • médias • nutrition • biographies • intervention • gérontologie • éducation • féminisme • sociologie • santé animale • métiers d'art • psychologie • technologies
pécialisée • santé • politique • féminisme • droit • physiologie • sciences sociales • économie • médias • nutrition • biographies • intervention • gérontologie
• sociologie • santé animale • métiers d'art • psychologie • technologies • éducation spécialisée • santé • politique • féminisme • droit • physiologie • sciences
lias • nutrition • biographies • intervention • gérontologie • éducation • féminisme • sociologie • santé animale • métiers d'art • psychologie • technologies
santé • politique • féminisme • droit • physiologie • sciences sociales • économie • médias • nutrition • biographies • intervention • gérontologie
• santé animale • métiers d'art • psychologie • technologies • éducation spécialisée • santé • politique • féminisme • droit • physiologie • sciences sociales
ition • biographies • intervention • gérontologie • éducation • féminisme • sociologie • santé animale • métiers d'art • psychologie • technologies • éducation spécialisée
tique • féminisme • droit • physiologie • sciences sociales • économie • médias • nutrition • biographies • intervention • gérontologie • éducation • féminisme
ani • sociologie • santé animale • métiers d'art • psychologie • technologies • éducation spécialisée • santé • politique • féminisme • droit • physiologie
bio • médias • nutrition • biographies • intervention • gérontologie • éducation • féminisme • sociologie • santé animale • métiers d'art • psychologie
• éducation spécialisée • santé • politique • féminisme • droit • physiologie • sciences sociales • économie • médias • nutrition • biographies • intervention
• sociologie • santé animale • métiers d'art • psychologie • technologies • éducation spécialisée • santé • politique • féminisme • droit • physiologie • sciences sociales
• médias • nutrition • biographies • intervention • gérontologie • éducation • féminisme • sociologie • santé animale • métiers d'art • psychologie • technologies
sée • santé • politique • féminisme • droit • physiologie • sciences sociales • économie • médias • nutrition • biographies • intervention • gérontologie • éducation
tologie • éducation • féminisme • sociologie • santé animale • métiers d'art • psychologie • technologies • éducation spécialisée • santé • politique • féminisme • droit • phys

• SALON DU LIVRE •

En commençant par la fin

Jean-Philippe de Tonnac et Frédéric Lenoir font paraître une volumineuse encyclopédie de la mort et de l'immortalité

CAROLINE MONTPETIT



SOURCE BAYARD

Jean-Philippe de Tonnac est invité d'honneur du Salon du livre de Montréal.

L'être humain est le seul animal à entourer sa mort de rites funéraires. Cette conscience de sa fin le hante depuis la nuit des temps. Elle lui a fait inventer les plus grands mythes, lui a fait construire les plus hautes pyramides. Les plus anciens vestiges connus de rites funéraires datent des Néandertaliens, qui peuplaient la Terre quelque 350 000 ans avant notre ère. C'est ce que nous révèle un article de Jean-Pierre Mohen de la fabuleuse *Encyclopédie des savoirs et des croyances sur la mort et de l'immortalité*, dirigée chez Bayard par Frédéric Lenoir et Jean-Philippe de Tonnac.

L'ouvrage, monumental, fait 1692 pages et est le premier du genre à paraître en français. Il regroupe les signatures d'une kyrielle de spécialistes, notamment celles, prestigieuses, de Charles Malamoud, d'Edgar Morin et d'Umberto Eco. Il est divisé en deux parties, la première s'attardant aux coutumes et aux croyances entourant la mort dans diverses traditions, et la seconde, à la mort dans la société moderne. La semaine prochaine, au Salon du livre de Montréal, Jean-Philippe de Tonnac, invité d'honneur du Salon, sera là pour nous en parler.

Quel phénomène étrange que la mort, sur lequel on peut écrire des milliers et des milliers de pages, effectuer des années de recherche, et dont le mystère reste quasi entier, intact!

Reste que l'attitude de l'humain devant la mort a changé du tout au tout au fil des siècles. Alors que la mort était autrefois affaire collective, que son sens était imposé par la religion et par la masse, son interprétation est aujourd'hui laissée à l'individualité de chacun. Au plus grand désarroi de celui-ci, qui n'arrive pas, on le comprend, à porter seul un tel fardeau, commente Jean-Philippe de Tonnac, joint par téléphone à Paris.

En introduction, les directeurs de l'ouvrage situent au XVIII[e] siècle, avec le déplacement des ossements des Innocents loin de la cité, une prémisse européenne de ce déni de la mort, de son oubli, qui caractérise notre société moderne.

Dans cette foulée, ajoute-t-il, les arrangements funéraires sont désormais confiés à des entreprises de pompes funèbres, qui ne s'occupent d'ailleurs que du côté matériel de la mort. Au moment des cérémonies, on laisse les survivants décider qui dira un poème, qui un témoignage, laissant à l'individu le soin de trouver un sens à cette perte qu'il lui faudra accepter. Or l'individu seul ne peut pas répondre aux questions métaphysiques et existentielles que pose la mort. À défaut d'y trouver du sens, il la repousse aux confins de sa conscience.

Aussi, les temps modernes assistent à ce que les traditions anciennes ont essayé par tous les moyens d'esquiver: la perte du sens de la mort, sa réduction à un phénomène biologique.

«On est arrivés à ce qu'on voulait éviter: n'avoir plus rien à dire sur la fin. On n'a plus assez d'imagination [...]. *On n'est plus à même, collectivement, de poser un scénario sur la fin dernière, que l'on croie ou non à ce scénario»*, dit de Tonnac.

En fait, alors que la résistance à la mort se faisait autrefois par la notion mythologique de l'immortalité, c'est l'amortalité que l'on cherche plutôt désespérément aujourd'hui par la prolongation médicale de la vie. Alors que la rédemption de l'âme a longtemps été la grande quête des humains, c'est aujourd'hui à celle du corps que l'on s'intéresse le plus. L'immortalité religieuse de l'âme a fait place à la sacralisation contemporaine du corps.

Jusqu'à nouvel ordre, nous allons tous, sans exception, mourir

«S'il y a une façon mythologique de lutter contre la mort, il y a aussi une façon médicale, qui se manifeste également dès la préhistoire, période au cours de laquelle sont attestées des pratiques médicales pouvant aller jusqu'à la trépanation», note Edgar Morin, dans un texte de l'encyclopédie intitulée *«L'homme et la mort»*.

Dans la société moderne, subjuguée par le culte de la jeunesse éternelle, l'approche médicale a damé le pion à la religion pour résister à la fin et à l'idée de finitude.

«Au moment où nous n'avons plus d'histoire commune à propos de la mort, nous parions sur [...] *la science et les progrès considérables qu'elle accumule* [...]», dit Tonnac.

Au fil des siècles, les rites les plus variés, les croyances les plus diverses ont précédé cette désaffection de la mort. Et l'encyclopédie explore, article par article, le traitement qu'ont donné les Chinois, les Japonais, les Indiens d'Amérique du Nord, les chrétiens, les Égyptiens, les Indiens de l'Inde, les Grecs et divers peuples d'Afrique à cette inéluctabilité de notre fin.

Ces rites permettaient par ailleurs de procéder à une transition, voire un échange, entre les morts et les vivants. Leur réduction, dans les sociétés occidentales, entraîne une rupture d'avec les ancêtres et crée, du coup, un monde sans histoire, condamné à vivre avec pour tout horizon un éternel présent.

Pourtant, jusqu'à nouvel ordre, nous allons tous, sans exception, mourir. Et cette mort propose un *«destin frappé de nullité»*, pour reprendre les mots de Michel Hulin dans son prologue intitulé *«L'homme et son double»*, tout en sauvant la vie de l'insignifiance.

Car que ferait-on d'une immortalité qui nous mènerait à voir indéfiniment les mêmes œuvres, à suivre éternellement les mêmes chemins, demande en clôture Umberto Eco dans un texte intitulé *«Les avantages et les inconvénients de la mort»*.

Posant un problème on ne peut plus contemporain, Eco écrit: *«Si je devais, si je pouvais choisir, et si j'étais sûr de ne pas passer mes dernières années affligé par des troubles séniles de la chair et de l'esprit, je dirais que je préférerais vivre cent, voire cent vingt ans plutôt que soixante-quinze (en cela, les philosophes sont comme tout le monde). Mais c'est précisément en m'imaginant centenaire que je commence à entrevoir les inconvénients de l'immortalité.»*

Mais cette immortalité n'est pas pour demain. Et nous commençons à mourir dès les premiers instants de notre naissance.

Et paradoxalement, alors que, par la science, l'homme *«se trouve en situation de refouler de façon efficace certaines fatalités de la science* [...], écrit Edgar Morin, *la mort s'est rapprochée de l'espèce humaine comme jamais»*. En fait, selon Edgar Morin, l'être humain est plus que jamais confronté à sa finitude en tant qu'espèce. La menace nucléaire et la mort du Soleil lui-même posent à l'humain des défis jamais jusqu'alors entrevus. Assumée positivement, cette menace pourrait conduire à un monde meilleur, poursuit Morin. On verrait alors surgir *«un type de civilisation humaine planétaire dont toute arme de destruction massive serait bannie, et où chacun œuvrerait à une véritable régulation biologique»*.

Pour cela, il faudrait cependant qu'advienne une conscience commune, une sorte de vision globale de l'espèce, qui est encore loin, très loin, de l'individualité qui marque les temps modernes.

Le Devour

Séances de signature
les éditions du remue-ménage
stand 113 (Dimedia)

AGENDA DES FEMMES 2005

Anne-Marie Brunelle
Vendredi le 19 nov.
de 17h à 18h
Samedi le 20 nov.
de 13h à 14h

MOMO ET LOULOU

Mona Latif-Ghattas et Louise Desjardins
Vendredi le 19 nov. de 18h à 19h
Samedi le 20 nov. de 16h à 17h
Dimanche le 21 nov. de 12h à 14h

MÉMOIRE D'UNE AMNÉSIQUE

Jan J. Dominique
Vendredi le 19 nov.
de 17h à 18h
Samedi le 20 nov.
de 14h à 15h

L'ORGUEILLEUSE

Hélène Harbec
Samedi le 20 nov.
de 20h à 21h

LES SECRETS DE LA SPHINXE

« Lectures de l'œuvre d'Anne-Marie Alonzo »
Janine Ricouart
Dimanche le 21 nov.
de 15h à 16h

DES PAS SUR L'OMBRE

Diane Trépanière
Jeudi le 18 nov.
de 18h à 19h
Vendredi le 19 nov.
de 16h à 17h
Samedi le 20 nov.
de 19h à 20h

LA VIOLENCE À L'ÉCOLE N'EST PAS UN JEU D'ENFANT

Diane Prud'homme
Jeudi le 18 nov.
de 13h à 14h
Samedi le 20 nov.
de 12h à 13h

UN QUÉBEC EN MAL D'ENFANTS

Denyse Baillargeon
Vendredi le 19 nov.
de 20h à 21h

YVETTE ROUSSEAU

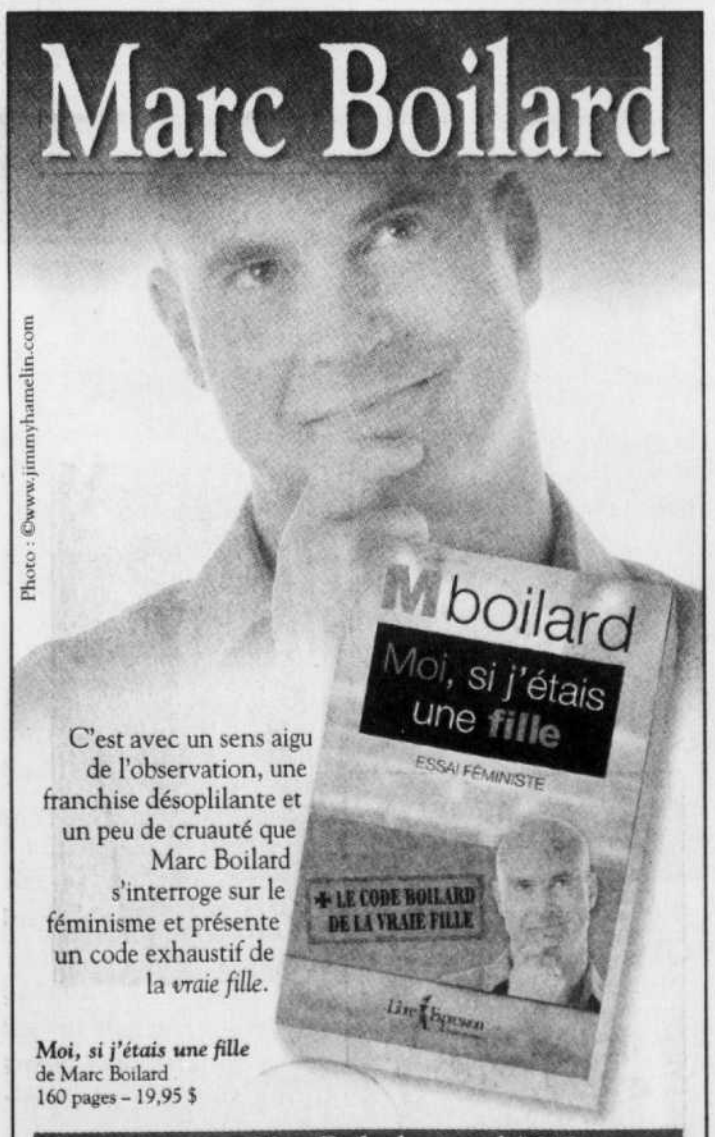
Huguette O'Neil
Samedi le 20 nov.
de 18h à 20h
Dimanche le 21 nov.
de 14h à 15h

LA PENSÉE FÉMINISTE AU QUÉBEC

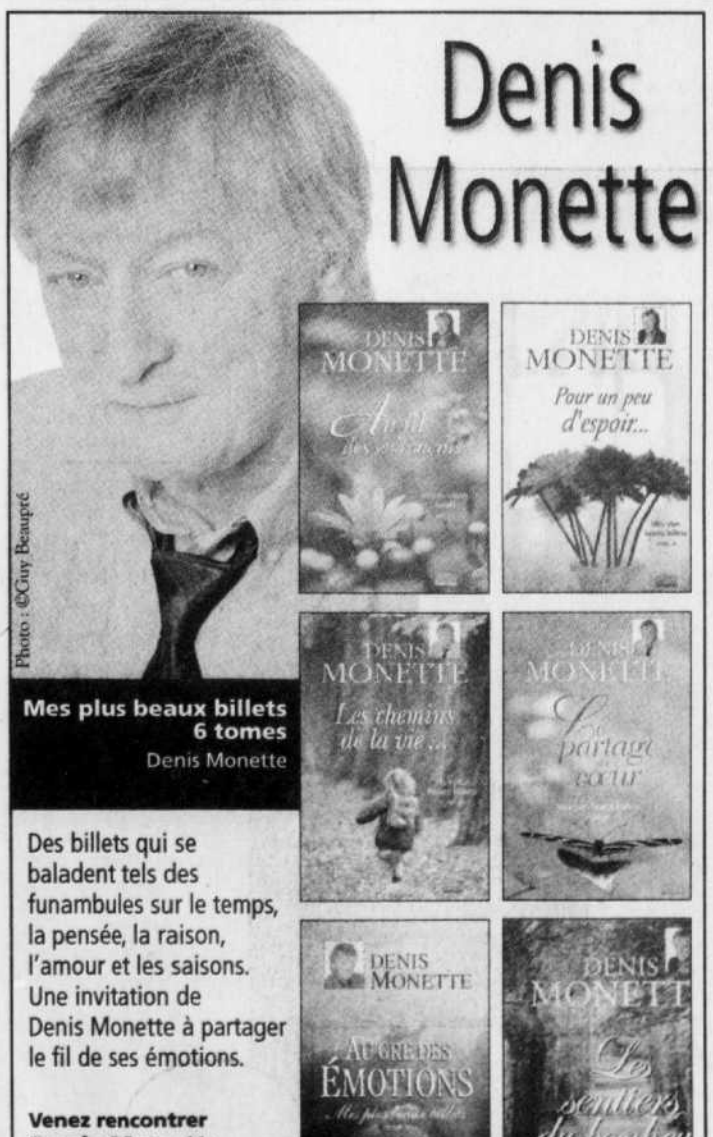
Micheline Dumont et Louise Toupin
Vendredi le 19 nov.
de 19h à 20h

APOLITIQUES, LES JEUNES FEMMES ?

Anne Quéniart et Julie Jacques
Dimanche le 21 nov.
de 11h à 12h

Marc Boilard


C'est avec un sens aigu de l'observation, une franchise désoplilante et un peu de cruauté que Marc Boilard s'interroge sur le féminisme et présente un code exhaustif de la *vraie fille*.
Moi, si j'étais une fille
de Marc Boilard
160 pages – 19,95 $
Venez rencontrer Marc Boilard – stand #617
Ven. 19 h à 20 h 30
Sam. 14 h 30 à 16 h
Dim. 14 h à 16 h
Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

Denis Monette


Mes plus beaux billets 6 tomes
Denis Monette
Des billets qui se baladent tels des funambules sur le temps, la pensée, la raison, l'amour et les saisons. Une invitation de Denis Monette à partager le fil de ses émotions.
Venez rencontrer Denis Monette
stand #823
Jeu. 19 h à 20 h 30
Ven. 13 h à 15 h
Sam. 13 h à 15 h
Dim. 13 h à 15 h
Les Éditions LOGIQUES
QUEBECOR MEDIA

Une apparition de la Vierge

MARCEL FOURNIER

Une apparition: le 24 juin 1981, à Medjugordje, en Bosnie-Herzégovine, la Vierge se montre à six enfants, et depuis lors elle ne cesse de leur apparaître, chaque jour et chaque heure. Même si ces apparitions ne sont pas (encore) reconnues par l'Église, des centaines de milliers de pèlerins sont venus de tous les continents pour demander son intercession.

Comment décrire et analyser un tel phénomène? Comment rendre compte, tous en les respectant, de telles croyances en l'existence d'êtres surnaturels? Pendant plus de dix ans, Clavérie, anthropologue et directrice de recherche au CNRS (Paris), a observé et participé, a suivi les pèlerins, appris le croate, enquêté sur l'événement. L'ouvrage qu'elle publie dans la prestigieuse collection NRF Essais est remarquable, tant par la qualité de l'observation que par l'effort de compréhension et l'originalité de l'analyse. Claverie propose une «saisie totale» d'un phénomène rarement traité en anthropologie et en sociologie, en abordant les apparitions de la Vierge sous plusieurs angles: d'abord, le récit d'un pèlerinage avec les différents rituels (messe, bénédiction, sermon, etc.), les diverses activités (y compris la prise de photographies de l'événement) et les nombreuses interactions entre pèlerins, accompagnateurs, franciscains, voyants; ensuite, le récit des apparitions établi à partir des interrogatoires effectuées par des franciscains de la paroisse auprès des jeunes voyants; enfin, l'enquête sur les diverses significations que prennent les apparitions et aussi sur les mobilisations (sans oublier les manipulations), d'abord locales puis internationales, qu'elles provoquent.

Il n'est pas, on l'aura compris, facile de tirer l'«affaire» au clair. Il y a l'opposition entre les franciscains locaux et les évêques qui, à la suite de Vatican, ne reconnaissent pas les apparitions; il y a l'intervention de groupes religieux étrangers, dont les charismatiques; il y enfin, en arrière-plan, les affrontements entre Croates et Serbes dans ce coin de terre catholique avancée en terre musulmane et à la frontière des terres orthodoxes. L'ancienne Yougoslavie, quoi!

Le passé est toujours présent, et les Croates cherchent à enrôler la Vierge dans leur guerre d'indépendance. Mais il y a plus: il y a la dimension théologique. Claverie consacre toute une partie de son ouvrage, intitulée *Épreuve: faire à Dieu une Mère*, à une étude, à travers les écrits des Pères de l'Église, de la représentation de la Vierge au fil des siècles et de la construction du personnage de la Vierge comme *«Mère de Dieu»*. Cette savante et fort instructive démarche lui permet de comprendre comment, à Medjugordje, la Vierge a pu apparaître tout à la fois comme la Mère de miséricorde, la Guerrière ayant mené la Croatie à la victoire, l'Annonciatrice de la fin du communisme et la Guérisseuse de tous les maux.

Que penser de ces apparitions de la Vierge? Tout cela relève évidemment de la foi. En conclusion, Elizabeth Claverie montre bien que le statut des apparitions de la Vierge à Medjugordje demeure *«fragile»*: ce ne sont pas de *«bonnes apparitions»*, selon les normes dont se réclame actuellement l'Église catholique. En principe, une «bonne apparition» n'incite pas à la violence. On ne peut donc pas impunément embrigader la Vierge dans une cause politique (ici, le nationalisme) ou dans une guerre: certes, on peut faire avancer la cause, mais à ce jeu la Vierge perd de sa «crédibilité» et ses apparitions perdent en surnaturel. Ce qui n'empêche pas les pèlerins d'affluer…

LES GUERRES DE LA VIERGE
Élizabeth Claverie Gallimard, NRF Essais Paris, 2003, 452 pages

Pour une laïcité ouverte

LOUIS CORNELLIER



JACQUES NADEAU ARCHIVES LE DEVOIR

«Comment accueillir les particularités religieuses sans nier à la majorité sa propre culture? Comment construire un Québec pluraliste sans renier son histoire et sa culture, marquées de valeurs et de symboles chrétiens?» Telles sont les deux questions principales que soulève le juriste et éthicien Guy Durand dans un essai intitulé *Le Québec et la laïcité*. L'histoire de l'arbre de Noël que certains, au conseil municipal de Montréal, en 2002, souhaitaient voir transformé en *«arbre de la lumière»* l'a choqué. D'accord, écrit-il, avec l'accueil et le respect des immigrants, *«mais non au détriment du patrimoine québécois»*.

Comment, cela posé, articuler cette dialectique entre l'État et la religion, entre le politique et le religieux? Faut-il obligatoirement, de nos jours, et suivant en cela l'esprit de ce que Durand présente comme *«l'exception française»*, opter pour *«la neutralité intégrale, dogmatique ou théorique que l'on peut définir par l'impartialité totale de l'État vis-à-vis de toutes les religions et groupes de conviction»*?

Pour l'éthicien, il est clair que la réponse québécoise à cette question doit être différente (comme elle l'est, d'ailleurs, dans la plupart des pays occidentaux) et qu'il ne faut pas hésiter, le cas échéant, à recourir à la clause nonobstant, qui *«limite le pouvoir judiciaire au profit du pouvoir législatif — ce qui est totalement conforme à la démocratie — sur des sujets fortement délicats qui appellent une solution de sagesse politique plutôt que théorique»*.

L'objectif de la société québécoise, à cet égard, peut se formuler simplement: intégrer les ressortissants en reconnaissant le pluralisme, mais en protégeant, aussi, l'héritage culturel du Québec et l'identité québécoise. Pour ce faire, le principe de l'accommodement raisonnable s'avère fondamental et doit jouer dans les deux sens: *«Non seulement la majorité doit accepter des accommodements raisonnables au profit de la minorité, mais la minorité doit aussi savoir accepter des accommodements raisonnables au profit de la majorité»*.

En ce qui concerne l'école, la proposition de Guy Durand va dans le sens d'un rejet de la confessionnalité du système (c'est déjà acquis) qui n'entraîne pas un rejet de la confessionnalité des services. Pour le primaire et le premier cycle du secondaire, pour des raisons de continuité, de démocratie et de pédagogie et sur la base du principe de l'accommodement raisonnable, elle plaide en faveur du maintien du régime d'options (enseignement moral et religieux catholique ou protestant et enseignement moral). Pour le deuxième cycle du secondaire, elle propose le régime d'options en secondaire 3 et des cours d'éthique et de culture religieuse en secondaires 4 et 5. Durand accepte, aussi, le remplacement de l'ancien service d'animation pastorale catholique ou protestante par un service d'animation spirituelle et d'engagement communautaire à l'esprit pluraliste, mais il maintient que ce service ne doit pas exclure les activités d'ordre confessionnel (au sens large) et il ajoute qu'il faut lui donner les moyens de remplir sa mission, ce qui n'est pas le cas à l'heure actuelle.

De brefs chapitres de cet éclairant ouvrage sont aussi consacrés à la gestion des rites et symboles religieux dans l'espace public et à l'école. Doit-on accepter le tchador et le kirpan? Selon Durand, la réponse est non. Le foulard? L'accommodement raisonnable, ici, entre en ligne de compte. Dans les fonctions publiques et pour les métiers qui exigent un costume officiel, l'éthicien refuse de transiger. Il plaide aussi pour le maintien du calendrier dit chrétien, des noms de rue, de ville et d'école qui rappellent un saint ou une sainte, mais il admet que le maintien du crucifix dans les lieux publics peut, dans certains cas, être remis en question.

Rédigé dans un style juridique un peu barbant par sa technicité et ses redondances, *Le Québec et la laïcité* a le mérite de défendre avec nuance une thèse essentielle: *«On peut promouvoir la liberté de conscience et de religion tout en respectant le patrimoine historique du Québec. Comment, en effet, construire un Québec original si on renie son histoire et sa culture chrétienne?»*

LE QUÉBEC ET LA LAÏCITÉ
AVANCÉES ET DÉRIVES
Guy Durand
Varia
Montréal, 2004, 124 pages

Wittgenstein: la philosophie au noir

LOUIS CORNELLIER

Je connais mal l'œuvre de Wittgenstein. La logique et la philosophie des mathématiques, ce n'est pas vraiment mon truc. Je connais assez bien, toutefois, l'œuvre du nihiliste Roland Jaccard, qui m'irrite par son fond et m'enchante par sa forme. Fabuleux styliste, maître de la clarté philosophique qui dit des choses qu'on ne veut pas entendre dans une forme qui subjugue par sa luminosité simple, l'auteur de *La Tentation nihiliste*, lui, aime Wittgenstein parce qu'il *«fut à la fois un dément et un génie»*. Aussi, même ceux qui fuient l'austérité de la logique pure sont susceptibles d'être fascinés par *L'Enquête de Wittgenstein* telle que revue par Jaccard.

Sorte de portrait bio-psycho-philosophique de l'auteur du *Tractatus logico-philosophicus*, ce bref essai affirme que la vie de Wittgenstein se résume à une enquête *«sur les fins ultimes de l'existence»*. Trois de ses frères, écrasés par la puissance de leur père, un très riche Autrichien, se sont suicidés. Très tôt, donc, le jeune Ludwig ouvre son enquête *«sur cette étrange aventure, tantôt exaltante, tantôt nauséabonde, à laquelle, bien malgré nous, nous nous trouvons mêlés et au sujet de laquelle nous n'avons qu'une certitude, c'est qu'elle ne cessera de tromper nos attentes avant de nous réserver une fin peu glorieuse dont force sera de nous accommoder si nous avons été assez faibles pour persévérer dans l'injustifiable»*. Le ton jaccardien est déjà donné.

Wittgenstein cherchait surtout à «apaiser sa souffrance en essayant le plus honnêtement possible de penser sa propre vie»

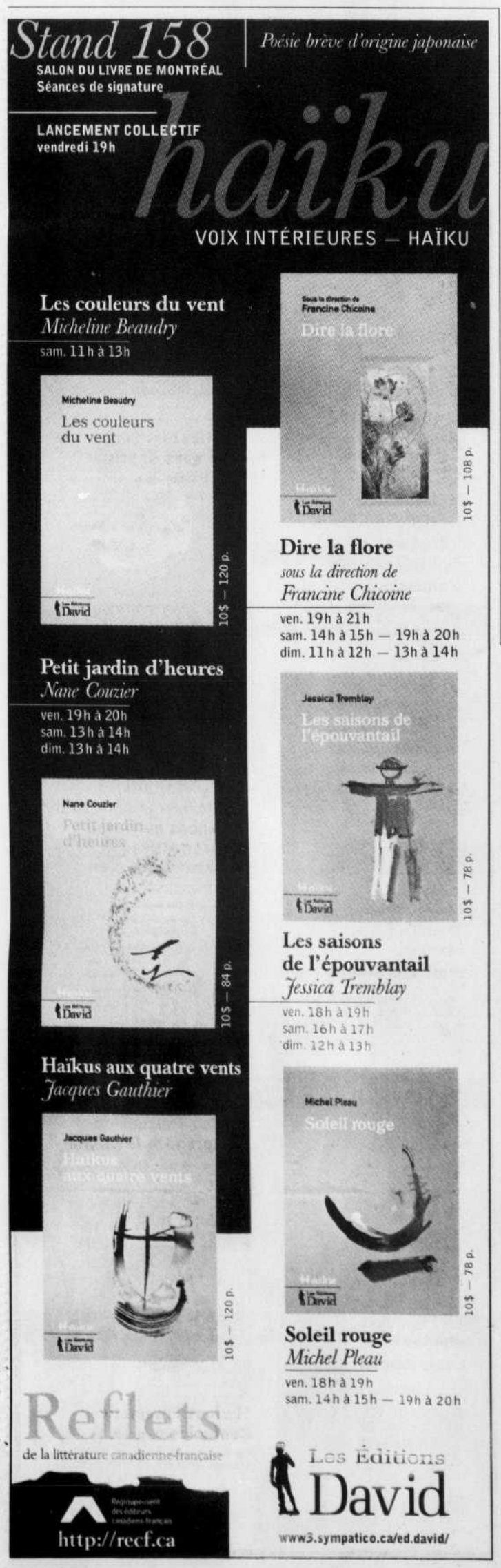
Confrère de classe d'un certain Adolf Hitler au lycée de Linz, snob et aristocrate tenté de se rapprocher du peuple que pourtant il méprise, Wittgenstein sera marqué par l'œuvre d'Otto Weininger, qui chante la haine de soi, par celle de Karl Kraus, qui rejette le progrès et la politique, et par celle de Schopenhauer, qui se complaît dans *«la fatigue de l'être»*. Le *«devoir de génialité»* l'obsède, mais son clan est celui des nihilistes tourmentés et suicidaires: *«Il n'y a pour eux ni abri métaphysique, ni consolation religieuse: tout juste la pensée du suicide comme béquille, de l'exil comme ligne d'horizon, du dénuement comme appel à la grandeur, ainsi qu'une forme sournoise d'expiation pour avoir rompu le pacte qui les liait à la communauté.»*

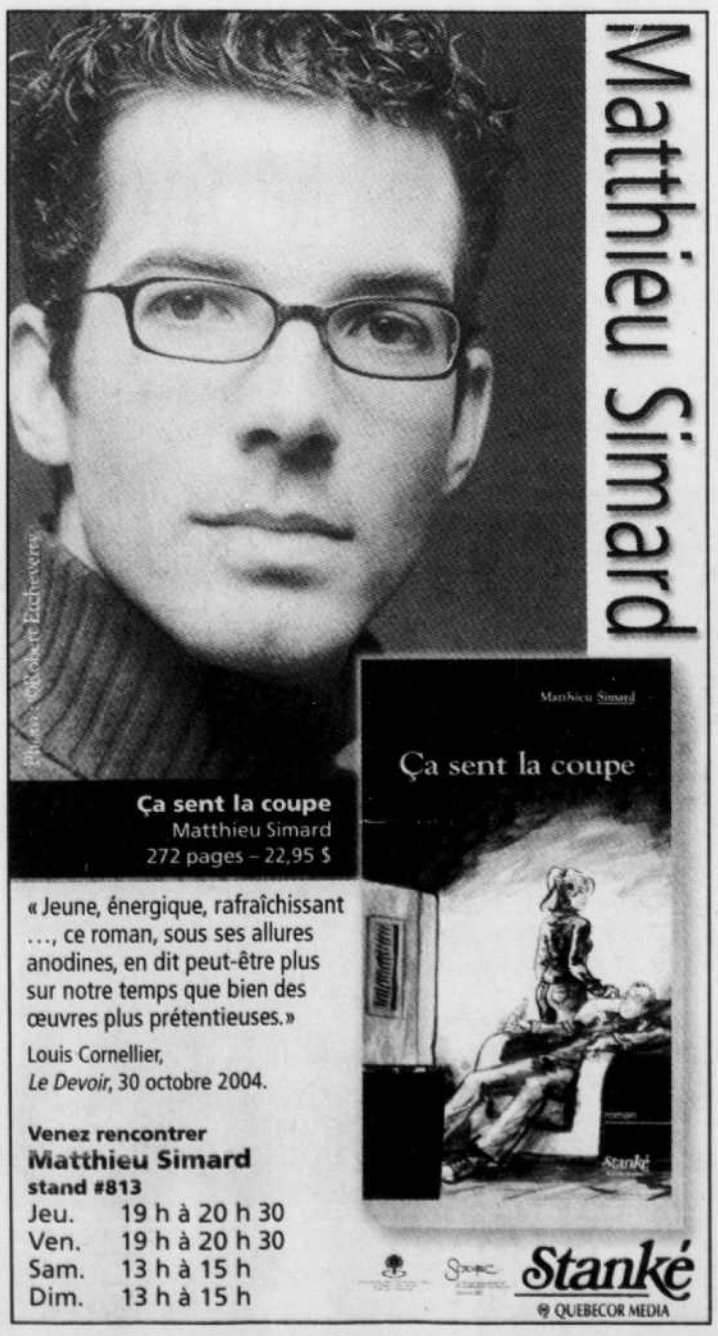
Professeur à Cambridge, où il avait précédemment suivi les cours de Bertrand Russell, Wittgenstein sera, en effet, reconnu comme un génie, sans que cela ne le console. De son maître livre, le fameux *Tractatus, «il pensait que les seuls lecteurs à même de le comprendre seraient ceux qui, ayant médité chaque proposition, s'apercevraient qu'elles n'ont finalement aucun sens… sinon pour celui qui l'a écrit»*. Les westerns et les romans policiers l'intéressaient plus que tout, lui qui cherchait essentiellement à *«apaiser sa souffrance en essayant le plus honnêtement possible de penser sa propre vie»*.

Il se fit, pour y arriver, volontaire durant la Première Guerre mondiale, instituteur en région, jardinier; il se suicida financièrement en refusant la fortune familiale, mais son homosexualité et sa judéité troubles, de même que son pessimisme foncier, le ramenèrent toujours à la haine de soi chantée par Weininger. Quand son médecin lui annonça, en 1951, qu'il avait un cancer de la prostate, mais qu'une thérapie efficace existait, il répondit: «Je n'ai aucun désir de continuer à vivre.»

C'est au logicien de génie que s'intéressent, de nos jours, les épigones et les commentateurs de Wittgenstein. Jaccard, lui, a choisi de faire le tombeau du nihiliste mystique qui, un jour, au cours d'une conférence, menaça Karl Popper d'un tisonnier. *«Seuls peuvent les entendre ceux qui vivent à l'ombre de leur tombe»*, écrit Jaccard au sujet de Wittgenstein et de ses semblables, c'est-à-dire Schopenhauer et Cioran, entre autres. C'est beau et troublant.

L'ENQUÊTE DE WITTGENSTEIN
Roland Jaccard
Le Livre de poche
Paris, 2004, 128 pages



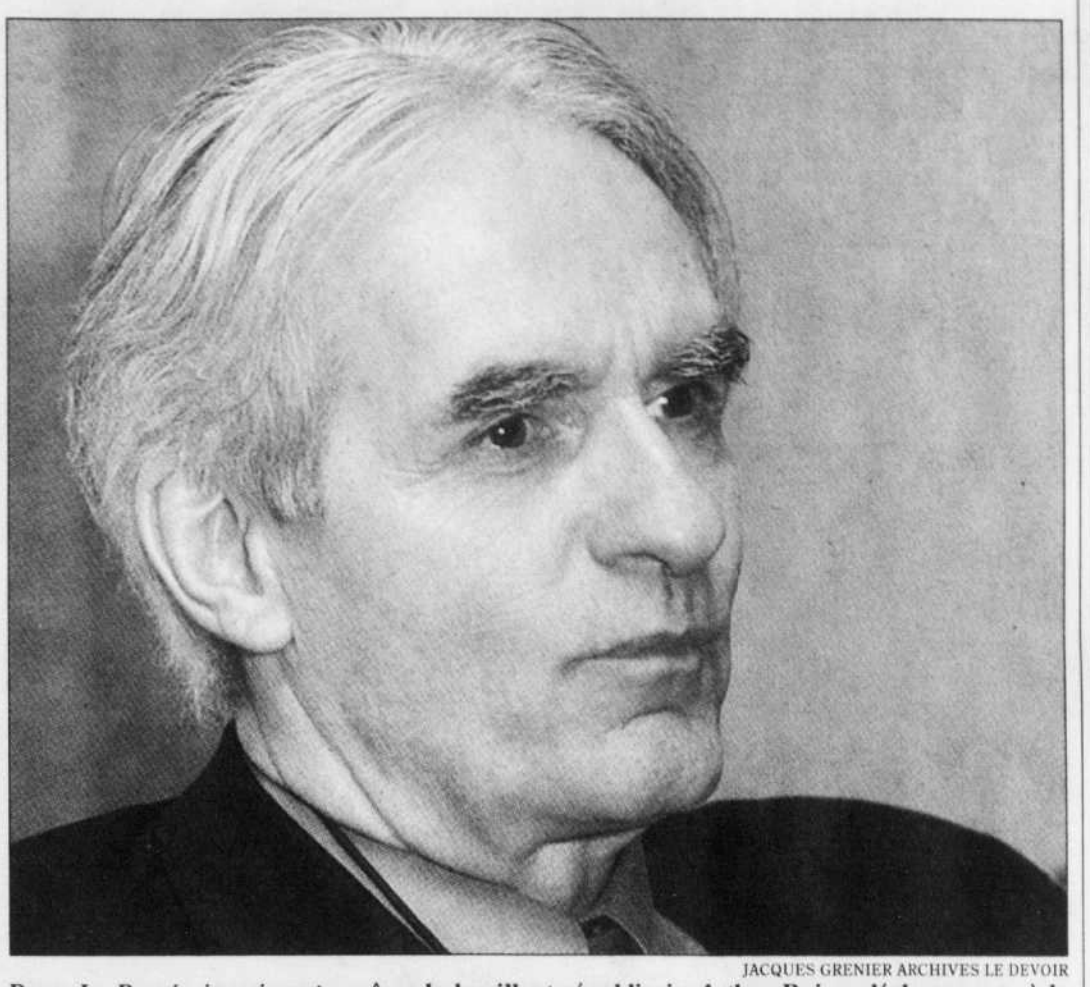




La tentation de l'impuissance



Louis Cornellier



JACQUES GRENIER ARCHIVES LE DEVOIR

Dans *La Pensée impuissante*, même le bouillant républicain Arthur Buies n'échappe pas à la moulinette de Gérard Bouchard et sert d'illustration de cette pensée fragmentaire et équivoque des intellectuels canadiens-français.

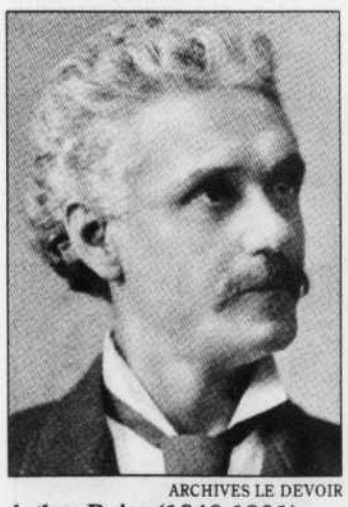
Publié l'an dernier, *Les Deux Chanoines*, de Gérard Bouchard, dépeçait l'œuvre de Lionel Groulx afin de démontrer que ses contradictions fondamentales la rendaient inopérante. L'abbé pamphlétaire était peut-être un valeureux combattant, mais sa pensée, minée de l'intérieur, ne pouvait que déboucher sur l'échec. La thèse, on s'en doute, a été critiquée, parfois habilement, mais la solide démonstration de Bouchard faisait mal en soulevant une question centrale: la pensée canadienne-française était-elle condamnée à l'échec et, si oui, pourquoi?

Cette saison, le prolifique historien-sociologue remet ça en publiant *La Pensée impuissante*, un essai qui applique la même méthode aux œuvres de certains phares de la pensée canadienne-française, c'est-à-dire Arthur Buies, Edmond de Nevers, Édouard Montpetit, Jean-Charles Harvey et, encore, Lionel Groulx. Sa conclusion ne change pas: *«La pensée du Canada français (et plus précisément du Québec francophone) entre le milieu du XIXe siècle et le milieu du XXe siècle a été caractérisée principalement par une incapacité découlant de contradictions que des mythes inefficaces n'ont pas permis de harnacher.»*

L'appareil méthodologique utilisé par l'historien, dans cet essai, avait déjà été brillamment présenté dans *Raison et contradiction – Le mythe au secours de la pensée*, lui aussi paru en 2003. Toute société, suggère-t-il, se nourrit d'un imaginaire collectif qui définit son rapport à l'espace, son rapport à soi et à l'autre, son rapport au passé et son rapport à l'avenir. La pensée est un de ces *«vecteurs producteurs d'imaginaire»* et elle procède par un alliage de raison et de mythe. Tout système de pensée, en effet, contient ce que Bouchard appelle du *«contradictoire»* qu'il s'agit de surmonter par le recours au mythe, qui tient lieu de *«producteur de cohérence»*. L'imaginaire états-unien, par exemple, contient une contradiction puisque son idéologie égalitariste s'accommode mal, sur le strict plan rationnel, de la permanence des inégalités à l'intérieur de cette collectivité, mais le mythe de la mobilité sociale, de l'*American dream*, donne une cohérence à l'ensemble.

Trois types

La typologie bouchardienne présente trois types de pensée qui s'accompagnent d'une relation particulière avec le mythe. La pensée radicale, d'abord, résout le contradictoire en éliminant un des termes de l'aporie et se sert du mythe pour compenser le monolithisme de la raison qui résulte du processus (le souverainisme, par exemple). La pensée organique, ensuite, maintient le contradictoire, mais fait appel au mythe en guise de médiateur de cette dialectique (l'*American dream*, par exemple). La pensée fragmentaire, enfin, maintient elle aussi le contradictoire, mais ne parvient pas à le gérer autrement que par un syncrétisme privé de cohérence et producteur, par conséquent, d'inhibitions.



ARCHIVES LE DEVOIR

Arthur Buies (1840-1901)

Le cas de la pensée canadienne-française des années 1850-1960, à cet égard, serait plutôt désolant. Les axes de tension, c'est-à-dire le contradictoire, qui habitent cette pensée sont connus: la ville et la campagne, le statu quo et le changement, l'Église et l'État, l'élite et le peuple, le capitalisme et l'artisanat, le Québec et le Canada, l'individu et la nation, le particulier et l'universel, le Québec et la France. Comment les articuler, les surmonter? En suggérant des utopies, c'est-à-dire *«une volonté de reconstruire la vie sociale à partir d'un principe constitutif* [le mythe] *qui peut s'inscrire aussi bien dans la continuité — ou même la surcontinuité — que dans la rupture.»*

Or, les penseurs canadiens-français analysés par Bouchard dans ces pages ont tous lamentablement échoué dans cette entreprise parce que leur pensée, criblée de contradictions insurmontables, n'est parvenue qu'à produire *«des projets de fuite, de désistement»*, comme l'illustre la triste utopie de la colonisation, déchirée entre la continuité et la rupture, la tradition et la modernité, les valeurs traditionnelles et les valeurs américaines, et, partant, égarée dans le rêve de *«la campagne industrialisée»*.

La pensée d'Arthur Buies peut servir d'illustration de cette pensée fragmentaire et équivoque qui s'étouffe dans le contradictoire parce qu'elle ne parvient pas à le transcender dans un mythe projecteur: *«D'un côté: le rejet du vieux monde atrophié, l'émergence d'une culture originale (presque "sauvage") dans la vallée du Saint-Laurent, la fusion du Canada français dans le tout états-unien, la mystique républicaine, le développement industriel tous azimuts, la conquête agressive du Nouveau Monde à la manière des Américains (sur le mode de la rupture), les glorieux Patriotes et la poursuite du combat national des Canadiens français. De l'autre: la colonisation comme reproduction de la société traditionnelle dans un esprit quasi ruraliste, le culte de la grande civilisation française à imiter et à perpétuer en Amérique, le rejet de l'État comme instrument de relèvement national, le loyalisme pancanadien, l'élitisme.»* À quelques nuances près, le tableau s'applique aussi à la pensée de de Nevers et à celle de Groulx et Montpetit, à l'exception de l'élément républicain. Le cas de Harvey est différent, dans la mesure où ses contradictions se déploient sur un plan chronologique, mais l'esprit, donc l'impuissance, reste le même.

Pourquoi, demande l'historien, tous ces échecs? Ne faudrait-il pas plutôt y lire, comme le suggère Jocelyn Létourneau, une certaine pensée efficace, celle du *«consentement bien calculé, de la résistance prudente»*? Il s'agirait alors, constate Bouchard, d'une *«pensée par défaut»* puisque cette trame de l'ambivalence assumée n'est défendue dans aucun des grands ouvrages de cette période. D'ailleurs, comment soutenir que cette ambivalence aurait entraîné l'épanouissement de la société canadienne-française quand on constate que son règne, auquel la Révolution tranquille met un terme, n'a laissé qu'une *«société délabrée qui montrait les signes familiers d'un lourd héritage colonial et, plus généralement, d'une multiplicité de dépendances dont elle n'a pas su se défaire, faute d'un discours efficace nourri de mythes mobilisateurs»*?

La Révolution tranquille, en opérant une radicalisation de la pensée et une sortie de la pensée fragmentaire, a permis une grande partie du relèvement du Québec francophone. La question essentielle, écrit Bouchard, est donc de savoir *«comment prolonger ou renouveler de quelque façon»* cet épisode de pensée radicale et organique, à l'heure où on assiste à la tentation d'un retour à la pensée fragmentaire, sur un fond d'épuisement de l'esprit de la Révolution tranquille et du souverainisme et sur un fond de désarroi alimenté par le *«scepticisme postmoderne»* et la mondialisation.

Puissante et raffinée, la pensée de Gérard Bouchard nous incite à ne pas céder au désabusement et au cynisme, c'est-à-dire à l'impuissance.

louiscornellier@parroinfo.net

LA PENSÉE IMPUISSANTE
ÉCHECS ET MYTHES NATIONAUX CANADIENS-FRANÇAIS
(1850-1960)
Gérard Bouchard
Boréal
Montréal, 2004, 320 pages

Les Presses de l'Université de Montréal



Patricia Fleming, Gilles Gallichan, Yvan Lamonde (dir.)
Histoire du livre et de l'imprimé au Canada
Volume I : Des débuts à 1840
566 PAGES · 75 $



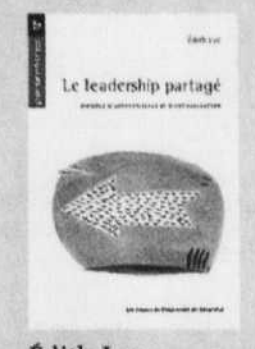
Karim Larose
La langue de papier
Spéculations linguistiques au Québec
Coll. Espace littéraire · 456 pages · 39,95 $



Richard Lefrançois
Les nouvelles frontières de l'âge
360 pages · 34,95 $



Éric Méchoulan
Le livre avalé
De la littérature entre mémoire et culture
Coll. Espace littéraire · 542 pages · 44,95 $



Édith Luc
Le leadership partagé
Modèle d'apprentissage et d'actualisation
Coll. Paramètres · 162 pages · 24,95 $



Michel Lacroix
De la beauté comme violence
L'esthétique du fascisme français, 1919-1939
Coll. Socius · 396 pages · 34,95 $



Sous la direction de
Benoit A. Aubert *et* Jean-Grégoire Bernard
Mesure intégrée du risque dans les organisations
528 pages · 69,95 $



Sous la direction de
Christiane Ndiaye
Introduction aux littératures francophones
Afrique · Caraïbe · Maghreb
Coll. Paramètres · 282 pages · 32,95 $



Charles Blattberg
Et si nous dansions ?
Pour une politique du bien commun au Canada
Coll. Champ libre · 216 pages · 25,95 $



Édition critique par
Yvan G. Lepage
Menaud maître-draveur
Coll. Bibliothèque du Nouveau Monde
790 pages · 80,95 $



Sous la direction de
François Courcy, André Savoie *et* Luc Brunet
Violences au travail
Diagnostic et prévention
Coll. Paramètres · 222 pages · 24,95 $



Paul Bleton *et* Mario Poirier
Le vagabond stoïque : Louis Hémon
Coll. Socius · 266 pages · 29,95 $



Brian L. Mishara *et* Michel Tousignant
Comprendre le suicide
Coll. Paramètres · 180 pages · 21,95 $

Herbert Fingarette
Confucius Du profane au sacré
Coll. Sociétés et cultures de l'Asie
174 pages · 24,95 $

PUM

Université de Montréal

QUÉBEC AMÉRIQUE
félicite ses auteurs



PAUL BÉLANGER
Les Jours de l'éclipse
Finaliste
Prix du Gouverneur général 2004
Poésie



MARIE-FRANCINE HÉBERT
Le Ciel tombe à côté
Finaliste
Prix du Gouverneur général 2004
Littérature jeunesse

Venez rencontrer Marie-Francine Hébert au Salon du livre de Montréal

Le jeudi 18 novembre

De 11 h à 12 h dans le cadre de la table ronde « Faut-il se censurer quand on écrit pour les ados ? »
Place Archambault

De 12 h à 13 h en séance de signature au stand Québec Amérique # 680

Le lundi 22 novembre

De 13 h 30 à 14 h 30 en séance de signature au stand Québec Amérique # 680

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

Venez rencontrer les auteurs des Éditions TROIS au stand PROLOGUE 661

Jean Jonassaint
DE JONASSAINT AVEC AMOUR,
Le 19 novembre de 19 à 20h

Christiane Lahaie
CHANTS POUR UNE LUNE QUI DORT
Le 20 novembre de 15 à 17h

Geneviève Brière
LA COMPTINE MAGIQUE
Le 22 novembre de 10h à midi

Mona Latif-Ghattas
LE LIVRE AILÉ
Le 20 novembre de 14 à 15h

André Brochu
LES JOURS À VIF
Le 19 novembre de 14 à 15h

Anne-Marie Sicotte
LE LUTIN DANS LA POMME
Le 21 novembre de 10h à midi

Francine Allard
AMBROISE BRIC-À-BRAC
Le 18 novembre de 10h à midi et le 20 novembre de 13h à 15h

Lucy Pagé
MARCHER SUR TES OS
Le 21 novembre de 15 à 16h

HISTOIRE

Une introduction aux États-Unis

ULYSSE BERGERON

L'histoire états-unienne est avant tout celle de divisions internes où se confrontent les perceptions de ce que devrait être la plus vieille démocratie du monde. Albert Desbiens le démontre avec une efficacité peu commune dans son dernier ouvrage, *Les États-Unis: synthèse historique*.

L'historien de l'UQAM se lance donc dans l'élaboration d'un portrait concis, retraçant les événements qui ont accouché de l'hyperpuissance. Ne s'attardant qu'à l'essentiel, il livre un récit passionnant, rythmé et accrocheur, où s'entremêlent de nombreuses confrontations. On y découvre l'élaboration d'un empire qui fut blessé par ses dissensions et qui fut, plus souvent qu'à son tour, livré aux querelles idéologiques qui l'alimentent toujours.

Dès l'élaboration de la Constitution, en 1787, les différends existent: les *«divisions s'aiguisent entre États libres et États esclavagistes»*. L'hostilité entre le sud et le nord du pays aboutira finalement, comme on le sait, à la triste et sanglante guerre de Sécession. Un conflit qui explique certains comportements toujours présents dans ce pays.

Les faucons d'hier

Évidemment, certains passages ne peuvent que catapulter le lecteur à l'intérieur du XXIe siècle. Desbiens note, au sujet de la guerre expansionniste de 1812, que le président Madison *«cède à la pression des faucons* [...]. *Ce sont des républicains nouvelle manière, nationalistes exacerbés et chatouilleux, expansionnistes; ils rêvent d'en découdre avec l'Angleterre pour régler le problème indien, s'emparer du Canada et de la Floride pour faire bonne mesure»*. Une démonstration que l'histoire, dans une certaine mesure, n'est qu'une éternelle répétition.

Cette brève incursion se révèle être une remarquable introduction à la suite de l'analyse qu'on retrouve dans le tome II, *Les États-Unis: les institutions politiques*. Cette fois, c'est au tour de politologue Claude Corbo, ancien recteur de l'UQAM, de prendre la plume.

Le spécialiste de la politique états-unienne se penche pour sa part sur les structures gouvernementales, essentiellement inspirées, comme il le rappelle, de la Constitution des États-Unis, un *«document vieux de plus de deux siècles»*. Corbo pratique dans cet ouvrage une fine autopsie du système mis en place: Congrès, présidence, mécanismes électoraux, bipartisme, présence des groupes d'intérêt et rôle des médias. Pour ce faire, il s'appuie sur de nombreuses comparaisons avec le système britannique qui prévaut au Canada.

À eux deux, Desbiens et Corbo apportent un éclairage sur les contradictions et les compromis qui ont façonné l'empire actuel et qui font de l'hyperpuissance qu'on connaît un pays marqué d'incoercibles paradoxes. Déjà, en 1835, Tocqueville, pourtant admirateur de la jeune démocratie, n'écrivait-il pas: *«Je ne connais pas de pays où il règne, en général, moins d'indépendance d'esprit et de véritable liberté de discussion qu'en Amérique.»*



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

L'hostilité entre le sud et le nord du pays aboutira à la triste et sanglante guerre de Sécession.

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
SYNTHÈSE HISTORIQUE (TOME I)
Albert Desbiens
Septentrion
Québec, 2004, 305 pages

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
LES INSTITUTIONS POLITIQUES (TOME II)
Claude Corbo
Septentrion
Québec, 2004, 322 pages

Arafat, négociateur de la paix?



AMMAR AWAD REUTERS

Les auteurs du *Dossier Arafat* tentent de démontrer, entre autres choses, qu'il était plus impliqué qu'on ne le croit dans les attentats suicide.

SERGE TRUFFAUT

Le Dossier Arafat n'est ni une biographie ni un essai détaillant le parcours politique du porte-étendard de la cause palestinienne. Le dossier en question est en fait l'instruction que deux avocats ont confectionnée pour démontrer, entre autres choses, que Yasser Arafat était plus impliqué qu'on ne le croit dans les attentats suicide.

Le livre est un travail d'avocats. Mais un travail détaillé, très documenté.

D'entrée de jeu, les auteurs alignent des chiffres, ceux de la mort. De la fin des années 70 à la signature des accords d'Oslo en septembre 1993, moins de personnes ont été tuées que lors des sept années suivantes. De l'an 2000 à octobre 2003, le nombre de victimes a plus que doublé.

«La première conclusion à tirer est donc que les vagues d'attentats sont perpétrées à des fins psychologiques, afin, à moyen terme, de détruire l'espoir de paix, d'accélérer le départ d'Israéliens, de freiner l'immigration juive, de diviser le peuple juif et de porter atteinte à l'économie. Ils sont aussi, à court terme, exécutés à des fins politiques pour favoriser tel ou tel candidat israélien au poste de premier ministre. Il s'agit donc bien d'actions planifiées.»

Citoyens israéliens, les deux auteurs sont des avocats. Détenteurs d'un doctorat en droit, ils sont plus exactement des universitaires. Des universitaires décidés à démontrer que Yasser Arafat n'a jamais cherché à négocier un accord de paix, mais que le but à long terme de son action, et au-delà de sa mort, est la destruction de l'État d'Israël.

Pour parvenir à ses fins, Arafat et ses proches collaborateurs usent de tous les moyens dont ils disposent. Ils sont passés maîtres dans la préparation psychologique de jeunes Palestiniens afin de pousser ceux-ci au suicide. Comment s'y prennent-ils? En inondant les ondes radio et télé de propagande louangeant la martyrologie.

Au chapitre de la manipulation médiatique, Karin Calvo-Goller et Michel Calvo s'arrêtent particulièrement sur la mort du petit Mohammed Al-Dura. Captées par un caméraman pigiste d'Antenne 2, ces images du gamin qui meurt d'une balle dans les bras de son père avaient fait le tour du monde. On se souviendra que l'endroit d'où venaient les balles ne fut pas filmé. S'ensuivit une manipulation de grande ampleur.

«Dans quel contexte politique s'est déroulée ce que, pour notre part, nous suspectons être une manipulation? Le président Clinton souhaitait obtenir un cessez-le-feu de Yasser Arafat. La diffusion répétée de la mort de Mohammed Al-Dura a fait échouer ses tentatives. L'intifada pouvait continuer et s'étendre conformément au plan d'Arafat. Elle avait sa cause et son symbole.»

On le répète, *Le Dossier Arafat* est un travail d'avocats. Mais un travail détaillé, très documenté. À preuve, la place importante accordée aux annexes. À ceux et celles qui souhaitent une biographie plus classique, on recommandera la lecture d'*Arafat l'irréductible*, écrit par Amnon Kapeliouk et qu'édite Fayard.

Le Devoir

LE DOSSIER ARAFAT
K. Calvo-Goller et M. Calvo
Albin Michel
Paris, 2004, 328 pages

prix littéraire des collégiens

Un prix littéraire décerné par les collégiens et récompensant une OEUVRE ORIGINALE DE FICTION QUÉBÉCOISE

Le dévoilement des titres des romans en lice pour l'obtention du Prix littéraire des collégiens 2005 aura lieu au
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL,
à la Place Bonaventure, à l'AGORA,

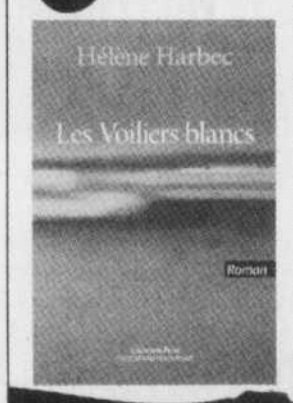
le VENDREDI
19 NOVEMBRE 2004,
À 11H15 AM.

www.prixlitterairedescollegiens.ca

LE DEVOIR · Fondation Marc Bourgie · Banque Nationale · CRILCQ · Radio Première Chaîne Radio-Canada
Liberté • Égalité • Fraternité · Culture et Communications Québec · Éducation Québec · SCABRINI MEDIA

Reflets
de la littérature canadienne-française

Nouveauté



Hélène Harbec
Invitée d'honneur
Salon du Livre de Montréal 2004
Les Voiliers blancs, roman
232 pages, ISBN 2-922992-12-8, 24,95 $

« Petit livre fragile, tendre et drôle à la fois, écrit avec simplicité dans une prose libre et buissonnière [...] »
– Suzanne Giguère, LE DEVOIR

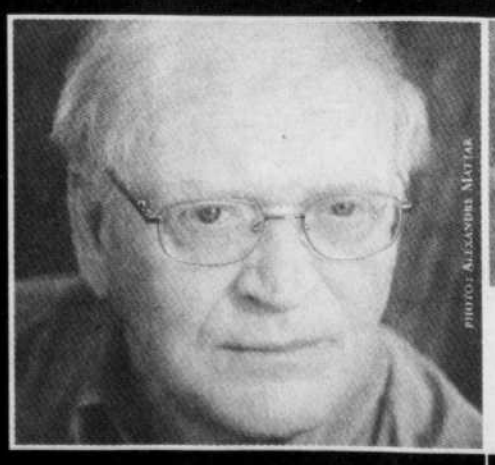
Née au Québec, Hélène Harbec vit à Moncton depuis 1970. Son recueil de poésie, Va, a remporté, en 2002, le prix littéraire Antonine-Maillet/Acadie Vie.



Regroupement des éditeurs canadiens-français
http://recf.ca

Les Roses et le Verglas
MAURICE HENRIE

Reflets
de la littérature canadienne-française





NOUVELLES
20 $
190 pages
Disponible chez tous les bons libraires

« Surtout ne pas bouger, afin de maximiser les chances de percevoir non pas un, non pas mille, mais tous les mouvements du monde. »

Prise de parole
pdp.info.ca
Regroupement des éditeurs canadiens-français

• SALON DU LIVRE •

Pour l'avenir du cinéma

ODILE TREMBLAY

Le cinéma fut jusqu'à maintenant une histoire de bobines. Avec la pellicule enroulée et perforée, les images se sont mises à bouger pour le meilleur et pour le pire, sans cesser leurs rotations depuis.

Technique du XIXe siècle désormais dépassée, cette pellicule? Chose certaine, les jours du celluloïd sont comptés. Tôt ou tard, les projections numériques répondront à un simple signal satellite et les lourdes bobines si onéreuses deviendront pièces de musée ou de cinémathèques.

Que l'âge d'or du cinéma soit lié au film 35 mm, avec les nostalgies qui s'y rattachent, ne changera rien à son inévitable déclin. En un intéressant ouvrage qui vulgarise la question et en définit les enjeux, Hervé Fisher déclare que l'avènement du numérique sonnera le glas de la domination hollywoodienne sur la planète cinéma.



SOURCE RENCONTRES INTERNATIONALES DU DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL

Tôt ou tard, le numérique vaincra et les cinéastes indépendants, comme Nina Hidenius, pourront tourner à faible coût des films diffusés par des petites maisons non contrôlées par Hollywood.

L'expertise québécoise

Cet essai est publié au Québec, et pour cause. Depuis plusieurs années, Daniel Langlois, le propriétaire d'Ex-Centris et grand manitou des nouvelles technologies, soutient également que le cinéma indépendant sera sauvé par le numérique, moins lourd, moins cher, échappant au contrôle des majors.

Fisher déclare que l'avènement du numérique sonnera le glas de la domination d'Hollywood sur la planète cinéma

«Un corps étranger, le numérique, surgit, qui a très précisément toutes les caractéristiques pour ruiner en quelques années ce système savamment construit pendant un siècle», précise Hervé Fisher en taxant le numérique de cheval de Troie de la forteresse hollywoodienne.

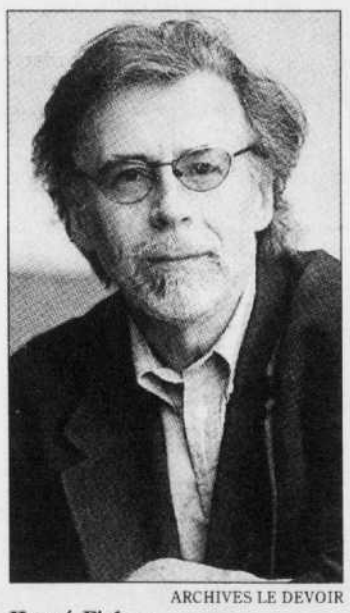
Remontant le cours de l'histoire du cinéma jusqu'aux pionniers, Méliès et les frères Lumière, expliquant comment les majors réunies sous le parapluie de la MPAA contrôlent production et distribution en étendant leurs tentacules internationales. En 2000, avec 170 films, les dix principaux distributeurs, Buena Vista, Universal, Miramax, etc., ont obtenu plus de sept milliards de dollars. *«Et bien entendu, les producteurs indépendants ne possèdent pas de réseau de distribution et doivent solliciter les grands réseaux.»*

Avec 90 % des recettes pour 15 % des films produits dans le monde, le système hollywoodien est rodé, vend le rêve américain à l'échelle planétaire, appuyé sur le *star system*, cherchant à éliminer ses concurrents.

Après avoir fait la démonstration de cette mécanique de l'impérialisme, Hervé Fisher explique comment les majors retardent l'avènement du numérique à coups d'exigences excessives, même si la qualité de l'image est désormais satisfaisante et si les coûts de diffusion sont nettement plus bas. Pourquoi? Pour continuer à contrôler la distribution, explique en substance l'auteur.

Mais tôt ou tard, le numérique vaincra et les cinéastes indépendants pourront tourner à faible coût des films diffusés par des petites maisons non contrôlées par Hollywood. Renaissance du cinéma d'auteur, notamment dans les pays pauvres, résurrection des petits réseaux de salles: *«Hervé Fisher croit pouvoir annoncer cette victoire de la création et de la diversité culturelle sur l'impérialisme hollywoodien»*, explique l'éditeur en quatrième de couverture.

Ce petit livre aide à mieux comprendre les bouleversements qui secouent déjà la planète cinéma et les enjeux économiques et culturels qui en découlent. À lire parce que, comme disait le cinéaste Peter Greenaway: *«En ces matières, demain, c'est aujourd'hui.»*



ARCHIVES LE DEVOIR

Hervé Fisher

LE DÉCLIN DE L'EMPIRE HOLLYWOODIEN
Hervé Fisher
VLB éditeur
Montréal, 2004, 166 pages

LES CAHIERS DES AMÉRIQUES
au Salon du livre

Daniel Gay
Les Noirs du Québec
1629-1900
L'ambition de l'auteur est de faire connaître aux Noirs du Québec leur propre histoire et de présenter les contributions peu connues de cette communauté. À travers cette étude rigoureuse, un pan longtemps resté dans l'ombre de l'histoire du Québec surgit enfin. La société moderne a-t-elle évolué dans ses rapports avec les Noirs ou ne fait-elle que répéter les erreurs du passé ? Cet ouvrage plante les premiers jalons de cette réflexion.
482 pages, illustré, 39,95 $

Dany Fougères
L'approvisionnement en eau à Montréal
1790-1865
Le service d'eau montréalais a connu des transformations au XIXe siècle, passant d'un régime privé à un régime public. Depuis 1851, il est devenu un service public à part entière. Le lecteur découvre le quotidien de la population montréalaise dans ses rapports à l'hygiène, à la salubrité, à la consommation, à la sécurité, etc. Cet ouvrage s'inscrit dans les champs de l'histoire urbaine et des approches « science, technologie et société (STS) ».
472 pages, illustré, index, 39,95 $

Stéphane Castonguay
Protection des cultures, construction de la nature
Agriculture, foresterie et entomologie au Canada 1884-1959
En étudiant le développement de l'entomologie appliquée – la science du contrôle des insectes nuisibles en agriculture et en foresterie –, Stéphane Castonguay examine la contribution du gouvernement au développement de la recherche scientifique et à la formation des chercheurs. Il démontre le rôle de la connaissance scientifique dans le fonctionnement du fédéralisme canadien par l'étude du ministère canadien de l'Agriculture.
370 pages, illustré, index, 39,95 $

SEPTENTRION
www.septentrion.qc.ca

Septentrion
au Salon du livre

Sous la direction de Raymonde Litalien et Denis Vaugeois
Champlain
La naissance de l'Amérique française
Dans un volume grand format, en couleurs, sous une reliure de luxe, une trentaine de collaborateurs parmi les plus grands spécialistes au monde présentent, analysent et décortiquent tous les aspects de la vie de Champlain, de son époque, de ses voyages, de ses contemporains, accompagnant leur propos d'une riche iconographie.
« L'éditeur Denis Vaugeois propose, dans ce qui s'annonce comme un des plus beaux livre au Québec cette année, un retour sur ce personnage hors pair que fut Samuel de Champlain. » Caroline Montpetit, *Le Devoir*, 21 août 2004
400 pages, illustré, couleur, index, 89 $

Caroline Montel-Glénisson
Champlain au Canada
Les aventures d'un gentilhomme explorateur
La vie n'est pas simple pour les Canadiens du début du XVIIe siècle. Guillaume et sa femme Guillemette, premiers habitants français du Canada, en savent long sur le sujet ! Ils nous racontent comment, dans leur petite ville de Québec, ils côtoyèrent l'homme qui a tenu entre ses mains le destin du Canada : Samuel de Champlain.
116 pages, illustré, couleur, 12,95 $ - 8-14 ans

Albert Desbiens
Les États-Unis d'Amérique
Synthèse historique
L'histoire du Canada est indissociable de celle des États-Unis et pourtant on la tient à distance. Albert Desbiens, spécialiste fort respecté, a accepté d'en dresser un bref survol. L'essentiel y est présenté dans un style clair et accessible. Déjà fascinante en soi, l'histoire de ce nouvel empire prend forme tout au long de pages lucides et éclairantes qui permettent de mieux comprendre. Après tout, n'est-ce pas le but de l'histoire ?
386 pages, 29,95 $

Claude Corbo
Les États-Unis d'Amérique
Les institutions politiques
« Pourquoi un candidat défait à la présidence des États-Unis est-il voué à une quasi retraite prématurée et, du moins, ne s'impose pas comme un chef de l'opposition et un candidat à l'élection suivante ? Qu'est-ce que ce collège électoral qui complique grandement une élection présidentielle ? Le lecteur trouvera dans cet ouvrage une multitude de réponses à ces questions. »
324 pages, 29,95 $

Philip P. Boucher
Les Nouvelles-Frances
« Un simple tour d'horizon des publications françaises sur l'Amérique après 1763, écrit Philip P. Boucher, montre clairement que les pertes coloniales de la France ne réduirent en rien son intérêt pour le Nouveau Monde. [...] En stricts termes économiques, la période comprise entre 1763 et 1789 fut la plus productive de toute l'époque coloniale de l'ancien régime. [...] »
186 pages, illustré, 24,95 $

Martin Fournier
Jardins et potagers en Nouvelle-France
Joie de vivre et patrimoine culinaire
Rapidement, la Nouvelle-France devient une colonie où il fait bon vivre. Après quelques décennies d'isolement et de labeur incessant, la majorité des habitants ont pu mener une vie satisfaisante. Ce qui frappe chez les habitants de la Nouvelle-France, c'est la qualité et l'abondance de l'alimentation dont ils jouissent. Tous les gourmands pouvaient y vivre heureux.
244 pages, illustré, 24,95 $

José del Pozo
Histoire de l'Amérique latine et des Caraïbes
De 1825 à nos jours
Un mot, selon l'auteur, résume à lui seul le sentiment qu'inspire l'expérience historique latino-américaine depuis près de deux siècles : la frustration. S'il fallait illustrer dans quelle mesure l'Amérique latine a connu plus d'échecs que de réussites. Mais, dans une approche globale qui refuse les simplifications et qui embrasse l'ensemble de la vie politique, sociale, économique et culturelle du sous-continent, José del Pozo fait aussi ressortir les réussites et les motifs d'espoir.
392 pages, illustré, 34,95 $

Louis Cornellier
Figures québécoises
Portraits critiques
Modestie à l'égard du passé mais surtout complicité avec les gens d'autrefois, voilà l'attitude adoptée par Louis Cornellier qui, dans sa quête de compréhension, fait la part belle à la sensibilité, à la compassion même, sans pour autant sombrer dans la complaisance. Qu'elles soient néo-françaises, politiques, populaires, cléricales, militantes, littéraires ou intellectuelles, les figures sont à des degrés divers dignes de notre gratitude. Ils vous attendent déjà, impatiemment.
256 pages, illustré, 24,95 $

Martin Fournier
La médecine en Nouvelle-France
Les chirurgiens de Montréal 1642-1769
En se servant des actes notariés, des actes de baptême, de mariage, de sépulture, etc., Marcel Rheault dresse un portrait inédit de ces hommes qui ont contribué à l'épanouissement de la colonie. Il nous fait ainsi découvrir la réalité de la médecine en Nouvelle-France.
348 pages, illustré, index, 29,95 $

Gilles Laporte
Patriotes et Loyaux
Une histoire régionale 1837-1838
Pour mieux comprendre l'action des Patriotes, Gilles Laporte eut la bonne idée d'opter pour une approche par comté et par région. Quels avaient été les enjeux régionaux ? Les premiers protagonistes ? Qui sont ceux qui optent pour la fidélité à la Couronne, c'est-à-dire les Loyaux ? Et comment expliquer la présence de centaines d'anglophones dans les rangs patriotes ?
416 pages, illustré, 39,95 $

Jonathan Lainey
La « monnaie des Sauvages »
Les colliers de wampum d'hier à aujourd'hui
La collection de wampums du Musée de la civilisation de Québec, acquise à la fin du XIXe siècle, n'avait jamais été étudiée, ni par les historiens, ni par les ethnologues ou par les muséologues. Par un raisonnement critique, Jonathan C. Lainey soulève les difficultés et les problèmes reliés à leur étude et à leur interprétation. Il reconstitue les différentes étapes de la vie des objets, leur muséification et le sens qu'on peut leur donner aujourd'hui.
296 pages, illustré, 29,95 $

Jean Proulx
Dans l'éclaircie de l'Être
Essai sur la quête spirituelle
Dans un langage clair et accessible, par ailleurs empreint de sensibilité et de poésie, l'auteur nous amène par les chemins d'une vaste quête humaine, ouverte sur les dimensions cosmique et divine du mystère de l'Être: Il s'agit, en vérité, de cette quête spirituelle qui donne à la vie son sens ultime.
178 pages, 19,95 $

Venez rencontrer nos auteurs au stand 0-19
Stéphane Castonguay, Marc Collin, Claude Corbo, Louis Cornellier, Albert Desbiens, Dominique Foisy-Geoffroy, Dany Fougères, Martin Fournier, Danièle Gury, Sophie Imbeault, Jean-Paul Lacasse, Jacques Lacoursière, Jonathan Lainey, Gilles Laporte, Paul-Louis Martin, Marcel Myre, Jean Proulx, Marcel Rheault, Denis Vaugeois, Fernande Goulet Yelle

SEPTENTRION
www.septentrion.qc.ca

Rafaële Germain

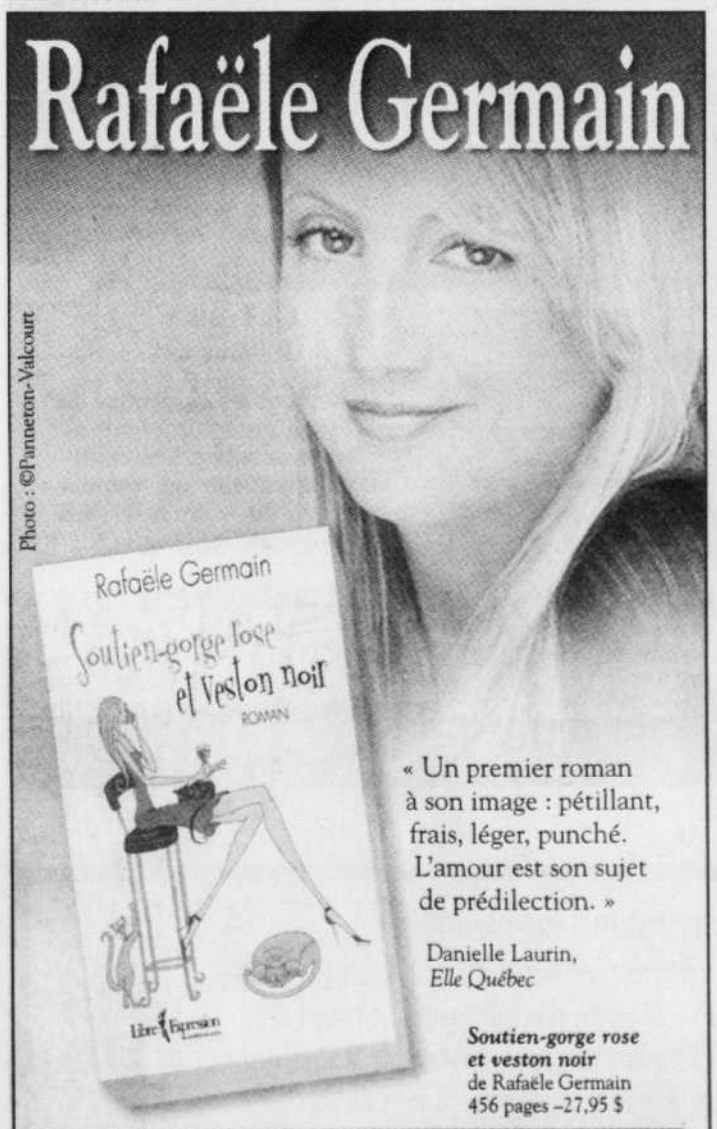


Photo : ©Panneton-Valcourt

« Un premier roman à son image : pétillant, frais, léger, punché. L'amour est son sujet de prédilection. »
Danielle Laurin, *Elle Québec*

Soutien-gorge rose et veston noir
de Rafaële Germain
456 pages –27,95 $

Venez rencontrer Rafaële Germain stand – #617
Jeu. 19 h à 20 h 30
Ven. 19 h à 20 h 30
Sam. 14 h 30 à 16 h

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

Francine Tougas

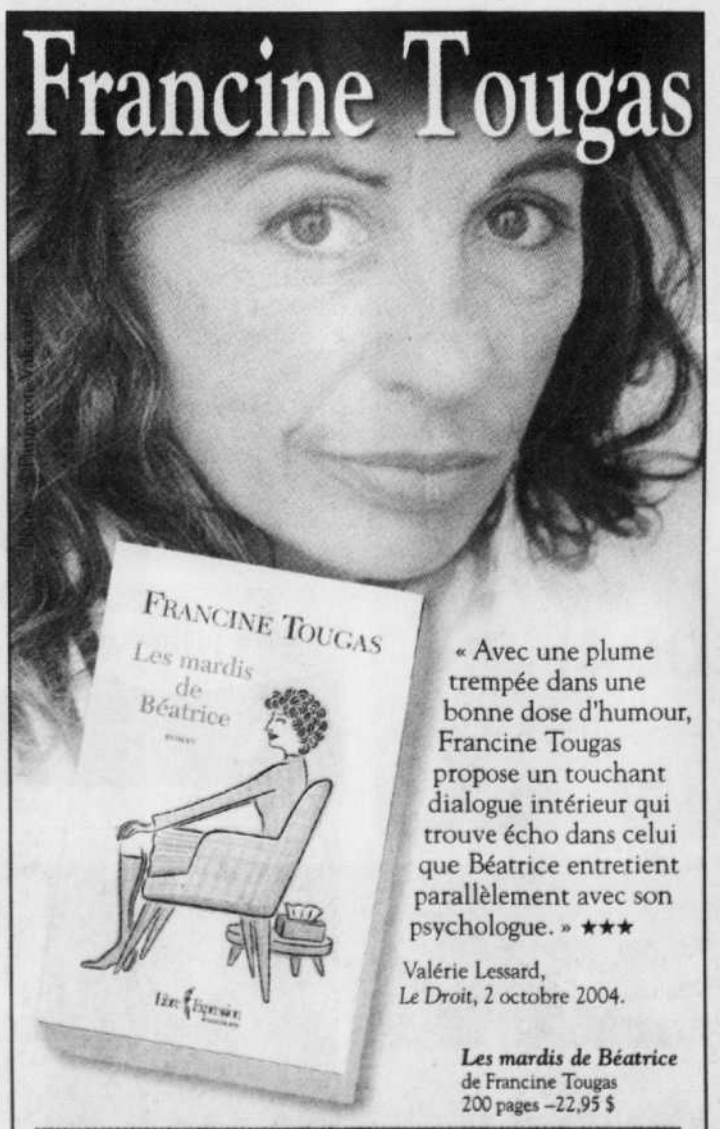


Photo : ©Panneton-Valcourt

« Avec une plume trempée dans une bonne dose d'humour, Francine Tougas propose un touchant dialogue intérieur qui trouve écho dans celui que Béatrice entretient parallèlement avec son psychologue. » ★★★
Valérie Lessard, *Le Droit*, 2 octobre 2004.

Les mardis de Béatrice
de Francine Tougas
200 pages –22,95 $

Venez rencontrer Francine Tougas – stand #617
Jeu. 19 h à 20 h 30
Sam. 12 h à 14 h 30
Dim. 14 h à 16 h

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA



ARCHIVES LE DEVOIR

Au Québec, de 1997 à 2001, le coût des médicaments a augmenté de 102,2 % et a fini par représenter près de 17 % des dépenses dans le budget de la santé de la province.

La pilule dorée

ULYSSE BERGERON

À l'heure où le gouvernement du Québec juge nécessaire d'élaborer une politique du médicament, où une assurance-médicaments pancanadienne se discute et où le *blockbuster* de Merck, le Vioxx, est retiré des pharmacies en raison d'un risque d'incidents cardiovasculaires accru, Jean-Claude Saint-Onge tombe à point avec *L'Envers de la pilule*. Le professeur de philosophie au cégep Lionel-Groulx, entre autres auteur de *L'Imposture néolibérale*, s'attaque cette fois à l'industrie pharmaceutique.

L'essai est mordant. Dès les premières pages, Saint-Onge étale une essoufflante série de chiffres: un panorama peu glorieux d'une industrie qui s'assoit sur un marché de 400 milliards de dollars et où les p.-d.g. d'entreprise gagnent en moyenne 30 millions de dollars par année.

«La maladie n'est pas un choix. C'est pourquoi les fabricants sont assis sur une véritable mine d'or. Dans le merveilleux monde de la marchandise, les médicaments occupent une place à part, car nous avons là un marché captif», dénonce Saint-Onge. Il fustige, entre autres, le laxisme du politique à l'égard du lobby pharmaceutique. Pourtant, précise-t-il, *«les médicaments constituent l'élément le plus inflationniste du système de santé»*. Au Québec, de 1997 à 2001, le coût des médicaments a augmenté de 102,2 % et a fini par représenter près de 17 % des dépenses dans le budget de la santé de la province.

Et l'éthique sociale des entreprises pharmaceutiques? Quelle éthique? Celles-ci répondent plutôt, selon Saint-Onge, à l'appétit de leurs actionnaires qu'aux besoins des patients et de la population. Leur unique intérêt: le profit. Et le profit à n'importe quel prix: depuis 1975, *«le coût des médicaments a augmenté de 1267 %»*.

De plus, on distingue, au cours des dernières années, un intérêt évident des fabricants pour les *lifestyle drugs*, ces molécules non essentielles qui améliorent certains aspects de l'existence. La recherche s'intensifie dans ce secteur d'activité. À ce sujet, l'auteur rapporte les confidences pour le moins troublantes du président de Pfizer: *«Une personne qui est prête à payer 30 $ par mois pour le câble n'hésitera pas à s'abonner à perpétuité à des médicaments classés dans la catégorie "style de vie", comme le Viagra.»* Une réalité qui, selon le p.-d.g., pourrait faire doubler le chiffre d'affaires de l'industrie.

La plume de Jean-Claude Saint-Onge est lapidaire. L'essayiste jette, à l'intérieur de cet ouvrage, les bases d'une réflexion urgente et nécessaire en cette époque où la consommation de médicaments ne cesse de croître et où le vieillissement de la population appelle au maintien, voire à l'intensification, de cette tendance. Cet essai, que l'auteur aurait facilement pu baptiser «Qui sont les vrais pushers?», trouvera-t-il écho? On le souhaite.

L'ENVERS DE LA PILULE: LES DESSOUS DE L'INDUSTRIE PHARMACEUTIQUE
Jean-Claude Saint-Onge
Écosociété
Montréal, 2004, 228 pages

ESSAI

Les partenaires silencieux de Bombardier

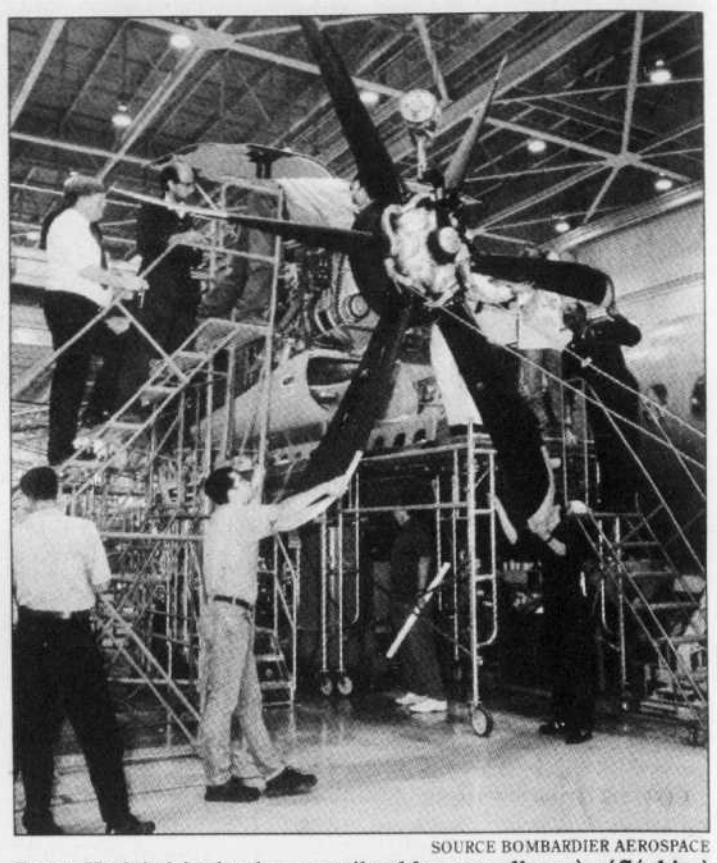
GUILLAUME POULIN-GOYER

Le président de Bombardier, Paul Tellier, y faisait lui-même écho l'an dernier: pour certains, Bombardier n'est ni plus ni moins qu'une entreprise ultrasubventionnée qui ne doit ses succès commerciaux qu'à l'aide colossale qu'il a reçue du gouvernement fédéral. Pour Peter Hadekel, journaliste au quotidien *The Gazette* et auteur de *Bombardier – La vérité sur le financement d'un empire*, l'affaire mérite réflexion. Dans son ouvrage, le journaliste observe de près la contribution de ces *«partenaires silencieux»* que sont les contribuables canadiens.

Bombardier rembourse-t-elle vraiment sa dette à l'égard du public en créant, comme on le soutient le plus souvent, des milliers d'emplois au pays? Peter Hadekel souhaite apporter certaines précisions. Il critique d'abord la position de Paul Tellier à propos du soutien financier d'Ottawa. *«Il a beau dénoncer le mythe des subsides en faveur de Bombardier, il déclare du même souffle que l'appui du gouvernement canadien est insuffisant pour permettre à la compagnie de concurrencer ses rivaux subventionnés.»*

Puis, à travers une petite histoire du constructeur de motoneiges de Valcourt devenu joueur mondial de l'aéronautique, l'auteur dépeint l'influence des dirigeants de Bombardier sur le gouvernement fédéral. Il décrit entre autres comment le *«roi Beaudoin»* a su tirer les ficelles de l'agence fédérale Exportation et Développement Canada (EDC) pour recevoir un coup de pouce en vue de l'obtention du contrat du métro de New York.

Il n'est pas sans passer sous silence les critiques qui font *«état de traitements de faveur que Bombardier aurait reçus du gouvernement canadien lors de ses acquisitions de Canadair et de la société Havilland»*. Tout en nuançant ces critiques, il expose que Bombardier a profité de l'allégement de la dette de ces sociétés.



SOURCE BOMBARDIER AEROSPACE

Peter Hadekel invite les contribuables canadiens à réfléchir à leur contribution silencieuse à Bombardier.

Du financement des jets régionaux jusqu'aux nouveaux défis auxquels Tellier devra faire face en passant par les anicroches avec le concurrent Embraer, l'auteur brosse un portrait du financement de Bombardier ponctué des opinions de ceux qui sont favorables ou défavorables au financement public. En somme, Peter Hadekel invite les contribuables canadiens à la réflexion.

À l'heure où Bombardier entend produire un nouveau modèle d'avion de plus grande taille dont les coûts de recherche-développement seraient de 300 à 500 millions de dollars, combien demandera-t-on encore aux Canadiens pour subventionner l'avionneur? À ce jour, soutient Peter Hadekel, Ottawa n'a jamais déçu Bombardier...

BOMBARDIER
LA VÉRITÉ SUR LE FINANCEMENT D'UN EMPIRE
Peter Hadekel
Éditions de l'Homme
Montréal, 2004, 400 pages

Mark Abley
L'honorable Herménégilde Chiasson
Sheila Fischman
Linda Gaboriau
David Homel
Luc Jutras
Naïm Kattan
Yvan Lamonde
Catherine Leclerc
Linda Leith
Cathy Mezei
Jean-François Nadeau
Marcel Ouellette
Mary Soderstrom
Martha Sharpe
Donald Smith
André Vanasse
Michel Vézina

LE LIVRE À LA CROISÉE DES LANGUES
La production littéraire dans un contexte de bilinguisme
BOOKS AT THE CROSSROAD OF LANGUAGES
Literary Production in a Bilingual Context

Rencontre interdisciplinaire présentée par la revue
Livred'ici
dans le cadre du XXVII[e] Salon du livre de Montréal
le vendredi 19 novembre 2004
Mezzanine sud, Salle 8, de 9 h 30 à 18 h

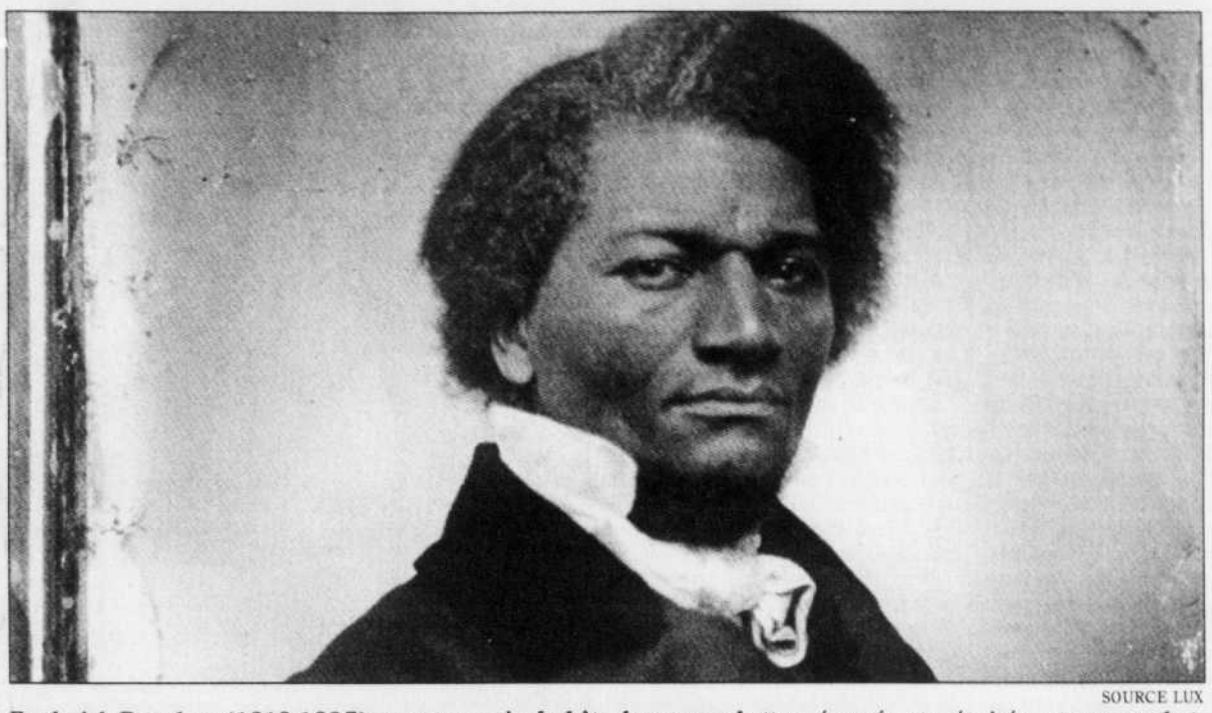
SÉRIFSANSÉRIF

Reflets
de la littérature canadienne-française
Nouveauté
GREF
Daniel Soha
Chroniques tziganes
« Un livre dont je me délecte présentement... avec ses personnages attachants, ses émotions cachées sous les mots, sa philosophie, ses témoignages d'amour... »
Lysette Brochu, *Planète Québec*
336 pages, GREF, coll. Le beau mentir
14,95 $
Regroupement des éditeurs canadiens-français
http://recf.ca

Reflets
de la littérature canadienne-française
La Métisse
Sauvage-Sauvageon
Pièces en un acte
Les Écrits de l'Ouest
présentent les classiques de la littérature francophone de l'Ouest canadien. Une collection essentielle qui permet d'ouvrir des voies nouvelles à l'exploration littéraire.
PLAINES
www.plaines.mb.ca
Regroupement des éditeurs canadiens-français
http://recf.ca

ReLations
société politique religion
NUMÉRO 696
NOVEMBRE 2004
Dossier
Sur les traces de la mort
À lire dans ce numéro :
• Une violence occultée, par Luce Des Aulniers
• Feu le sens, par Sébastien St-Onge
• Le temps des funérailles, par Marco Veilleux
• Du côté de la vie, par Marc Chabot
• La force politique de la résurrection, par Gregory Baum
DISPONIBLE EN KIOSQUES ET EN LIBRAIRIES
www. revuerelations.qc.ca

Frederick Douglass et la voix de la liberté noire



SOURCE LUX

Frederick Douglass (1818-1895) raconte sa vie de bête de somme battue, écrasée et méprisée, et son combat, de même que celui de quinze millions de ses semblables, pour sa liberté d'homme.

LOUIS CORNELLIER

Que connaît-on vraiment de l'infâme scandale que fut l'esclavagisme américain? Enfant, j'ai appris la profondeur de la méchanceté humaine en lisant une version pour la jeunesse de *La Case de l'oncle Tom*, ce puissant roman de l'écrivaine américaine Harriet Beecher-Stowe qui m'avait tiré les larmes. Il y eut, aussi, la célèbre télésérie *Racines* qui, malgré ses travers hollywoodiens, n'était pas dénuée de force d'évocation. Dans le même genre, plus récemment, le *Amistad* de Steven Spielberg ébranlait. Cette scène où des esclaves enchaînés les uns aux autres sont lâchement jetés à la mer illustrait ce que l'homme peut faire à l'homme.

Avec les *Mémoires d'un esclave*, de Frederick Douglass, nous sommes, toutefois, dans un registre différent. La voix qui s'exprime ici a vécu dans sa chair et dans son âme cette barbarie sans nom dont elle nous offre une vision de l'intérieur. Sans apparat, sans pathos ajouté, avec la noble droiture de celui qui connaît le prix de la liberté et qui, pour cette raison, ne ressent pas le besoin d'esthétiser ce qui mérite d'être su dans toute sa franche horreur, Frederick Douglass raconte sa vie de bête de somme battue, écrasée et méprisée et son combat, de même que celui de quinze millions de ses semblables, pour sa liberté d'homme. Il faut savoir gré aux militants Normand Baillargeon et Chantal Santerre de nous permettre, par la traduction de ce classique américain, d'avoir accès à une œuvre de portée universelle d'une rare puissance qui, en décrivant l'horreur de «l'Holocauste noir», s'impose comme un des plus beaux et plus douloureux hymnes à la liberté qui soit.

La liberté par la lecture

Né au Maryland, en 1818, de mère esclave et de père inconnu (il était blanc et peut-être était-ce son maître), Frederick Augustus Washington Bailey connaîtra les affres de l'esclavage pendant vingt ans. Le manque de sommeil, la faim, le froid, l'humiliation, le fouet à répétition, la peur, les séparations fréquentes d'avec les siens seront alors son lot quotidien. Certains de ses frères et sœurs en douleur seront même froidement assassinés devant lui sans que cela n'entraîne la moindre conséquence pour les meurtriers.

Alors qu'il est encore un enfant, une de ses maîtresses (au sens esclavagiste du terme) entreprendra de lui apprendre à lire. L'intervention du mari de cette dernière mettra toutefois rapidement un terme à cette éducation. On n'apprend pas à lire à un esclave; il pourrait y trouver le goût de la liberté et, puisque celle-ci lui est à tout jamais interdite, ses connaissances ne pourraient que le rendre malheureux. Cette intervention, pourtant, réveillera le petit Frederick. Ce que son bourreau lui refuse ne peut, en effet, qu'être bon pour lui. Et il apprendra, grâce à de multiples et rusés subterfuges, à lire et à écrire. Il apprendra, ce faisant, le goût de la liberté. Comme l'écrivent Baillargeon et Santerre en introduction: *«Nous souscrivons donc volontiers au jugement de Carl Sagan qui, dans un émouvant chapitre de* The Demon-Haunted World, *explique que Douglass nous a montré que, si l'esclavage et la liberté sont multiples, tous les chemins de la liberté passent par l'éducation en général et par la lecture en particulier.»*

> **La voix qui s'exprime ici a vécu dans sa chair et dans son âme cette barbarie sans nom**

Mais ces chemins de la liberté, pour Douglass, seront plus qu'ardus. Ballotté entre des maîtres cruels et d'autres plus banalement mauvais, le jeune esclave finira même par donner presque raison au bourreau qui voulait lui interdire l'éducation: *«Il m'arrivait de penser qu'apprendre à lire avait été une malédiction plus qu'un bienfait. J'étais maintenant conscient de ma misérable condition, sans pour autant avoir ce qu'il fallait pour y remédier.»* Mais, trop tard, il sait.

Douglass, d'ailleurs, consacre de très fortes et déchirantes pages à cette attitude qui consiste à écœurer l'esclave au sujet de la liberté pour lui en enlever tout désir. Pendant les vacances des Fêtes, par exemple, les maîtres, écrit-il, encouragent les esclaves à se vautrer dans la boisson et les activités dégradantes pour bien leur faire comprendre qu'ils ne sont pas dignes de cette liberté: *«Ils préféraient de beaucoup nous voir nous livrer à ces activités dégradantes plutôt que de nous comporter comme des êtres moraux, intelligents et responsables.»* L'esclavagisme, ajoute Douglass, pervertit ainsi tous ceux qu'il concerne: les esclaves, à qui l'on fait croire que la liberté n'est pas pour des êtres inférieurs comme eux, et les maîtres, qui se condamnent, par cette idéologie, à la cruauté puisque, sans elle, le système ne tiendrait pas.

Lui-même très croyant, Douglass, par exemple, n'hésite pas à affirmer *«que la religion, dans le Sud, n'est qu'une couverture pour masquer les plus horribles crimes»*: *«L'homme qui, durant la semaine, brandit le fouet ensanglanté se retrouve, le dimanche, sur la chaire et, de là, il se proclame ministre au service de l'humble et modeste Jésus. [...] Celui qui se présente comme champion de la vertu est le même qui vend ma sœur pour en faire une prostituée. Celui qui déclare que lire la Bible est un devoir religieux m'interdit d'apprendre à lire le nom de ce Dieu qui m'a fait.»* Ces accusations, il faut le constater, n'ont pas vraiment perdu leur actualité.

En 1838, Douglass finira par s'évader et se retrouvera enfin libre à New York. En 1845, au moment d'écrire son livre, il entretient volontairement le mystère sur les circonstances de son évasion afin de ne pas nuire à ses frères et sœurs qui voudraient en faire autant. De célèbres abolitionnistes comme W. L. Garrison, du *Liberator* de Boston, William Coffin et Wendell Phillips l'accueilleront et l'inciteront à se faire orateur et pamphlétaire au service de la cause des siens, ce que Douglass ne manquera pas de faire jusqu'à sa mort, en 1895.

Texte d'une lumineuse clarté — et magnifiquement traduit — qui entonne le chant de la liberté grondant au cœur de tout homme, les *Mémoires d'un esclave* de Frederick Douglass (son nom d'homme libre) font entendre la même fulgurante et douloureuse beauté que les chants noirs de ses frères enchaînés qui ont marqué son enfance: *«Ces chants racontaient une odyssée de malheurs qui était alors bien au-delà de mes faibles capacités de compréhension; leurs sonorités puissantes, lourdes et profondes laissaient échapper la prière et la complainte de l'âme des esclaves débordant d'une amère souffrance. Chaque note était un témoignage contre l'esclavage et une prière s'élevant vers Dieu pour l'implorer de les libérer de leurs chaînes.»*

En 1865, aux États-Unis, le cauchemar a pris fin, même si le combat n'était pas achevé. Aujourd'hui, dans le monde, vingt millions d'adultes demeurent des esclaves, alors que des centaines de millions d'enfants subissent un sort qui s'approche de ce statut.

MÉMOIRES D'UN ESCLAVE
Frederick Douglass
Traduit de l'anglais par Normand Baillargeon et Chantal Santerre
Lux
Montréal, 2004, 182 pages

CARTE BLANCHE au Salon du livre

Un conte musical de Philippe Leduc et Marie-Christine Rey raconté par Gilles Pelletier
CHABICOUIN



Un magnifique livre-disque pour les 3 à 8 ans
Illustré par Nathalie Huybrechts



SAMEDI et DIMANCHE au Salon du livre!
64 pages en couleurs • CD inclus • 24,95$
En coédition avec La Voie lactée

«Je cherche le **petit machin** qui est au-dessus de la **patente** qui croise le **gugusse** de la roue de **vélo**...»

Vous vous reconnaissez?

Plus de 750 termes et 400 photos dans le dictionnaire illustré du matériel d'activité de grande nature **LE PETIT MEC.**

Une initiative de Mountain Equipment Co-op
160 p. • 18,95$





Jean-François Sainte-Marie
LA SEMAINE DE RICHARD MELANÇON

Un portrait vivant, drôle et satirique du monde des affaires québécois et des défis professionnels et personnels de l'un de ses représentants émérites, un digne produit des collèges classiques d'avant la Révolution tranquille.

258 p. • 24,95$

Christiane Jolin
LA DERNIÈRE DANSEUSE

«Qu'évoquent pour vous (...) la mention danses contacts? Probablement rien, c'est devenu banal. Une banalisation à laquelle s'attaque ce roman.»
David Santerre, *Journal de Montréal*
« Un roman très intéressant»
Paul Arcand, 98,5 FM

Signature: samedi 20 novembre à 19 heures
230 p. • 24,95$
En coédition avec **Université libre**





Hélène de Sales Bastien
LE TESTAMENT DE TANTE VITALINE

L'auteure, avocate de profession, signe un véritable thriller ayant pour sujet les successions... À la mort de Vitaline Lavertu, veuve « en moyens » et sans enfants, les surprises sont nombreuses... que s'est-il passé?

Signature: vendredi 19 novembre à 18 heures
256 p. • 24,95$

Gertrude Giroux
MÉDITER COMME JÉSUS

Basé sur les études bibliques, ce livre propose une centaine de méditations où l'on découvre comment communiquer directement avec le Mystère intérieur comme le prophète de Nazareth.
Par l'auteure de *La spiritualité de Jésus perdue et retrouvée.*

Signature: dimanche 21 novembre à 16 heures
230 p. • 24,95$





Michel Houde
ÊTRE HUMAIN: MODE D'EMPLOI

Il y a deux tendances universelles chez les gens heureux: la créativité et le désir de participer au mieux-être de la collectivité. Grâce à divers outils, tests et exercices, ce livre vous aidera à mettre en pratique ces précieux principes qui ont mené tant de gens au bonheur.

96 p. • 14,95$

Réal Arseneau
LA RÉCIPROCITÉ DANS LES RELATIONS DE TRAVAIL
Un nouveau levier dans la mécanique sociale

Cet ouvrage nous propose une stratégie basée sur la réciprocité qui pourrait mener à une nouvelle forme d'égalité.

Signature: vendredi 19 novembre à 14 heures
216 p. • 24,95$

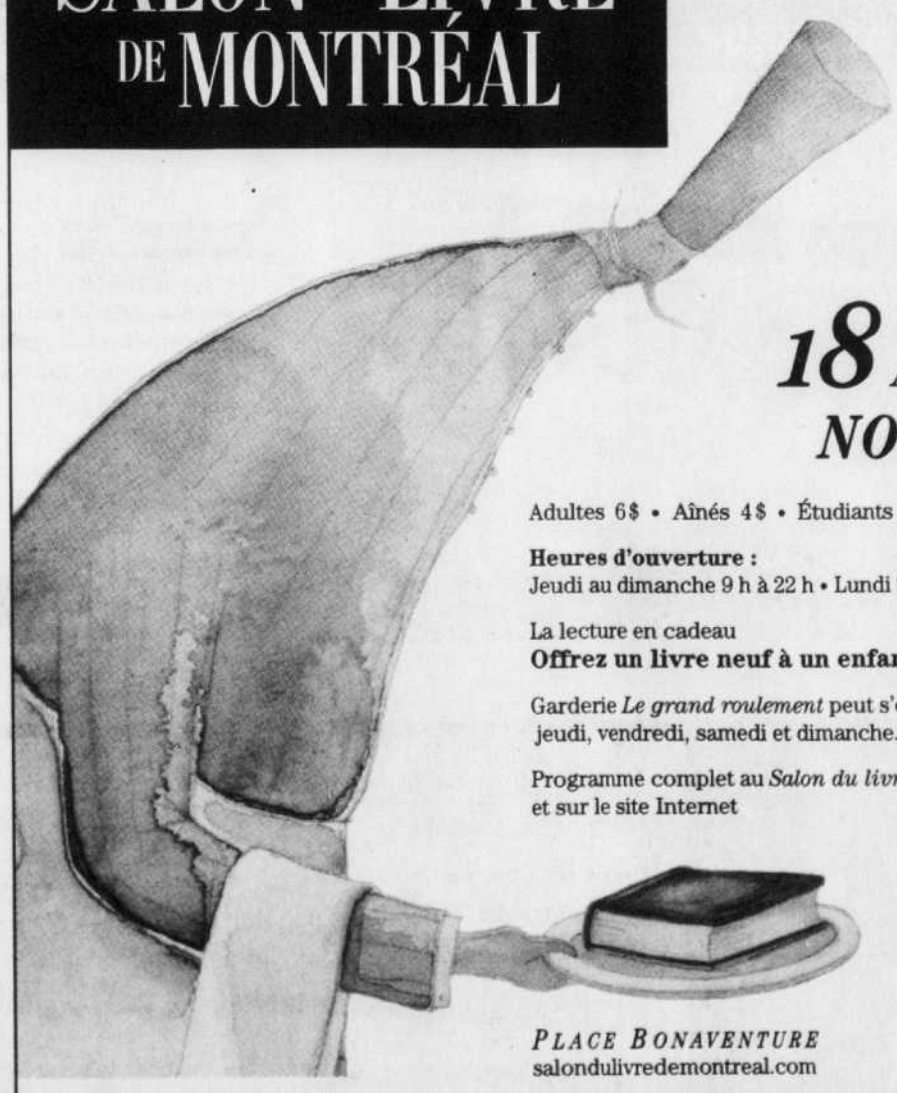


Service complet d'édition
www.carteblanche.qc.ca

Les éditions CARTE BLANCHE

Stand FIDES • 629

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



18 AU 22 NOVEMBRE 2004

Adultes 6$ • Aînés 4$ • Étudiants 3$

Heures d'ouverture :
Jeudi au dimanche 9 h à 22 h • Lundi 9 h à 18 h

La lecture en cadeau
Offrez un livre neuf à un enfant

Garderie *Le grand roulement* peut s'occuper des petits de 2 à 10 ans jeudi, vendredi, samedi et dimanche. Tarif horaire : 3$ par enfant

Programme complet au *Salon du livre de Montréal* et sur le site Internet

Le livre est servi!

PLACE BONAVENTURE
salondulivredemontreal.com

SAO 95,1 Québec Canada Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts LA PRESSE ARCHAMBAULT

Accueillir l'étranger

GEORGES LEROUX

Ce n'est pas d'hier que notre monde est traversé par l'étranger et placé devant le devoir d'hospitalité comme responsabilité de l'accueil et de l'asile. Plus que jamais cependant, la littérature et la philosophie expriment une urgence à penser cette responsabilité comme la tâche propre d'une époque marquée par l'exclusion, la fermeture et la résistance à l'ouverture. Ce livre, qui se présente comme un ouvrage à mi-chemin entre l'encyclopédie et l'anthologie de contributions diverses, propose de faire de l'hospitalité non seulement le motif directeur de ce que pourrait être une éthique pour notre temps, mais un héritage venu de civilisations et de cultures qui en ont porté l'idéal de manière souvent plus déterminée que nous. Dans ce lexique résonnent en effet la parole de l'hôte autant que tous ces rituels qui conjurent la menace de l'étranger. Parcourir ce livre, c'est recueillir cet héritage venant de l'Inde comme de la Grèce, et suivre Ulysse sur tous les rivages où il sera accueilli.

L'ouvrage est présenté en cinq grandes sections et il est l'œuvre de plus de quatre-vingts collaborateurs, notamment de Ginette Michaud qui signe un article central sur Jacques Derrida. Son concepteur, le philosophe Alain Montandon, a dessiné des diagonales qui livrent un tracé étonnant: partant des définitions du don et de l'hospitalité, enracinées dans l'anthropologie et dans l'ethnographie, il nous met d'abord en face du défi de la réciprocité. Comment les sociétés arrivent-elles à dépasser l'échange et le calcul? En seconde partie, il propose une plongée vertigineuse dans les religions et dans les cultures: de la Bible au monde de la Chine, une même interrogation est déployée, celle qui veut penser l'accueil comme acte d'abord religieux, engagé dans un rite et justifié par un précepte. Tous les rites ne sont cependant pas fondés sur une croyance, et la description en montre plusieurs qui ne sont que la répétition de codes ou d'usages millénaires, induisant une hospitalité qui court le risque de l'habitude et de l'inauthenticité.

Cette description de la culture et de l'histoire est suivie par une partie qui en présente les lieux, institutions et espaces symboliques: de la chaumière des peintures des frères Le Nain, où le pauvre trouve toujours sa place, à la ville-refuge pensée comme cité idéale, de l'hostellerie d'Épidaure à l'hôpital urbain, les lieux inscrivent dans la culture un même devoir d'accueil. On s'arrêtera sur l'évolution complexe qui conduit aux nouveaux refuges de nos villes et à la nécessité chaque jour plus claire de repenser les frontières. Dans la quatrième partie, Alain Montandon a rassemblé une série d'études sur les mythes, figures et représentations de l'hôte et de l'étranger, une section qui se termine sur l'œuvre d'Edmond Jabès, penseur de l'exil.

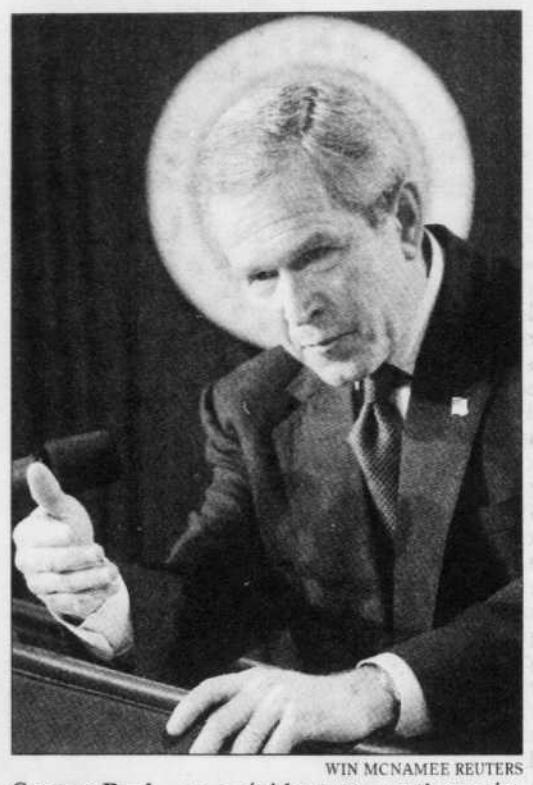
Vers une hospitalité inconditionnelle

À la cinquième et dernière partie est confiée la tâche de revoir le fondement politique de l'accueil. Entre la pensée de l'inconditionnel de Jacques Derrida et la philosophie de l'altérité d'Emmanuel Lévinas, un espace de pensée immense se déploie où nous retrouvons aussi bien les questions urgentes du droit de cité et de l'immigration que les concepts les plus nécessaires à une éthique contemporaine de l'hospitalité: accueil, commensalité, amitié, dialogue, charité, et tout ce qui peut recomposer pour notre temps la reconnaissance et la gratitude. Dans la cité hospitalière, le conflit du droit et des lois non écrites est vécu chaque jour de manière plus cruciale: faut-il rappeler ici l'intervention récente de la police dans une église qui accueillait des réfugiés? Du cosmopolitisme stoïcien, rêve immense d'une cité unique, à l'hospitalité absolue revendiquée par Jacques Derrida, la philosophie n'a cessé de revenir sur la responsabilité de l'hôte et sur la nécessité d'interpeller l'État au nom d'un devoir suprême. Jacques Derrida insistait pour penser cette hospitalité non seulement à compter de l'origine ou de la naissance, pour la dépasser, mais à compter de l'avenir, c'est-à-dire de la sépulture. Sa mort récente donne tout son tranchant à ce qui de sa pensée impose un regard autre sur toutes les conséquences de l'hospitalité: du droit de passage au droit de visite, que devient, demandait-il, une société qui en arrive à créer un délit d'hospitalité? Cette question, tout ce livre contribue à l'approfondir, à la ressaisir non seulement dans notre société protégée, mais dans toutes les sociétés en route vers nous et cherchant nos rives. Ce visiteur inconnu, ce sera celui qui nous mettra à l'épreuve, nous renvoyant peut-être au vers de Francis Ponge cité par Derrida: «Accueille un visiteur qui t'étrangera mieux.»

LE LIVRE DE L'HOSPITALITÉ
ACCUEIL DE L'ÉTRANGER DANS L'HISTOIRE ET LES CULTURES
Sous la direction d'Alain Montandon
Bayard
Paris, 2004, 2036 pages

Le triomphe des «néocons»

SERGE TRUFFAUT



WIN MCNAMEE REUTERS
George Bush, un président converti au néo-conservatisme?

Depuis l'installation de George W. Bush à la Maison-Blanche, celle-ci est habitée ou plus précisément animée par deux courants: les chrétiens fondamentalistes et les néo-conservateurs. Avant le drame du 11 septembre, les premiers avaient plus d'ascendant que les seconds sur la politique américaine. À la faveur de ces attentats, le rapport de force s'est inversé à l'avantage des héritiers intellectuels des philosophes et professeurs de l'université de Chicago Leo Strauss et Allen Bloom.

Dans leur livre intitulé *L'Amérique messianique*, les auteurs Alain Frachon et Daniel Vernet, journalistes réputés du quotidien *Le Monde*, décryptent les fondements idéologiques des néocons, s'attardent sur leur montée en puissance avant de décliner pourquoi et comment ils ont imprimé à la politique étrangère la direction qu'ils souhaitaient. On tient à le souligner d'emblée, ce livre est remarquable. Cela étant, détaillons.

L'origine de ce courant idéologue date des années 30. Le lieu? Le City College de New York. Ne disposant pas des moyens financiers leur permettant d'envoyer leurs enfants à Yale ou à Harvard, les immigrants originaires d'Europe centrale et de confession juive ainsi que les Irlandais de confession catholique inscrivent leurs adolescents au City College.

Sous l'impulsion des parents, ces jeunes adultes sont passionnés par la politique. Ils investissent la cafétéria du City College. *«Elle est divisée en alcôves qui sont autant de territoires politiques aux frontières politiques bien délimitées. Deux d'entre elles sont plus bruyantes que les autres. Alcove two est le lieu de rendez-vous des communistes d'obédience stalinienne...»*

«[...] Alcove one accueille les trotskistes et autres socialistes non staliniens. Elle sera le berceau des néo-conservateurs.» Les habitués du lieu s'appellent Irving Kristol, Irving Howe, Daniel Bell, Nathan Glazer, Norman Podhoretz et plusieurs autres. Entre la Deuxième Guerre mondiale, la Commission McCarthy, la guerre du Vietnam, l'équilibre de la terreur et son corollaire, la détente, ils vont évoluer dans une direction: le Parti démocrate.

En Henry Scoop Jackson, sénateur de l'État de Washington, la deuxième génération de néocons, dont Paul Wolfowitz et Richard Perle sont les figures emblématiques, va trouver son parrain politique. S'il est un ardent défenseur des droits des minorités, des travailleurs et autres, Jackson est par contre un opposant farouche du *statu quo* dont s'accomodent les administrations Nixon, Ford et Carter. Il abhorre le réalisme politique cher à Henry Kissinger qui, soit dit en passant, demeure encore et toujours la bête noire des néocons.

En Leo Strauss, ils vont trouver un maître en éthique. Trente ans avant que plusieurs d'entre eux ne suivent ses séminaires à l'université de Chicago, Strauss a été traumatisé par l'implosion de la République de Weimar et la montée du nazisme. Il a été effrayé par le fait qu'une démocratie fut incapable de recourir à la force pour radier l'hydre nazie.

De ce moment de l'histoire découle son refus, celui de Strauss évidemment, *«de sacrifier les valeurs et la vertu aux dogmes du progressisme»* ainsi que *«son rejet du relativisme qui conduit à l'affaiblissement moral des démocraties libérales.»* À ce propos, Strauss avait formulé la boutade suivante: *«Si toutes les valeurs sont relatives, alors le cannibalisme est une affaire de goût.»*

Perle, Wolfowitz, Kristol et consorts vont surtout apprécier la réintroduction par Strauss du concept de tyrannie dans la philosophie politique et en user. Pour eux, l'URSS n'était pas un régime totalitaire mais bel et bien une tyrannie. Pour eux, l'Irak, la Chine, la Syrie et autres régimes qui ferment la porte à la démocratie sont des tyrannies. De fait, les États-Unis ont obligation de les renverser.

Ennemis farouches du *statu quo*, autrement dit militants de l'action permanente, les néocons ont mis à profit la destruction du World Trade Center en convertissant le président Bush à leur thèse. Ainsi que le soulignent Frachon et Vernet, *«la déflagration du 11 septembre 2001 change tout. L'impensable est arrivé: la surprise stratégique totale. Les néo-conservateurs sont les seuls dont le discours donne un début d'explication à l'inexplicable qui vient de se produire. Ils vont convertir le président.»*

La suite, on la connaît d'autant mieux qu'elle fait la une des journaux pratiquement tous les jours. En attendant d'en connaître le dénouement, on recommandera avec force l'analyse réalisée par le duo Frachon-Vernet.

Le Devour

L'AMÉRIQUE MESSIANIQUE
Alain Frachon et Daniel Vernet
Édition du Seuil
Paris, 221 pages, 2004

Reflets
de la littérature canadienne-française

« Un polar admirablement ficelé »
Pierre Léon, *LitteRéalité*

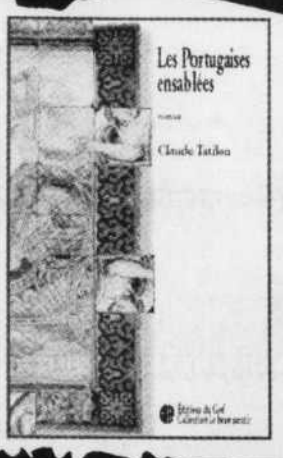
GREF

Claude Tatilon
Les Portugaises ensablées

• Finaliste du Prix des lecteurs de Radio-Canada

« Par d'incessants changements de lieux et de plans d'écriture, l'auteur nous convie à un jeu de piste et de texte, bien servi par un style efficace finement assaisonné d'humour et d'ironie. »
Frédéric Dord, *Imagine*

169 pages, GREF, coll. Le beau mentir
11,95 $



Regroupement des éditeurs canadiens-français
http://recf.ca

Les Enfants de l'été
ESTELLE BEAUCHAMP
Reflets
de la littérature canadienne-française





ROMAN
20 $
208 pages
Disponible chez tous les bons libraires

« Subitement, on a toutes eu la fièvre d'aller marcher dans le bois en solitaire, tandis que le loup y était. »

Prise de parole
pdp.info.ca
Regroupement des éditeurs canadiens-français

Les revues culturelles québécoises

SODEP

Nous vous attendons au Salon du livre de Montréal

stand nº 509

une quarantaine de périodiques pour tracer sa culture ce n'est pas rien!

des kilomètres de mots, de textes, de récits...
www.sodep.qc.ca

NOUS RECONNAISSONS LE SOUTIEN FINANCIER DU GOUVERNEMENT DU CANADA, PAR L'ENTREMISE DU FONDS DU CANADA POUR LES MAGAZINES, DU MINISTÈRE DU PATRIMOINE CANADIEN, POUR CE PROJET.

Patrimoine canadien Canadian Heritage Canada
Québec

La politique : vaut mieux en rire !

Voici le tout dernier album de Garnotte

Des caricatures propres... à 2004

GARNOTTE



Avertissement !

Ce recueil de plus de 125 caricatures éditoriales parues entre septembre 2003 et septembre 2004 dans *Le Devoir* n'ayant profité d'aucune « commandite » du gouvernement libéral du Canada (ni d'aucun autre parti politique, d'ailleurs), il est garanti propre... à l'année 2004.

Venez rencontrer l'auteur au Salon du livre de Montréal le samedi 20 novembre de 13 h à 14 h au stand du *Devoir*, #638.

Des caricatures propres... à 2004
de Garnotte
Éditions du Concassé
104 pages - illustrées (sic) 17,95 $
Diffusion : Fides
En vente dans toutes les bonnes librairies

BIOGRAPHIE

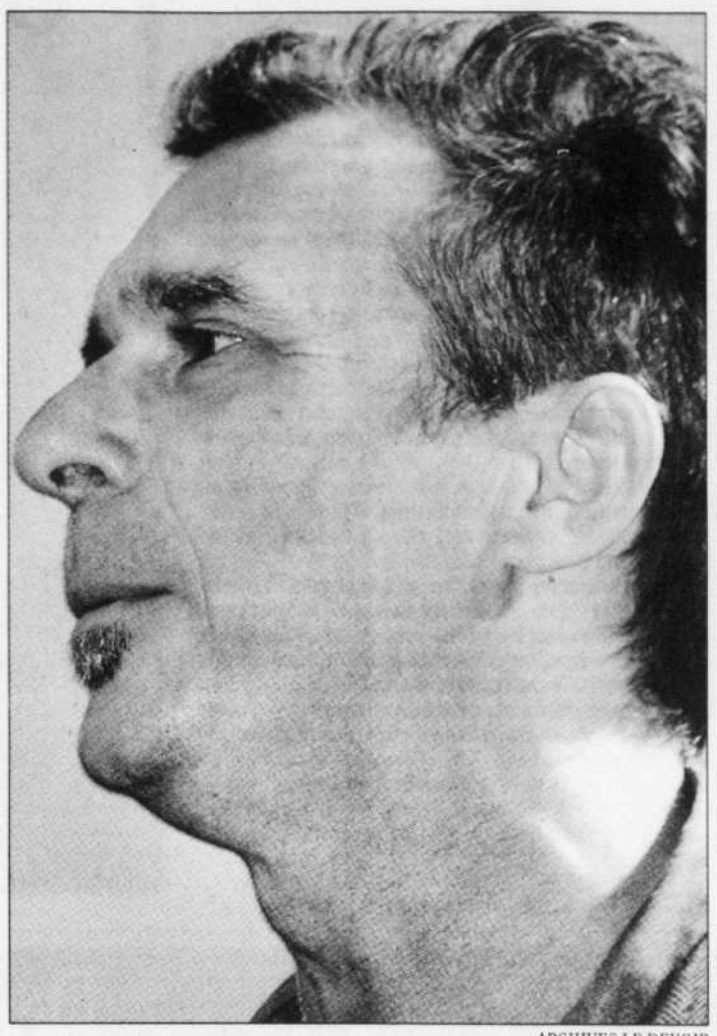
Zachary Richard, ou l'héritage acadien fait homme

SYLVAIN CORMIER

À la première phrase, on tique. *«La gorge serrée, un homme regarde s'éloigner les côtes acadiennes.»* La biographe, comprend-on quelques lignes plus loin, parle de Pierre Richard, ancêtre de Zachary. Elle met en scène sa déportation. *«Il pense à son arrière-grand-père»*, continue Patricia Juste Amédée. L'arrière-grand-père, Michel Richard, est celui qui, de France, fit le voyage jusqu'en Acadie. Déception initiale: aura-t-on droit à l'une de ces bios où l'auteur est dans la tête de tout le monde? Heureusement non. Rapidement, l'auteur adopte une position nettement plus distanciée, voire effacée: pendant un bon sixième du livre, elle fait littéralement œuvre d'historienne et fournit, à travers une généalogie très fouillée de la famille Richard, un résumé utile de l'histoire de l'Acadie, puis de la Louisiane. Suit, dans le respect quasi religieux de la chronologie, le parcours de Ralph Zachary Richard, de sa naissance à Scott (près de Lafayette), le 8 septembre 1950, jusqu'au début de l'écriture du livre, en 2001.

Qu'y apprend-on sur notre Zack chéri que nous ne savions pas déjà? Beaucoup. Amédée, avec l'application qui sied aux rédactrices-correctrices de maisons d'édition (son métier depuis 15 ans), a consciencieusement travaillé. Des dizaines d'entrevues avec la famille, les amis, les collaborateurs, portes d'autant plus facilement ouvertes que la bio est autorisée, elle a décanté un portrait précis et juste de l'enfant qui *«joue aux caids»* dans sa rue avec ses amis Steve Guidry et Ronnie Richard mais devient aussi *«le premier soprano de la chorale»*, de l'ado qui *«n'en finit plus de faire jouer à tue-tête sur le tourne-disque de ses parents»* les albums des Byrds, des Stones et de Simon & Garfunkel mais qui passe aussi bien près de la prêtrise, du jeune hippie en devenir qui *«fait la connaissance d'Allen Ginsberg dans un parc»* de l'université Tulane à La Nouvelle-Orléans et se prend l'espace d'un voyage en autostop pour Kerouac. Et ainsi de suite.

Le sujet est moins maîtrisé une fois la carrière en marche et Zachary débarqué au Québec (pour la première fois en juillet 1974, après un épisode assez amusant aux douanes canadiennes): les références aux chansons, aux compagnies de disques, aux musiciens et condisciples sont généralement justes mais plaquées sans grande perspective. De manière révélatrice, les rares erreurs de révision se trouvent là: un Eddy Mitchell devient *«Eddie»*, Willy DeVille *«Willie»*, Johnny Hallyday perd une fois de plus son premier *y* et Julien Clerc se voit transfiguré en *«Leclerc»* (page 171). Irritants pour le critique de musique, ces détails sont évidemment insignifiants pour qui aime d'amour le Zachary de *Cap Enragé* et de *Cœur fidèle*.



ARCHIVES LE DEVOIR

Qu'y apprend-on sur notre Zack chéri que nous ne savions pas déjà? Beaucoup.

C'est surtout à ce public d'inconditionnels que cette bio est destinée. Ceux qui veulent qu'on leur cause en long et en large de l'héritage acadien et de la survie de la langue seront bien servis. Il s'agissait moins, déduit-on, d'exposer les failles et faiblesses de l'homme: c'est tout juste si Amédée qualifie Zachary d'*«égocentrique généreux»* (page 192). On parle peu du goût notoire de notre héros pour l'argent, peu ou pas de son penchant assez prononcé pour la dive bouteille, pas du tout de la relation passionnée et orageuse qu'il entretint au milieu des années 90 avec une chanteuse acadienne (épisode que personne n'a ignoré dans le milieu). Bio autorisée oblige, c'est le couple Claude Thomas-Zachary Richard que l'on exalte, relation totale confident-confidente, frère-sœur, artiste-gérante, etc. Amédée va jusqu'à leur souhaiter *«longue vie»* dans sa dernière phrase. Peut-être le lecteur amoureux ne veut-il pas autre chose qu'un Zachary droit, admirable et fidèle. À mon sens, il ne l'est pas moins parce qu'humain. Très humain.

ZACHARY RICHARD
AU LARGE DU CAP ENRAGÉ
Patricia Juste Amédée
Les Intouchables
Montréal, 2004, 265 pages

Sa petite patrie

STÉPHANE BAILLARGEON

Voici le révérend Thich Vien Diêu. Et ça ne s'invente pas, un homme religieux qui s'appelle Dieu.

Le révérend naît Tran Ba Khong, à Hué au Vietnam, en 1954. Dernier d'une famille de neuf enfants, il intègre à sept ans une pagode voisine pour suivre les enseignements d'un maître dont *«il admire* [la] *façon de s'habiller et de porter son sac»*.

Devenu maître lui-même à l'âge de 22 ans, il s'enfuit du Vietnam, passe quelques mois dans un camp de réfugiés aux Philippines avant d'arriver au Québec en 1985. Il y fonde une première pagode à Saint-Laurent, puis une seconde rue Alma, dans le quartier de la Petite-Patrie. Le Grand Maître Thich Vien Diêu respecte des vœux de célibat. Végétarien, il ne touche pas à l'alcool et habite son temple, ouvert à tous, avec deux nonnes, ses assistantes.

La photographe Claire Beaugrand-Champagne l'a saisi dans ses beaux habits, certainement semblables à ceux qui attisaient la passion de l'écolier vietnamien. Rasé de près, la boule au neutre, assis par terre devant un autel et des statues, le moine québécois arbore presque un intrigant sourire.

Il n'y a pas que lui. Le chaleureux album propose une cinquantaine de portraits du genre, que des gens ordinaires qui se révèlent finalement extraordinaires, les petites histoires étant immanquablement liées à la grande. Le projet est né du désir de Mme Beaugrand-Champagne de connaître et de faire connaître un peu mieux ses voisins du quartier la Petite-Patrie, une société des nations dans l'univers multiculturel montréalais.

Voici encore Oscar Laviolette, né en 1929 à Cowansville. Il bosse comme mineur en Abitibi puis boutefeu un peu partout au Canada. Sa femme le quitte en 1986 après vingt-huit ans de mariage.



CLAIRE BEAUGRAND-CHAMPAGNE

Le révérend Thich Vien Diêu.

Ses fils ne lui parlent plus guère. Il vend des calendriers des frères du Sacré-Cœur depuis vingt-huit ans, toujours au même endroit, à l'angle des rues Saint-Hubert et Beaubien. Son père le battait à mort. Il lit la Bible depuis longtemps. *«Le Sacré-Cœur est mon seul ami»*, confie le vieil homme blessé, photographié deux fois, dans la rue et dans sa chambrette.

Les images ont parfois le charme un peu gauche des albums de famille. Rien de trop léché, quoi: des instantanés bourrés d'âmes, de souvenirs, de vie. Le portrait de groupe avec Montréalais s'avère finalement fort sympathique, tellement touchant en fait qu'on souhaite en voir d'autres, un projet plus vaste, sur les gens de la ville, du pays et, pourquoi pas, du monde, Claire Beaugrand-Champagne ayant d'ailleurs l'habitude des reportages à l'étranger.

DES GENS DE MON QUARTIER
Claire Beaugrand-Champagne
Libre-Expression
Montréal, 2004, 119 pages

Olivieri librairie • bistro

Le salon du livre c'est toute l'année chez Olivieri

Mercredi 17 nov. à 19 heures

ANIMATEUR
Antoine Robitaille
Journaliste au *Devoir*

Entrée libre
Réservation obligatoire
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639

QUELQUES FLANDRES

Lectures de poètes flamands

Les échanges culturels entre la communauté flamande et le Québec sont de plus en plus nombreux. Mais le lecteur québécois ne connaît pas, ou si peu, la littérature flamande (la littérature belge de langue néerlandaise). Le temps est enfin venu d'en découvrir toute la diversité et l'originalité.

Dans le cadre de la vitrine culturelle *Couleurs flamandes* au Québec nous vous proposons des lectures de poètes flamands par France Mongeau et Tristan Malavoy-Racine ainsi que des chants de Dirk van Esbroeck.

En présence de Geert van Istendael, Leonard Nolens, Stefan Hertmans et Miriam Van hee.

Stand 158
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
Séances de signature

poésie
VOIX INTÉRIEURES

Péristaltisme.
Clystère poétique
Éric Charlebois
sam. 16h à 18h



15$ — 114 p.

Errances poétiques
Louise de gonzague Pelletier
ven. 18h à 19h — Lancement 18h30
sam. 19h à 21h
dim. 15h à 16h



14$ — 84 p.

Débris d'épopée…
Claude C. Pierre



14$ — 84 p.



18$ — 240 p.

La Trilogie échiquéenne
Jean Dorval textes
Daniel Gagné conception visuelle
sam. 11h à 13h — 16h à 18h



15$ — 102 p.

L'aridité des fleuves
Michel A. Thérien

Reflets
de la littérature canadienne-française
http://recf.ca

Les Éditions David
www3.sympatico.ca/ed.david/

MAGAZINE CULTUREL
Spirale
25e anniversaire



Remise du Prix *Spirale* Eva-Le-Grand 2004

Finalistes :
Hervé Fischer
La planète hyper
Philippe Haeck
L'école des ponts jaunes
Guylaine Massoutre
L'atelier du danseur

Lancement du numéro de novembre-décembre de *Spirale*

Dossier : Rêveries du corps. De métamorphoses en mutations.
Dir. : Danielle Fournier et Pierre L'Hérault

VENDREDI 26 NOVEMBRE 2004, 19 h
Olivieri Librairie-Bistro, 5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Bienvenue à tous!

ABONNEZ-VOUS
Par téléphone : (514) 355-3333 ou 1 800 363-1310
ou via notre site Web, www.spiralemagazine.com

numéro 265
Liberté
www.revueliberte.ca

Martine AUDET
Paul BÉLANGER
Jacques BRAULT
André BROCHU
Marc André BROUILLETTE
François DUMONT
Luis Carlos FERNANDEZ
Pierre FILION
Simon HAREL
Karine HUBERT
Gilles LAPOINTE
Laurent MAILHOT
Gilles MARCOTTE
Christian MONNIN
Jean MORRISSET
Andrea MOORHEAD
Pierre NEPVEU
Pierre POPOVIC
Steve SAVAGE
Louis-Jean THIBAULT
René VIAU
Andrée YANACOPOULO

Roland Giguère

Salon du livre de Montréal
Stand 509

BANDE DESSINÉE QUÉBÉCOISE

Dans la vie d'un trentenaire



FABIEN DEGLISE

Jimmy Beaulieu a trente ans, toutes ses dents et les questionnements qui vont avec ça sur la vie de couple, sur la culture populaire du Plateau (Mont-Royal, s'entend), sur le racisme crasse de certains chauffeurs de taxi ou sur les balcons de Montréal. Un univers de trentenaire plein de doutes, en somme, de certitudes et de petits bonheurs au quotidien, aussi, qui se distillent en vignettes et phylactères dans sa nouvelle création, *Le Moral des troupes* (Mécanique Générale).

Comme le bon vin, le jeune bédéiste semble s'améliorer en prenant de l'âge. Et, avec le temps, il gagne en assurance et en maturité, comme en témoigne ce collage de planches, sorte de journal intime décousu d'un artiste en pleine introspection.

De son enfance passée sur l'île d'Orléans au divorce de ses parents, en passant par les robes sexy de sa blonde, les voisins bruyants ou un concert à New York, Beaulieu plonge ici dans sa vie avec visiblement le goût de mieux se comprendre et de saisir ses valeurs, ses paradoxes ou ses déviations. Le tout avec un coup de crayon maniaco-dépressif, tantôt simple tantôt complexe, ouvrant sur des réflexions banales mais perspicaces sur son quotidien et celui de ses contemporains.

Dans la pure tradition du roman graphique, l'œuvre évite donc la lourdeur de l'analyse faussement intello dans laquelle sombrent parfois les jeunes auteurs de sa génération, préférant plutôt flirter avec la réalité simple et simpliste du temps qui passe et celle des petits riens qui prennent du galon quand on sait les mettre habilement en perspective: pourquoi les casernes de pompiers brûlent-elles parfois? Pourquoi, la nuit, la télé ne diffuse que des *«annonces de guidounes, d'arnaques astrologiques, d'équipements de musculation et de produits miracle antibouton?»* Ou pourquoi les gens qu'on aiment tombent malades?

Forcément, dans ce bain culturel où les restaurants de pizza ferment leurs portes pour cause de retraite et où les appels téléphoniques à saveur commerciale vous réveillent le matin, le jeune urbain branché devrait s'y retrouver comme un poisson dans l'eau. Quant aux autres, ils pourront très bien s'amuser de cette balade dans le nihilisme et la lucidité qui rend si attachants les gens de cette génération. Surtout quand ils dessinent.

Le Devoir

LE MORAL DES TROUPES
Jimmy Beaulieu
Mécanique Générale, 160 pages

Voyeurisme malsain

FABIEN DEGLISE

Mais quel est l'étrange secret de Norbert, ce gros Norbert qui, dès les premières vignettes, expose sa surcharge pondérale dans toute son obscénité? L'homme est apathique, végétatif même, sans doute à cause d'une série de cadavres qui trainent dans le fond de sa garde-robe. Et qu'il ne tardera pas à faire sortir…

L'Œil de bœuf (Les 400 Coups), c'est l'histoire de la descente aux enfer d'un jeune et mince — mais pas pour longtemps — propriétaire d'immeuble qui, à travers un trou situé dans le mur de sa chambre, tombe amoureux de sa voisine, Edith, en l'observant à son insu.

Sur fond d'érotisme, de cafards, de vache dans le salon et d'amour honteux et inavoué, Norbert s'enfonce alors peu à peu dans le côté sombre de l'existence, au point de regretter avoir un jour fantasmé sur la jeune femme vivant de l'autre bord du mur.

Loin des récits joyeux, simplistes ou futuristes des bédés du moment, cette première œuvre de Stef D. — Stéphane Desmeules, pour sa mère — s'engouffre plutôt dans le cynisme et l'obscurité du 9e art à travers un coup de crayon numérique (l'histoire ayant été entièrement conçue par ordinateur) qui rend l'ensemble plutôt surréaliste.

Images tourmentées, sexualité explicite improbable et perspectives dérangeantes, le jeune auteur n'a pas lésiné sur les effets visuels pour mettre en scène l'inconfort qui sied à ce drame en trois actes, où les robinets de cuisine ne sont pas les seuls à avoir des problèmes de joint d'étanchéité. C'est glauque, comme dirait l'autre. Mais c'est efficace.

Le Devoir

L'ŒIL DE BŒUF
Stef D.
Les 400 coups, 48 pages



SOURCE LES 400 COUPS

Stand 158 | Romans, récits et nouvelles
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
Séances de signature

fiction
VOIX NARRATIVES ET ONIRIQUES

L'aïeule
Ilona Flutsztejn-Gruda
sam. 14h à 16h — Lancement 15h
dim. 14h à 15h

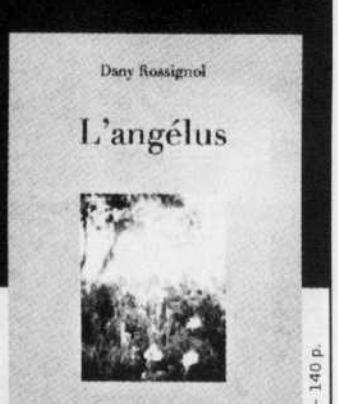


19$ — 264 p.

La chaîne d'alliance
Ginette Fauquet
sam. 14h à 16h — Lancement 14h
dim. 14h à 15h



20$ — 252 p.



15$ — 140 p.

L'angélus
Dany Rossignol
ven. 13h à 15h — 17h à 18h
sam. 12h à 13h — 18h à 19h
dim. 11h 13h — 16h à 17h



14$ — 132 p.

Les soleils incendiés
Marie-Andrée Donovan

Beaux-livres
VOIX ARTISTIQUES



29$ — 112 p.

Le D2ux
Danièle Vallée
textes
Christian Quesnel
tableaux
ven. 20h à 21h
sam. 13h à 14h
sam. 19h à 21h
dim. 13h à 15h

Reflets
de la littérature canadienne-française
Regroupement des éditeurs canadiens-français
http://recf.ca

Les Éditions David
www3.sympatico.ca/ed.david/

Claire Beaugrand-Champagne

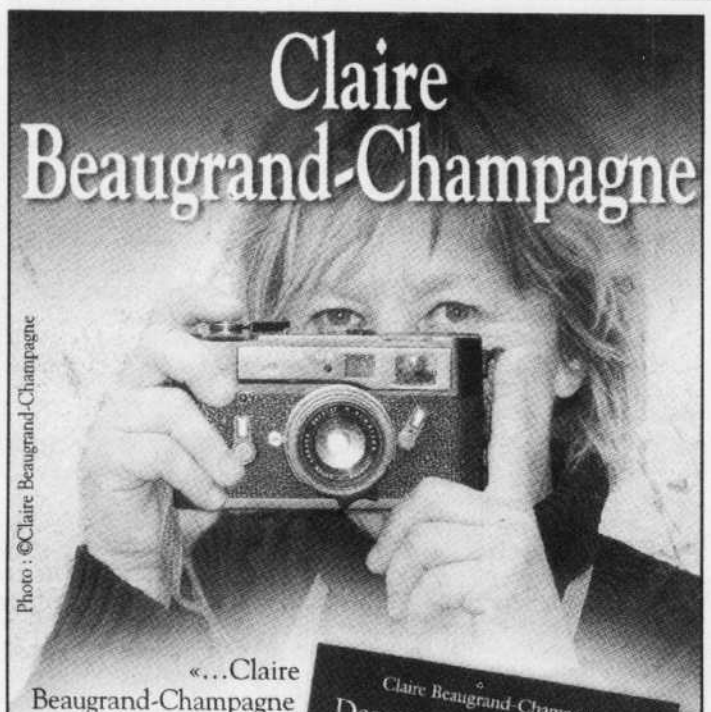


Photo : ©Claire Beaugrand-Champagne

«…Claire Beaugrand-Champagne immortalise dans un livre les plus beaux personnages de son quartier. Quand l'ordinaire devient extraordinaire…»
Mario Girard, *La Presse*, 9 novembre 2004.



Des gens de mon quartier
de Claire Beaugrand-Champagne
120 pages – 29,95 $

Venez rencontrer Claire Beaugrand-Champagne
stand #617
Ven. 19 h à 20 h 30
Sam. 14 h 30 à 16 h
Dim. 12 h à 14 h

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

Denyse Beaugrand-Champagne

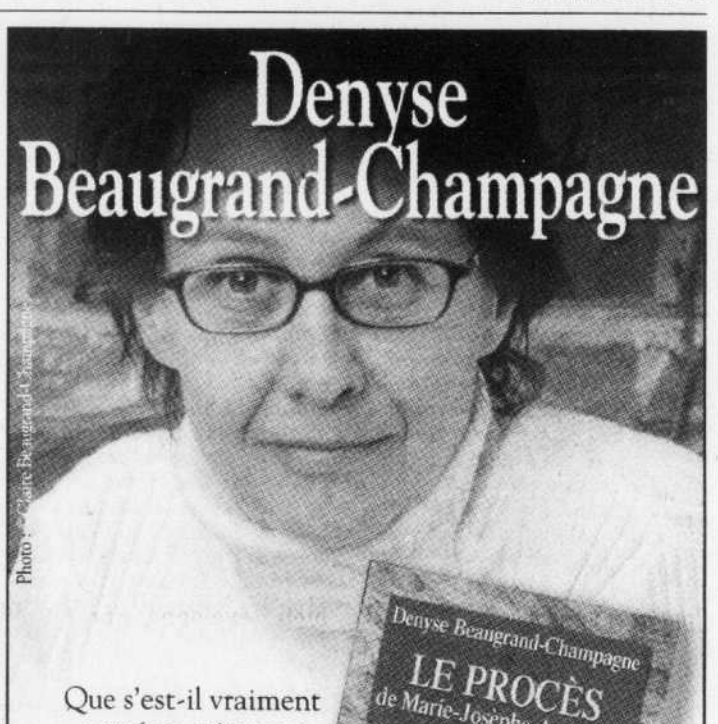
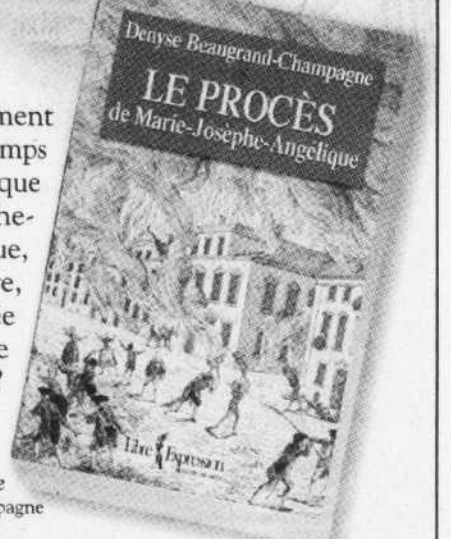


Photo : ©Claire Beaugrand-Champagne

Que s'est-il vraiment passé au printemps 1734 pour que Marie-Josèphe-Angélique, esclave noire, soit trouvée coupable d'incendiat ?



Le procès de Marie-Josèphe-Angélique
de Denyse Beaugrand-Champagne
296 pages – 24,95 $

Venez rencontrer Denyse Beaugrand-Champagne
stand #617
Ven. 19 h à 20 h 30
Sam. 14 h 30 à 16 h
Dim. 12 h à 14 h

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

Les Éditions du Vermillon
au Salon du livre de Montréal
Stand du RÉCEF, nº 158

Reflets
de la littérature canadienne-française

TABLE RONDE • Salon du livre de Montréal

Parlons bonheur – Un art de vivre

Samedi 20 novembre 2004, de 16 h à 16 h 45
Carrefour du Salon

Parlons bonheur. Est-ce un but, un résultat, un ingrédient essentiel de l'art de vivre? Discussion à bâtons rompus à partir de citations toujours stimulantes.

PARTICIPANTS
Marguerite Andersen (PRISE DE PAROLE)
François Barcelo (XYZ)
Laurent Laplante (ANNE SIGIER)
Élisabeth Vonarburg (VENTS D'OUEST)

ANIMATION
Jean-François Somain (VERMILLON)

La table ronde sera suivie d'une réception à saveurs régionales au stand du Vermillon.

Relations de presse
Nicole Durand (514 736-2473) nicole.durand@sympatico.ca

ANIMATIONS • Salon du livre de Montréal

Dessin en direct
(pour enfants)

Jeudi 18 novembre (10 h 30 - 10 h 55), Carrefour du Salon
Lundi 22 novembre (12 h 45 - 13 h 10), Agora

Les bédéistes *Karine Church*, *Christ Oliver* et *Sirkowsky* feront chacun un dessin en direct de leur personnage relativement à la gastronomie. Les dessins seront offerts au public.

ANIMATION
Lysette Brochu

Les ingrédients magiques d'un conte
(enfants six ans et +)

Samedi 20 novembre (14h00-14h45), Salle nº 4, mezzanine sud

L'auteure *Sylvie Tessier* met à la disposition des enfants trois objets représentant un personnage, le lieu de l'action et la clé de l'énigme.

À l'aide de ces objets, chaque enfant dessinera son histoire. Il sera à la fois illustrateur et écrivain ! Les enfants qui le désirent pourront raconter leur histoire aux autres participants.

Relations de presse
Nicole Durand (514 736-2473) nicole.durand@sympatico.ca

Regroupement des éditeurs canadiens-français
Les Éditions du Vermillon
(613) 241-4032 • leseditionsduvermillon@rogers.com
http://recf.ca

Et on tuera tous les Métis

Une impressionnante biographie de Louis Riel, créée par Chester Brown, l'auteur du Playboy



ARCHIVES LE DEVOIR

Le chef métis Louis Riel.

DENIS LORD

Les luttes menées par Louis Riel pour faire respecter les droits des Métis au Manitoba et en Saskatchewan, sa mise à prix, ses exils aux États-Unis, ses internements en psychiatrie et finalement sa pendaison en 1885 confèrent à l'homme une aura mythique propre à susciter l'inspiration.

En 1996, les Éditions des Plaines publiaient *Louis Riel, le père du Manitoba*, de Zoran et Toufik. L'an dernier, Christian Quesnel signait *L'Exovedat* au Vermillon. Et voilà Chester Brown, surtout connu dans la francophonie pour les autobiographiques *Le Playboy* et *Je ne t'ai jamais aimé*. L'édition française de son *Louis Riel – L'Insurgé* coïncide avec la création, par le gouvernement canadien, d'une chaire de recherche sur l'identité métis au Collège universitaire de Saint-Boniface.

Dans sa biographie de Riel, Brown dit s'être surtout intéressé à la relation antagoniste que le leader métis entretenait avec le gouvernement canadien. S'il prend partie et dénonce la perfidie et le quasi-génocide perpétrés par le premier ministre MacDonald, il avoue qu'il n'aurait pas aimé vivre dans un pays dirigé par Riel. Parce qu'il était légèrement à la droite de Mgr Bourget? Le leader nous est présenté comme un être faillible, en proie aux doutes, aux crises de mysticisme. Dans ce contexte, le charisme de Riel demeure un mystère que Brown n'explique pas. Sa subjectivité assumée prend un singulier éclairage dans les 22 dernières pages, consacrées à des annotations. Dans cette sorte de *«making of»*, de récit parallèle, Brown fait le tri de ses sources et explique comment il a sacrifié certains faits au profit de la dimension dramatique, créative.

L'Insurgé est d'un intérêt inégal, en raison notamment d'un statisme occasionnel dans les scènes, d'ellipses curieuses. L'œuvre n'en est pas moins généreuse, puissante et inspirée, peut-être même incontournable en matière de bande dessinée et de document historique. Le moindre de ses mérites est de donner le goût d'en apprendre davantage sur la destinée des Métis. Et on goûtera fort l'élégance du dessin de Brown, en noir et blanc, jouant des lignes claires et des hachures dans une mise en scène dépouillée.

denislord@endirect.qc.ca

LOUIS RIEL – L'INSURGÉ
Chester Brown
Adaptation graphique de Piero Macola
Casterman, collection «Écritures»
Paris, 2004, 278 pages





SOURCE CASTERMAN

Retour à l'amère patrie

Muñoz et Sampayo revisitent l'Argentine péroniste

DENIS LORD

Étranges artistes. La part la plus connue de l'œuvre de Muñoz et Sampayo, la série Alack Sinner, se situe aux États-Unis, un pays où ils n'ont pour ainsi dire jamais mis les pieds. L'Argentine, d'où ils se sont exilés pour l'Europe, chacun de son côté, il y a plus de 30 ans, n'apparaît que dans *Sudor Sudaca* (Sueur de métèques), paru chez Futuropolis en 1986 et réédité chez Frémok sous le titre *Automne et printemps*.

Rarissime retour en Argentine, donc. 1944. Un groupe d'Allemands quittent le pays avec leurs biens. Mais une caisse se perd durant le transport. Son contenu sera recherché pendant quelques décennies, car dans cette fameuse caisse se trouve le reçu d'une fortune volée aux juifs d'Europe et déposée par les nazis dans une banque suisse. Le reçu est caché dans un livre de Stefan Zweig, *Schachnovelle*. Vingt ans plus tard, le libraire Huergo, juif germanophile et passionné d'échecs, devra céder ce livre et bien d'autres à son partenaire d'affaires, Sansegundo, un petit affairiste sans scrupule.

Art et politique

Comme dans *Jeu de lumières*, le scénariste Carlos Sampayo met en scène les thèmes de l'art et de la politique. Ici, c'est la littérature à l'époque du régime péroniste, qui sera renversé par une junte militaire. C'est l'époque aussi où le Mossad kidnappe Adolf Eichmann en Argentine. Mais, alors que *Jeu de lumières* procédait d'une investigation tangible et que les rapports entre les personnages étaient bien développés, *Le Livre*, atmosphérique, tout en demi-teintes, ne semble qu'effleurer son contenu. Sampayo, dirait-on, se cantonne aujourd'hui dans l'esquisse. Son approche, elliptique, énigmatique, est ici la même que dans son *Fats Waller*, dessiné par Igort. Le lecteur reste sur sa faim tant le récit demeure cérébral. Même la tentative de suicide de Huergo suscite peu d'émotions.

Carlos Sampayo met en scène les thèmes de l'art et de la politique

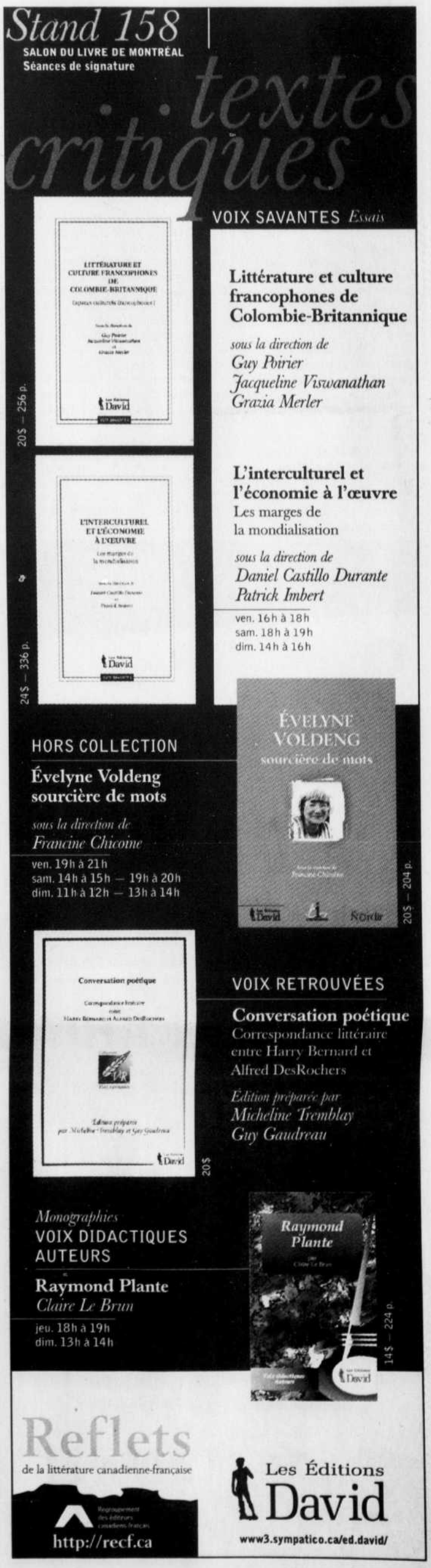
Connaître *Le Livre* et son auteur apporte des pistes de réflexion pour cheminer vers le cœur caché de l'œuvre. Zweig était un juif autrichien qui s'exila au Brésil, où il mit fin à ses jours en 1942. *Schachnovelle*, la dernière œuvre qu'il écrivit, fut publiée en 1943. C'est d'ailleurs le numéro de la page où est caché le reçu. *Schachnovelle* fut traduit en français par *Le Joueur d'échecs*. Dans la nouvelle, le personnage principal tente d'échapper aux tortures des nazis en se réfugiant dans le monde du jeu d'échecs, qui devient aussi une métaphore des rapports de force dans la société. Toutes proportions gardées, Huergo vit une situation analogue. Les échecs lui tiennent lieu de moyen d'évasion, de remède à son impuissance.

Le Livre ne se livre donc pas aisément. Même en sachant cela, on peut éprouver de la nostalgie pour la puissance émotionnelle des albums précédents de Sampayo. Reste le dessin de Muñoz, expressionniste, éclatant et éclaté, toujours en évolution. Si, dans *Le Livre*, son travail au pinceau s'oriente vers le tachisme, cette approche graphique côtoie d'autres styles développés ailleurs dans son œuvre. En BD, peu d'artistes assument une telle liberté.

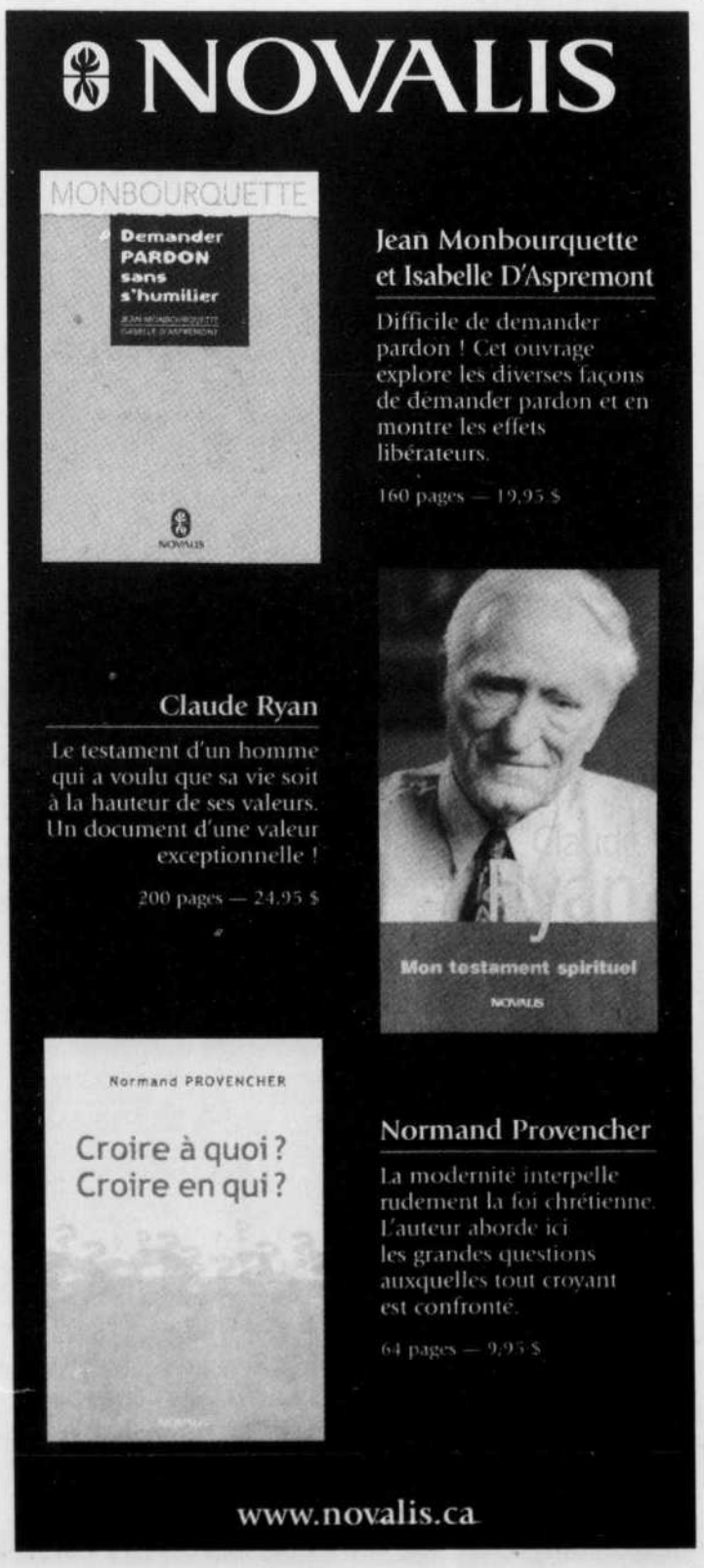
Si *Le Livre* suscite la perplexité des sentiments partagés, on n'en souhaite pas moins la réédition des œuvres complètes de ces très grands auteurs, notamment *Jeu de lumières* et *L'Europe en flammes*. Le tandem, à tout le moins, traduit en plusieurs langues, mérite certainement mieux que les extraits de presse insipides reproduits en quatrième de couverture.

LE LIVRE
Muñoz et Sampayo
Casterman, collection «Romans»
2004, 88 pages

denislord@endirect.qc.ca







• SALON DU LIVRE •

Lothar Baier (1942-2004)

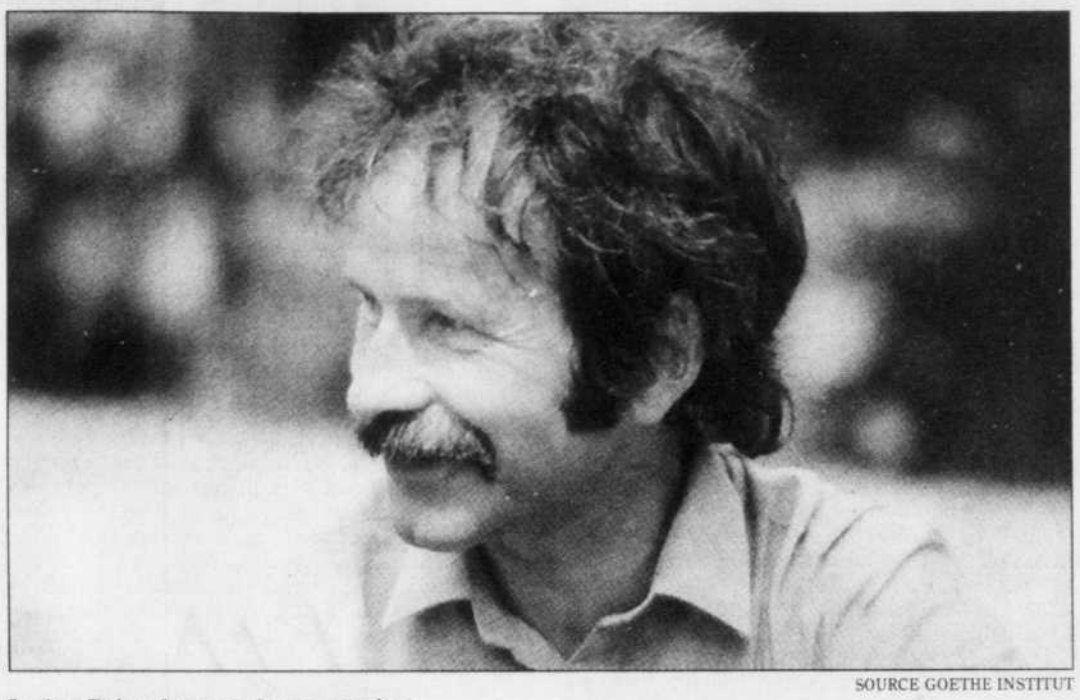
CHRISTIAN DESMEULES

«*La dépression est une poupée russe et, dans la dernière poupée, se trouvent un couteau, une lame de rasoir, un poison, une eau profonde et un saut dans un grand trou*», écrit l'écrivain suédois Stig Dagerman dans son essai-testament. Le 10 juillet 2004, à Montréal, l'écrivain allemand Lothar Baier choisissait de s'enlever la vie.

Le mardi 9 novembre dernier, à Montréal, le Goethe-Institut organisait une soirée-hommage à la mémoire de Lothar Baier. Près d'une centaine d'amis, de collaborateurs très proches et de lecteurs orphelins s'étaient réunis dans la petite salle de l'institut culturel allemand, le temps d'un hommage teinté de sensibilité et d'intelligence. À l'image de cette «*île en mal de mer*» (Eva), homme au regard avide, perspicace et rempli d'humanité, dont le sourire ironique illuminait la parole généreuse.

Écrivain, essayiste, traducteur (Paul Nizan, Sartre, Breton, Simenon) et critique de langue allemande, Lothar Baier était né à Karlsruhe, en Allemagne, en 1942. Après des études de lettres, de philosophie et de sociologie, il s'était imposé comme critique littéraire et spécialiste de la France. *L'Entreprise France* (1989), *Un Allemand né de la dernière guerre* (1985), *Le Délai* (1992), *À la croisée des langues – Du métissage culturel d'Est en Ouest* (1997) ainsi que *Pas le temps! – Traité sur l'accélération* (2002) forment l'essentiel de son œuvre traduite en français. Ces dernières années, il avait régulièrement collaboré au *Devoir*.

Pour ce représentant de la «*génération des fils*», issus de l'immédiat après-guerre, devenir écrivain constituait une véritable décision politique. Une manière de combattre le passé et l'étouffement de l'héritage historique brûlant de l'Allemagne, d'apaiser la blessure profonde du nazisme. Une lutte perdue, sans doute, avalée désormais sans détour par le désenchantement et les difficultés personnelles.



SOURCE GOETHE INSTITUT

Lothar Baier dans ces jeunes années.

Professeur invité dans de nombreuses universités étrangères — dont le Centre canadien d'études allemandes et européennes de l'Université de Montréal et le département de littérature comparée —, il était l'un des intellectuels allemands contemporains les plus célèbres en France. La plupart des grands journaux (dont *Le Monde*, *Libération* et *L'Humanité*) de l'Hexagone ont d'ailleurs signalé sa disparition.

Lothar Baier partageait depuis plusieurs années son temps entre Francfort-sur-le-Main et Montréal, avant de choisir de s'y installer en permanence depuis deux ans. «*J'ai appris ici que la langue est périssable*», avouait l'écrivain dans une entrevue accordée à la radio de Radio-Canada. Ceux qui l'ont connu se rappellent ses imitations de l'accent québécois, son émerveillement à entendre parler yiddish dans les rues d'Outremont ou du Mile-End.

Philippe Despoix, directeur du Centre canadien d'études allemandes et européennes de l'Université de Montréal (CCEAE), a rappelé son important rôle de passeur entre les cultures germaniques et francophones, sa finesse d'observation, l'irrespect qui caractérisait son approche critique, ses analyses toujours mesurées.

«*Je suis étranger, mais on dirait que je ne viens pas d'ailleurs*», avouait un jour Lothar Baier à l'éditeur Pierre Filion. Cet intérêt pour la culture québécoise l'avait ainsi amené à diriger, avec le directeur littéraire de Leméac, la toute première anthologie de la littérature québécoise en allemand, *Anders schreibendes Amerika – Eine Anthologie der Literatur aus Québec (1945-2000)*. Curieux de «*l'autre écriture d'Amérique*», Lothar Baier avait en quelque sorte choisi Montréal autant qu'il avait été choisi par la ville et par les gens qui la font. Amis de Lothar Baier, les écrivains David Homel et Régine Robin ont également témoigné au cours de cette soirée pleine d'émotion de leur admiration ainsi que de leur profonde affection pour cet homme hors du commun.

«*Mais la matière est rétive, l'autochtone méfiant et le climat d'une rudesse inattendue*», peut-on lire en quatrième de couverture de son très beau récit *Le Délai*, histoire en grande partie autobiographique d'un intellectuel de gauche quittant l'Allemagne pour s'installer dans un coin perdu de l'Ardèche afin d'y restaurer une ferme en ruine. Nous restent aujourd'hui de lui des paroles, des écrits, quelques souvenirs. Les ruines magnifiques d'une existence entièrement consacrée à «*brûler des questions*», comme l'écrivait Artaud.

Impressions de Saint-Henri

LOTHAR BAIER

En 1992, lorsque j'étais professeur invité dans l'une des quatre universités de Montréal, je tombai amoureux de cette ville multiculturelle le long du Saint-Laurent. Au cours des années qui suivirent, je connus plusieurs quartiers, premièrement le quartier aisé d'Outremont, ensuite le quartier un peu moins aisé de Mile End, habité en partie par des juifs hassidiques. Plus tard, toujours dans ce quartier, j'habitai avec une traductrice canadienne-anglaise, ce qui me fit voir ce quartier, en raison de la langue, d'un tout autre œil.

Je déménageai ensuite au centre-ville, dans un immeuble tenu par des Chinois, où je faisais partie d'une minorité de blancs, ce qui se vit bien un jour, tôt le matin, lorsque le système d'alarme se déclencha et fit en sorte que tous les habitants de la maison se retrouvèrent dans la rue.

Depuis l'automne 2003, j'habite Saint-Henri, un quartier situé au sud-ouest, qui offre une toute autre vision de la ville. Ce quartier, qui abrite des sans-emploi, bénéficiaires d'aide sociale, immigrants peu nantis d'Haïti, d'Afrique noire, de pays asiatiques et d'Amérique latine, compte parmi les plus pauvres de cette ville de deux millions et demi d'habitants. Bien que, avec ses 25 000 résidants, il corresponde à une petite ville, Saint-Henri, qui est situé à deux pas du centre-ville et de ses gratte-ciel, n'est pas épargné par les problèmes liés aux grandes villes, tels que le trafic et la consommation de drogues ainsi que la prostitution qui y en découle.

Le Saint-Henri d'aujourd'hui ne ressemble en rien au plus grand quartier industriel canadien qu'il a déjà été. La construction d'un canal contournant les rapides qui rendaient impossible la navigation dota Saint-Henri et les quartiers avoisinants d'une artère animée. Comme le commerce des fourrures jouait encore un rôle important à l'époque, de nombreuses tanneries s'établirent le long de ce «Canal de Lachine», ainsi appelé parce qu'il se jette dans le fleuve Saint-Laurent, en amont des rapides, à la hauteur de la ville de Lachine, futur lieu de naissance de Saul Bellow. Plus tard, des raffineries de sucre, des manufactures, des usines œuvrant dans l'industrie textile et de nombreuses entreprises s'y établirent aussi. Situé au pied de la colline de Westmount, qui est habitée par l'élite anglophone de la ville, Saint-Henri était également appelé «Smokey Valley» en raison de ses cheminées fumantes. Les riches propriétaires de villas sur la colline respiraient de l'air considérablement plus pur que les ouvriers entassés, en contrebas, dans des appartements de prolétaires.

Les riches propriétaires de villas sur la colline respiraient de l'air [...] plus pur que les ouvriers entassés en contrebas

L'ère de Berliner et RCA

Grâce à Émile Berliner, un immigrant juif originaire de Hanovre, Saint-Henri devint, à partir de 1900, le cœur de l'industrie du gramophone et du disque, qui connaissait à l'époque une croissance fulgurante. Expulsé des États-Unis en raison d'un étrange jugement de la cour, l'inventeur du disque et du gramophone choisit de s'installer à Saint-Henri parce que ce quartier était traversé par la première voie ferrée de l'île, la «Montreal-Lachine-Railroad». La cheminée de sa nouvelle usine fut rapidement ornée, comme des photos de l'époque le montrent, de la marque de commerce de Berliner, His Master's Voice, avec le chien Nipper écoutant la voix de son maître dans le pavillon. Les frères de Berliner restés en Allemagne fondèrent de leur côté la Deutsche Grammophon-Gesellschaft.

Peu de temps avant sa mort, en 1929, Emil Berliner vendit son entreprise et ses studios d'enregistrement, ses brevets et ses droits, y compris ceux sur Nipper, à l'entreprise américaine de radiophonie RCA (Radio Corporation of America), qui était alors en pleine expansion. À son apogée, l'entreprise RCA employait 5000 personnes. L'imposant bâtiment en béton armé existe toujours, à trois rues de mon appartement, mais aujourd'hui il n'abrite que quelques bureaux, des lofts et de nombreuses salles d'entreposage. La production, elle, a cessé. Il n'existe plus d'industries importantes dans la Smokey Valley et l'air y est devenu plus pur. Le tracé de la Montreal-Lachine-Railroad a été converti en piste cyclable. Le Canal de Lachine, devenu superflu après l'ouverture de la Voie maritime du Saint-Laurent et trop étroit pour les navires sillonnant les hautes mers, sert aujourd'hui de voie navigable pour les bateaux de plaisance. Le long de ses rives, les usines abandonnées ont été reconverties en condominiums de luxe, munis souvent d'un quai pour yachts.

Au royaume du Dollarama

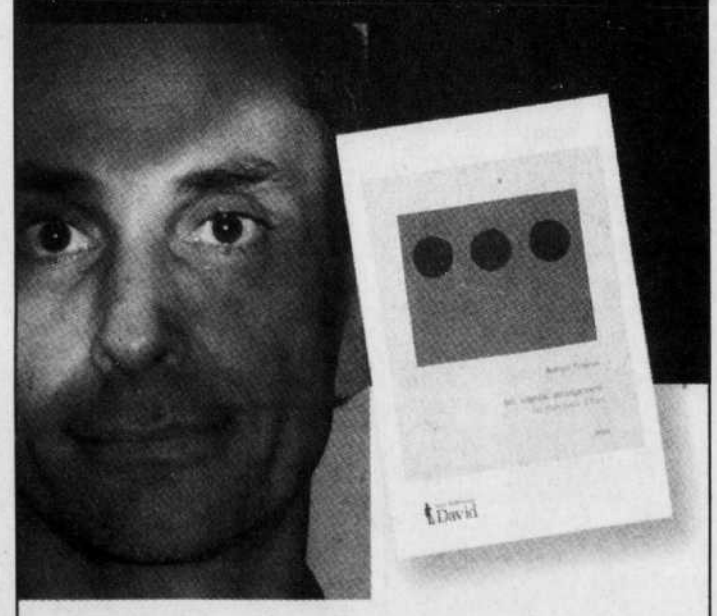
La partie de Saint-Henri que j'habite, celle située au nord de l'autoroute menant à l'aéroport, est, sur le plan social, à des années-lumière des marinas des nouveaux riches. Le magasin le plus fréquenté ici est le Dollarama, où tous les articles coûtent un dollar, qu'il s'agisse d'un paquet contenant dix crayons ou deux verres à whisky. Les prêteurs sur gage y trouvent leur clientèle. Dans les bars miteux, des chômeurs sirotent une bière pendant des heures. Pourtant, en plus des institutions catholiques comme la Société Saint-Vincent de Paul, qui offre des objets et vêtements usagés comme l'Armée du salut, le quartier Saint-Henri abrite un Club optimiste et une société historique, qui organise des conférences et des expositions. Cette société est située dans la caserne de pompiers, qui est fréquemment sollicitée, car les immeubles à logements bâtis selon le principe nord-américain du *balloon frame* risquent de s'enflammer au moindre court-circuit.

En face de la caserne de pompiers, dont la tour constitue la véritable marque de commerce du quartier, depuis que la cathédrale de Saint-Henri a été rasée pour faire place à une polyvalente, se trouve l'entrée de la station de métro construite dans les années soixante [sic]. Chaque fois que j'emprunte l'escalier roulant pour me diriger dans les profondeurs de la terre, je suis envahi par un sentiment d'émerveillement. Il me semble qu'on ait voulu reconstruire, en bas, une partie de la cathédrale qu'on avait détruite en haut. Des arches en béton alignées en hauteur au-dessus du quai confèrent à cet endroit une atmosphère de quasi-sublimité, en plus de donner une impression de lumière et d'étendue. Les murs en béton sont revêtus de petites pierres multicolores et l'éclairage bien conçu par l'architecte de la station crée une ambiance presque chaleureuse. Quel contraste avec la mélancolie des stations de métro ou de train de banlieue à Francfort, Berlin ou ailleurs! À chaque départ ou arrivée, je me dis que, pour une fois,

VOIR PAGE F 33: **SAINT-HENRI**

Reflets
de la littérature canadienne-française
Nouveauté
Paul-François Sylvestre
69, rue de la Luxure
Illustrations originales de Christian Quesnel
« L'auteur excelle dans l'art d'intégrer l'histoire au quotidien de la communauté franco-ontarienne dans ses personnages. Il célèbre la différence dans la fierté. »
Louis Bélanger, *Liaison*, à propos de *Sissy ou une adolescence singulière*, GREF, coll. Écrits torontois
200 pages, 12 ill. pleine page coul., GREF, hors collection
22 $

PAUL-FRANÇOIS SYLVESTRE
69, rue de la Luxure
Regroupement des éditeurs canadiens-français
http://recf.ca

Stand 158
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
Art, argent, arrangement
Le mécénat d'État

par Robert Yergeau
La face cachée de l'histoire littéraire du Québec depuis les années soixante révélée dans un essai percutant.
632 pages — 25 $
Séances de signature
vend. 19h à 20h — Lancement 20h
sam. 13h à 14h — 15h à 16h
Reflets
de la littérature canadienne-française
Regroupement des éditeurs canadiens-français
http://recf.ca
Les Éditions David
www3.sympatico.ca/ed.david/

Olivieri
librairie • bistro
Lecture
OLIVIERI - LE NOROÎT
André Romus
Toi terriblement
Jean Royer
Au seuil de l'inespérable
Martin Thibault
Un radeau de papier
Bahman Sadighi
Semences, syllabes
Dimanche
14 novembre à 15 h
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639

l'état du monde 2005
Annuaire économique et géopolitique mondial 24e édition
Une analyse approfondie des grandes tendances planétaires
Un bilan de l'année pour les 226 États et territoires de la planète
Les enjeux politiques et économiques à l'aube du IIIe millénaire
672 pages • 29,95 $


En collaboration avec
LE DEVOIR
RADIO Première Chaîne Radio-Canada
Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

SAINT-HENRI

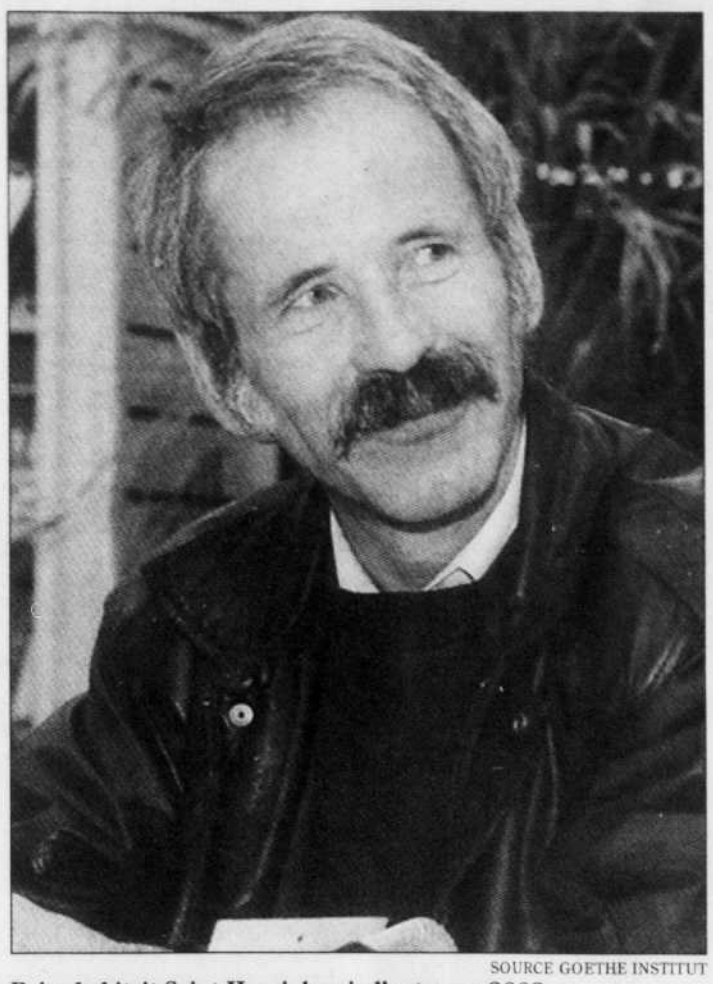
SUITE DE LA PAGE F 32

peut-être sous l'effet social-démocrate de l'époque, on a voulu offrir, tout particulièrement au Saint-Henri des pauvres, un ouvrage d'une telle splendeur. Une statue installée bien en vue dans une grande niche veut rappeler au bon souvenir des jeunes et des immigrants, la clientèle principale des transports en commun, que Jacques Cartier a découvert le Canada.

Si ce sont les contrastes de toutes sortes qui font la différence entre une ville et un village ou une petite ville, alors je vis sans aucun doute dans une ville. Lorsque je regarde la ruelle derrière les maisons, où des vêtements sèchent sur les cordes à linge et où, par beau temps, on mange sur les balcons et les terrasses, je me sens parfois comme transposé par miracle dans un village du sud de la France ou de l'Italie. Il suffit par contre de marcher cinquante mètres devant la maison et de regarder vers le centre-ville, à l'est, pour constater que les gratte-ciel des banques et autres commerces me rappellent que je me trouve dans une ville de deux millions et demi d'habitants dotée d'un port qui, comme dans d'autres grandes villes, doit sa vitalité à la circulation de l'argent et des biens.

La vie de l'œil

Tous ceux qui ont déjà passé un certain temps à Paris ou New York et ont regardé et entendu ce qui s'y passait ont appris à connaître et à craindre l'attitude blasée et réservée caractéristique de ces deux villes. Les Parisiens savent tout de tout, même quand ils n'ont aucune idée de quoi ils parlent. La caractéristique des New-Yorkais me semble être, hormis leur légendaire attitude blasée typique de la côte est, une méfiance généralisée qui risque de se transformer en paranoïa depuis les attentats du 11 septembre 2001. Les habitants enjoignent aux visiteurs de ne pas regarder les passants dans les yeux, car cela pourrait éventuellement leur coûter la vie. Si presque tout le monde à Manhattan marche avec un baladeur, ce n'est pas, à ce qu'on m'a dit, parce que tous ces gens ne peuvent se passer de leur CD préféré, mais plutôt pour signifier aux autres qu'ils ne veulent parler à personne.



SOURCE GOETHE INSTITUT

Baier habitait Saint-Henri depuis l'automne 2003.

À Montréal, bien qu'une quantité inestimable de personnes se croisent dans la rue ou dans les transports en commun, il est possible de regarder les passants ou ses voisins dans l'autobus droit dans les yeux, comme dans une petite ville. Cela se traduit souvent, en guise de réponse, par un regard amical, voire par un petit flirt oculaire. Pourquoi est-ce ainsi?

Comme Montréal est officieusement une ville bilingue, ses habitants s'adonnent au jeu quotidien de deviner, dans l'éventualité où la situation se présenterait, dans quelle langue l'autre souhaiterait être abordé. Ce qui mène à la situation paradoxale où se crée, dans cette grande ville, un semblant de proximité typique aux petites villes, dans lesquelles il est tout à fait possible de regarder des passants ou des voisins en plein visage et même d'écouter leurs conversations sans se faire rappeler à l'ordre pour autant.

Qui sont les vrais Montréalais, comparativement aux Parisiens? Sont-ils francophones ou anglophones? Personne ne le sait avec exactitude. Et, ne serait-ce que pour cette raison, il ne peut y avoir ici d'équivalent de l'attitude blasée et réservée des Parisiens ou des New-Yorkais, ce qui facilite grandement la vie des nouveaux arrivants comme moi. Ainsi, je ne sais pas si Françoise, la francophone, qui travaille dans la laverie que je fréquente, est une Montréalaise plus authentique que Nancy, une blanche anglophone, et Shevy, une noire également anglophone.

Malgré tout cela, je me lasse parfois de la vie infernale de la ville et je suis heureux de pouvoir m'asseoir sur mon balcon dans Saint-Henri et de ne plus devoir rien voir et entendre. Je pense alors avec bonheur à la dernière phrase de *Tristes tropiques*, de Claude Lévi-Strauss, qui parle du *«trésor le plus important dans la vie, qui consiste, entre autres, à sentir le parfum d'un lilas, qui en sait plus que tous nos livres, et à entreprendre avec patience, sérieux et dans le pardon mutuel un dialogue avec un chat»*.

Et, effectivement, un chat monte parfois dans l'escalier, derrière la maison, jusqu'à mon balcon. Comme je ne peux lui demander de comprendre l'allemand, je lui parle en français montréalais, ce qu'il semble apprécier, car il ronronne doucement.

** Extrait d'un texte paru initialement le 4 juin 2004 dans la revue autrichienne* Wespennest *sous le titre d'*Impressions d'un contemporain migrateur. *Titre et sous-titres sont ici de la rédaction du* Devoir.

LES AUTEURS DE TROIS-PISTOLES
SE METTENT À TABLE
AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL


Victor-Lévy Beaulieu


Claude Jasmin


Nicole Brossard


Renaud Longchamps


Pierre Dubuc


Ginette Pelland


Guy Fournier


Martin Pouliot


Daniel Gagnon

JEUDI
18 novembre

VICTOR-LÉVY BEAULIEU
De Race de monde *au* Bleu du ciel
19 h à 21 h

MICHEL X CÔTÉ
Peau de tambour
19 h à 21 h

DANIEL GAGNON
Maman Burger
19 h à 21 h

VENDREDI
19 novembre

VICTOR-LÉVY BEAULIEU
De Race de monde au Bleu du ciel
14 h à 16 h / 19 h à 21 h

NICOLE BROSSARD
L'horizon du fragment
20 h à 21 h

MICHEL X CÔTÉ
Peau de tambour
20 h à 21 h

PIERRE DUBUC
L'autre histoire de l'indépendance
16 h à 17 h

DANIEL GAGNON
Maman Burger
19 h à 20 h

CLAUDE JASMIN
Rachel au pays de l'orignal qui pleure
19 h à 20 h

GINETTE PELLAND
Écrire dans un pays colonisé
14 h à 15 h

SAMEDI
20 novembre

VICTOR-LÉVY BEAULIEU
De Race de monde au Bleu du ciel
14 h à 16 h / 19 h à 21 h

NICOLE BROSSARD
L'horizon du fragment
13 h à 14 h / 20 h à 21 h

MICHEL X CÔTÉ
Peau de tambour
12 h à 13 h

PIERRE DEMERS
À l'ombre de sainte Anne
14 h à 16 h

PIERRE DUBUC
L'autre histoire de l'indépendance
13 h à 14 h

GUY FOURNIER
Le plus vieux métier du monde
15 h à 16 h

DANIEL GAGNON
Maman Burger
12 h à 13 h

CLAUDE JASMIN
Rachel au pays de l'orignal qui pleure
14 h à 16 h / 20 h à 21 h

RENAUD LONGCHAMPS
Décimations
19 h à 20 h

MARTIN POULIOT
Open House
16 h à 17 h

DENIS SAMSON
Les territoires de l'ombre
16 h à 17 h

DIMANCHE
21 novembre

NICOLE BROSSARD
L'horizon du fragment
13 h à 14 h

PIERRE DEMERS
À l'ombre de sainte Anne
11 h à 13 h

PIERRE DUBUC
L'autre histoire de l'indépendance
15 h à 16 h

GUY FOURNIER
Le plus vieux métier du monde
15 h à 16 h

DANIEL GAGNON
Maman Burger
14 h à 15 h

CLAUDE JASMIN
Rachel au pays de l'orignal qui pleure
14 h à 16 h

RENAUD LONGCHAMPS
Décimations
11 h à 13 h

MARTIN POULIOT
Open House
11 h à 13 h

DENIS SAMSON
Les territoires de l'ombre
11 h à 13 h

EDITIONS TROIS-PISTOLES
STAND 280

N'OUBLIEZ PAS !
Le samedi 20 novembre, sur la place dite de l'Agora du Salon du livre de Montréal, ne manquez pas la lecture-performance, à 20 h, des poètes suivants :
Renaud Longchamps • Denis Samson • Pierre Demers • Martin Pouliot • Michel X Côté
Le tout animé par Victor-Lévy Beaulieu.
Dites-le à vos amis et pourquoi pas aussi à vos ennemis si vous en avez.

Les signatures
Flammarion Québec
Stand 339

CHRYSTINE BROUILLET
Marie LaFlamme (3 TOMES)
Vendredi 18 h à 19 h
Samedi 16 h à 17 h

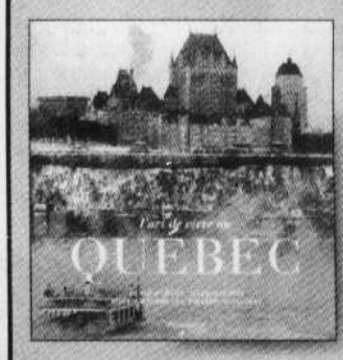




JOSÉE DI STASIO
et la photographe Louise Savoie
À la di Stasio
Samedi 13 h à 15 h
Dimanche 15 h à 17 h

ANN-MARIE MacDONALD
Le Vol du corbeau
Samedi 15 h à 17 h
Dimanche 13 h à 15 h





HENRI DORION ET NATHALIE ROY
L'Art de vivre au Québec
Samedi 14 h à 16 h
Dimanche 12 h à 14 h

ILÉANA DOCLIN
L'Autruche Céleste... cinq ans plus tard
Vendredi 16 h à 18 h
Dimanche 14 h à 16 h





NICOLE GRATTON
Les Secrets de la vitalité
Vendredi 19 h à 21 h
Samedi 19 h à 21 h
Dimanche 11 h à 13 h

BARBARA VICTOR
Shahidas, les femmes kamikazes de Palestine
Samedi 17 h à 18 h



Flammarion Québec

LITTÉRATURE JEUNESSE

La guerre? *No sir.*

CAROLE TREMBLAY



Quand le coquelicot fleurit au revers des manteaux, les enfants savent que l'Halloween est finie et que Noël s'en vient. La plupart d'entre eux ignorent que l'épinglette rouge sang est là pour rappeler à notre mémoire les victimes de la Première Guerre mondiale. L'auteur britannique Michael Morpurgo, lui, s'en souvient. Et après avoir lu son dernier roman, *Soldat Peaceful*, il est permis de croire que le lecteur ne puisse plus l'oublier lui non plus.

Tommo n'a que 17 ans lorsqu'il s'engage dans l'armée pour suivre Charlie, son frère aîné, auquel il voue une admiration sans bornes. Il n'est guère plus âgé lorsque son héros est condamné à mort pour avoir refusé d'obéir à l'ordre suicidaire du sergent Hanley, un homme injuste et colérique. La nuit précédant l'exécution, Tommo refuse de dormir. Il veille, en pensée, avec Charlie, consacrant ces dernières et précieuses minutes à faire le bilan des peines et des bonheurs qu'il a partagés avec ce frère tant aimé. Il se remémore chaque épisode de sa vie, de son enfance heureuse à la ferme jusqu'à l'angoisse sans fond des tranchées. Il songe à son père, mort accidentellement, à sa mère, juste et aimante, et à Big Joe, leur jeune frère un peu lent. Il repense à la douce Molly, dont ils étaient tous deux amoureux. Tandis que le compte à rebours s'égrène inexorablement sur la montre que lui a donnée Charlie, Tommo dépoussière ses souvenirs et refait, pas à pas, le chemin qui les a menés jusqu'à cette tragédie. Quand le jour se lève, Tommo est alors prêt à faire ses adieux à cet immense pan de sa vie, plus déterminé que jamais à vivre pour tenir toutes les promesses qu'il lui a faites.

Soldat Peaceful n'est pas qu'un livre sur l'absurdité et l'horreur de la guerre, c'est aussi un délicieux portrait d'époque, une touchante saga familiale et, surtout, une bouleversante histoire d'amour entre deux frères. À travers ce récit chargé d'émotions, dont l'écriture, tout en finesse, fait vibrer nos cordes les plus sensibles, Michael Morpurgo rend hommage non seulement à tous ceux qui sont morts au combat mais aussi aux 290 Britanniques et aux 600 Français injustement fusillés par les leurs parce qu'ils avaient refusé d'obéir.

Gallimard réédite aussi cet automne, du même auteur, *Cheval de guerre*, biographie d'un cheval qui raconte sa propre expérience du front. Moins marquant que l'exceptionnel *Soldat Peaceful*, ce roman, illustré par François Place, offre tout de même un regard sensible, lucide et original sur une humanité capable du meilleur comme du pire.

SOLDAT PEACEFUL
Michael Morpurgo
Gallimard jeunesse
Paris, 2004, 191 pages

CHEVAL DE GUERRE
Michael Morpurgo
Gallimard jeunesse
Paris, 2004, 186 pages

Une invitation à la musique

GISÈLE DESROCHES

Une préface d'Yves Beauchemin entame ce luxueux album audio dans lequel Claudio Ricignuolo, violoniste à l'orchestre Métropolitain du Grand Montréal, entreprend de familiariser les enfants avec la musique classique. Dans un langage imagé et bien vulgarisé, appuyé d'élégantes illustrations créées par Luc Melanson, 32 compositeurs importants des époques baroque, classique, romantique et moderne (post-romantique, impressionniste, néoclassique, atonale) sont tour à tour présentés. Des encadrés offrent, ici et là, des informations complémentaires qu'on ne pense pas toujours à expliquer au jeune public. L'approche panoramique privilégiée constitue une véritable visite guidée, sensible et chaleureuse, dans cette caverne d'Ali Baba qu'est la musique. Le CD inclus propose un voyage sonore distinct, fait de courts extraits (certains de moins d'une minute, commentés et réunis autour de quatre grands thèmes: la nature, les sentiments, les héros, les voyages, ce qui a pour effet immédiat d'offrir une clé d'accès concrète et intéressante. Un lexique des termes spécialisés complète cet ouvrage à ranger parmi les indispensables.

LES COMPOSITEURS
ALBUM ET CD
Claudio Ricignuolo,
illustré par Luc Melanson
Les Éditions Fides
Montréal, 2004, 120 pages
(à partir de huit ans)

Pour Morgane et son père, le deuil de Luciole, mère de l'une et femme de l'autre, est très difficile. Après la lecture d'un conte où un elfe laisse au héros des sabots magiques aptes à le transporter au pays de la mort, Morgane harcèle son boulanger de père pour en obtenir. Ces sabots rouges sont le nœud du récit mais aussi de la relation père-fille. Où en trouver? N'est-ce qu'une lubie? Faudra-t-il les fabriquer? Tout au long, l'histoire oscille insensiblement entre magie et réalité; la tentation de croire est très forte et finit par transformer les uns et les autres, mais pas nécessairement dans la voie que l'on prévoit. L'auteure fait évoluer ses personnages avec un tact fou, avec une finesse achevée, ce qui leur donne une vraisemblance convaincante. On ne peut qu'être touché par les efforts du boulanger, par l'intelligence vive de Morgane, par ses espoirs. Un roman très joliment tricoté qui tient chaud et transporte son lecteur plus loin qu'il n'y paraît.

LES SABOTS ROUGES
Danielle Marcotte,
illustré par Doris Barrette
La Courte Échelle,
coll. «Mon roman»
Montréal 2004, 92 pages
(à partir de neuf ans)

Le charme de ce court roman opère dès les premières pages. Dans une classe de deuxième année pourtant ordinaire, rien ne se passe ce jour-là comme d'habitude. Quiproquos et jeux de mots s'enchaînent dans une suite de surprises où s'entremêlent fiction et réalité. Une nouvelle élève, Marie Labadie, s'amène qui prépare une infusion d'eucalyptus, fait fleurir le cactus, dévoile son sixième orteil, raconte son histoire. Vraie ou fausse? Le récit coule comme un ruisseau vivifiant, fait sourire, tire le lecteur en avant dans une curiosité grandissante et jamais déçue. Très réussi.

RÉGLISSE SOLAIRE
Marie-Danielle Croteau,
illustré par Marie Lafrance
Dominique et compagnie,
coll. «Roman rouge»
2004, 46 pages
(à partir de sept ans)

Voici un album tout simple et très riche à la fois, qui propulse les jeunes lecteurs au pays des mots, des élans de courage et des jeux identitaires. Dans une suite de tableaux fabuleux, une fillette s'exprime en vers, exerce son courage et trouve, pour le dire, des synonymes très parlants ainsi que des situations stimulantes. L'exquise petite Louna dessinée par Frischeteau, fait face aux loups, aux pirates, aux dragons, se retrouve dans la jungle, dans la savane, dans l'espace, etc., jouant à affronter ses peurs et devenant du fait même un peu plus près de la grande Louna qu'elle sera. Tout est soigné dans cet album et l'on y découvre à chaque lecture des éléments nouveaux. C'est un signe qui ne trompe pas.

JE SUIS LOUNA ET JE N'AI PEUR DE RIEN
Bertrand Gauthier,
illustré par Gérard Frischeteau
Québec Amérique jeunesse
Montréal, 2004, 32 pages
(à partir de trois ans)

Les Éditions du Vermillon
au Salon du livre de Montréal
Stand du RÉCEF, nº 158

Reflets
de la littérature canadienne-française

Nouveautés



Écriture franco-ontarienne 2003
Collectif
Sous la direction de
JACQUES FLAMAND
et
HÉDI BOURAOUI
560 p. 35 $

Mémoire des villages engloutis
Essai
NICOLE V. CHAMPEAU
Seconde édition augmentée
XVIII + 190 p. 20 $





Déclic à Toronto
MIREILLE MESSIER
Illustré par
MARC KEELAN-BISHOP
100 p. 10 $

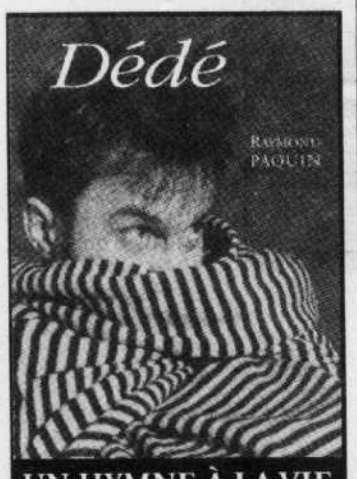
Ce pays qui est le mien
Roman
DIDIER LECLAIR
246 p. 20 $



FINALISTE DU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

• Les Éditions du Vermillon (613) 241-4032
lesceditionsduvermillon@rogers.com

Regroupement des éditeurs canadiens-français
http://recf.ca



UN HYMNE À LA VIE
L'histoire d'un gagnant qui se prenait pour un perdant
240 p., 24,95$
STAND 629

Institut québécois de recherche sur la culture 1979
iqrc

Stand 144 • Venez rencontrer

Serge Bouillé, Roland Chamberland, Jacques Leroux, Steve Audet, Mariano Lopez
Terra incognita des Kotakoutouemis
Samedi 20 • 13 h 30 à 15 h

Roland Chamberland, Jacques Leroux, Edmond Brazeau, Claire Dubé
Au pays des peaux de chagrin
Samedi 20 • 13 h 30 à 15 h

Charles-Philippe David
Au sein de la Maison-Blanche (nouv. édition)
Vendredi 19 • 21 h à 22 h

Caroline Désy
Si loin, si proche. La Guerre civile espagnole et le Québec des années trente
Vendredi 19 • 14 h à 16 h
Samedi 20 • 18 h à 19 h 30

Pierre-Léonard Harvey
La démocratie occulte
Vendredi 19 • 16 h à 17 h 30
Dimanche 21 • 16 h à 17 h 30

Jocelyne Le Blanc
L'archéologie du savoir de Michel Foucault
Vendredi 19 • 19 h 30 à 20 h 30
Samedi 20 • 16 h à 17 h
Dimanche 21 • 16 h à 17 h

Nicole Malenfant
L'éveil du bébé aux sons et à la musique
Vendredi 19 • 19 h à 20 h 30
Dimanche 21 • 14 h 30 à 16 h

Lévis Martin
Rodolphe Duguay
Vendredi 19 • 16 h à 17 h
Samedi 20 • 16 h à 17 h
Dimanche 21 • 14 h à 15 h

Danièle Ouanès
Chronique d'une terre aliénée
Samedi 20 • 13 h 30 à 15 h
Dimanche 21 • 14 h 30 à 16 h

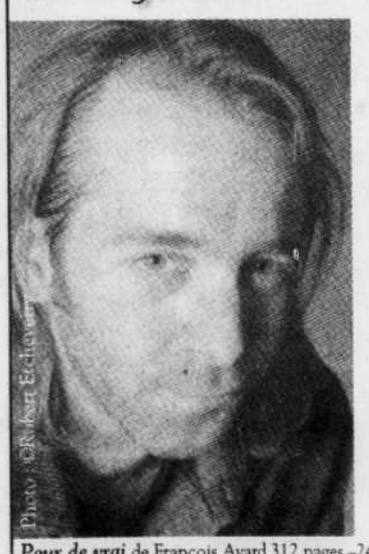
Yakov Rabkin
Au nom de la Torah. Une histoire de l'opposition juive au sionisme
Vendredi 19 • 14 h à 16 h
Samedi 20 • 19 h 30 à 21 h

Charles Rhéaume
Sakharov. Science, morale et politique
Vendredi 19 • 14 h à 18 h
Dimanche 21 • 16 h 30 à 18 h

Christian Rouillard, Éric Montpetit, Isabelle Fortier, Alain-G. Gagnon
La réingénierie de l'État. Vers un appauvrissement de la gouvernance québécoise
Vendredi 19 • 17 h 30 à 19 h
Dimanche 21 • 18 h 30 à 20 h

Les Presses de l'Université Laval
Les Éditions de l'IQRC
www.ulaval.ca/pul

François Avard



Pour de vrai de François Avard 312 pages –24,95 $



Venez rencontrer
François Avard
stand #617
Dim. 15 h à 16 h 30

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

Louis Tremblay



États d'homme de Louis Tremblay 200 pages –22,95 $



Venez rencontrer
Louis Tremblay
stand #813
Ven. 19 h à 20 h 30
Sam. 11 h à 13 h

Stanké
QUEBECOR MEDIA

Le nouvel art de recevoir

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Lasses de rester en conciliabule avec les casseroles tandis que les invités se prélassent au salon à l'heure de l'apéro ou encore s'amusent comme des fous dans la salle à manger? Vous n'êtes pas seuls. Quatre chefs parisiens qui en ont eu un jour ras la toque de rester piégés aux fourneaux en tête-à-tête avec la dinde ont pris leur courage à huit mains pour concocter, sous l'œil attentif et vigilant de Sylvia Gabet, LE livre indispensable à tous ceux qui adorent recevoir mais aimeraient bien parvenir à faire rimer convivialité et gastronomie sans devoir recourir au service d'un traiteur souvent aussi décevant qu'onéreux. Gâter leurs invités sans se gâter la soirée, quoi!



Mettant à profit leur vaste expérience du travail en cuisine professionnelle où tout ce qui peut l'être est préparé d'avance — fonds, coulis, sauces, mais aussi parage des viandes et de certains légumes, etc. —, ils proposent une centaine de recettes, de l'entrée au dessert, exigeant peu d'interventions de dernière minute et pouvant, en grande partie, être préparées la veille du jour J. Chaque recette, réalisée à base de produits frais, comporte, en plus de la liste habituelle des ingrédients, une section «À l'avance» indiquant tout ce qui peut être fait dans les heures ou la journée précédant le repas, une autre intitulée «Avant de passer à table» pour les opérations de dernière minute, le tout accompagné des conseils du chef pour les possibles variantes ainsi que les accompagnements. En complément de programme: une section regroupant les «trucs du chef» et les conseils organisationnels indispensables à ce genre de projet. Car c'est bien là le nerf de la guerre quand on aspire à cuisiner efficacement: s'organiser. La présentation, classique, est sobre et efficace, mais pas autant que le gage de passer sa soirée avec ses invités, pour une fois.

RESTER À TABLE AVEC VOS AMIS!
Thierry Breton, Yvez Cambedorde, Thierry Faucher, Rodolphe Paquin et Sylvia Gabet
Minerva,
Paris, 2004, 192 pages

Souvenirs gourmands

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Qu'ont en commun Inès de la Fressange, Gérard Depardieu, Jacques Dutronc, Philippe Sollers, Marie-Christine Barrault et Jacques Weber? Outre qu'ils sont des monstres sacrés de la scène culturelle française, ils sont au nombre de la vingtaine de personnalités qui ont accepté de raconter leurs souvenirs gourmants à la journaliste Isabelle Giordano, ancienne animatrice du *Journal du cinéma* sur Canal+ à qui l'on doit des biographies de Martin Aubry et de Romy Schneider.



Au fil des récits qui balancent entre le très personnel — souvenirs d'une enfance en Normandie de Jacques Gamblin — et le très jet-set *glamour* — fantasme de grands restos des Depardieu et Dutronc —, ce bel album richement illustré propose une incursion au coeur du plaisir de manger, certes, mais surtout du plaisir de parler gastronomie, d'évoquer les souvenirs émus des expériences qui ont façonné le goût du monde. Des bribes d'histoires marquées au sceau de la confidence, mais des recettes aussi, une pour chaque star.

Mon préféré? Philippe Delerm, le papa de Vincent qui chante si bellement Fanny Ardant, un *«amoureux du bonheur fugace hanté par les sensations disparues de l'enfance»*. Rendu célèbre par son évocation nostalgique des plaisirs minuscules dans des livres comme *La Première Gorgée de bière*, l'écrivain des petites choses évoque la nourriture comme d'autres le parfum d'amours anciennes et un peu tristounettes, faisant rimer les moments d'attente et de préparation avec ce qui constitue l'essence même de l'existence — le désir — dans cet espace infiniment complexe où la mémoire et les souvenirs olphaltifs deviennent autant de métaphores de la vie qui passe en laissant sur son passage des traces indélébiles. Et sa recette fétiche? Le pot-au-feu, cela va de soi! À déguster avec un verre de gros rouge râpeux fort en tanin... ou une bière!

Chacun devrait trouver dans ce livre le réconfort auprès du genre d'artiste qu'il aime, adule ou idôlatre. Un beau bouquin à feuilleter par une soirée fraîche d'automne au coin du feu, en sirotant une tisane, égoïstement.

LES BONNES CHOSES DE LA VIE
20 RÉCITS GOURMANDS CONFIÉS À ISABELLE GIORDANO
Isabelle Giordano
Photographies de Bruno Suet
Aubanel
Paris, 2004, 200 pages

EN BREF


SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC
Guy Fournier

Gastronomie et art de vivre au programme

Le Salon du livre a fait de la gastronomie et de l'art de vivre son thème de cette année. Il compte, parmi ses invités d'honneur, l'auteur et producteur Guy Fournier, qui profitera de l'occasion pour lancer le deuxième tome d'*Un homme au fourneau*, sa collection de recettes agrémentée d'anecdotes et de trucs. Avec lui, côté gastronomes, on trouvera également le Belge Jacques Mercier, autre tête connue du petit écran, mais en Europe cette fois, qui a signé un beau livre sur le chocolat belge et *À la table des grands chefs de Belgique*. Le jeudi 18 novembre, de 16h15 à 16h30, Guy Fournier fera ses confidences d'écrivain à Gilles Archambault. Il participera également à une table ronde intitulée *«L'art du goût»* avec Jacques Mercier et Geneviève Sicotte, animée par Laurent Laplante. Rappelons enfin que les démonstrations culinaires et les ateliers devraient se succéder au Carrefour SAQ du Salon du livre de Montréal. S'y succéderont les présentations sur les arts de la cuisine, des bienfaits du gras Omega3 à l'art de dresser la table pour recevoir. – *Le Devoir*




Élisée Reclus
L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique
Introduction de John Clark
224 pages
17,95 $


Frederick Douglass
Mémoires d'un esclave
Traduit de l'anglais par Normand Baillargeon et Chantal Santerre
208 pages
19,95 $


Noam Chomsky
Un monde complètement surréel
Deuxième édition, revue et corrigée
88 pages
8,95 $

LUX
www.luxediteur.com
Salon du livre de Montréal - kiosque T50

MENU

ÉDITIONS MULTIMONDES

Soupes et potages

Soupe de mots
Des mots en provenance de chefs de toute la Francophonie, réunis par ordre alphabétique dans le *Dictionnaire du développement durable*

Bol de survie
Pour les pigistes et ceux qui leur ressemblent, *Vive la pige!*, concocté par le chef prolifique Ludovic Hirtzmann

Potage à l'ancienne
Savoureux et coloré, *Les mémoires d'enfance*, de Raymond Martineau, servi par le chef traditionnel, Jean Provencher

Plats principaux

Un mets substantiel
Du Big Bang au Village planétaire, longuement mijoté (14 milliards d'années...) et finement assaisonné pour le rendre facilement digestible, par Jacques Robert et Pierre Matton

Un plat en croûte
Les porteurs de lumière, de Jean-Louis Fleury, dans lequel l'électrification et le développement du Québec ont cuit ensemble

Un assemblage génial
des découvertes de l'humanité qui met l'eau à la bouche, *Explorer l'histoire des sciences et des techniques*, par le chef-maître, Marcel Thouin

Salades

Salade de plantes du Nunavik
soigneusement et patiemment préparée pendant plus de 20 ans par Marcel Blondeau, avec l'aide de Claude Roy, Alain Cuerrier et l'Institut culturel Avataq, servie dans l'*Atlas des plantes des villages du Nunavik*

Salade Desjardins
apprêtée par René Croteau et fortement vinaigrée pour conserver notre *Patrimoine coopératif défiguré et dénaturé*

Desserts

Cinquante-deux desserts santé
La santé au dessert, concoctés par le très maigre pâtissier Didier Girol et dosés par la diététiste Suzanne Beaulieu (pour qu'il reste maigre)

Salade de fruits exotiques
de Joseph Aoun pour favoriser la di*Gestion des différences culturelles*

Menu pour enfants

Cuisiner sans maman
Des recettes simples et originales du chef-pédagogue Didier Girol, testées par les P'tits cuistots, qui feront les délices de toute la famille

Dîner spectacle

La technologie, une culture, des pratiques et des acteurs,
une mise en scène de René Crescent et Richard Langlois

Musique d'ambiance

Goûtez la poésie de Pierre Morency en écoutant les chants de *Chez les oiseaux*

VENEZ VOIR NOTRE MENU COMPLET:
Chez MultiMondes
Stand 113
Mail Dimedia
Salle à manger du livre de Montréal
du 18 au 21 novembre 2004
Plusieurs de nos chefs seront sur place!



FIDES

Des livres et des idées

www.editionsfides.com

Salon du livre de Montréal • stand 629



YVES BEAUCHEMIN
Charles le téméraire



ROBERT MELANÇON
Qu'est-ce qu'un classique québécois ?



GERMAINE GUÈVREMONT
Le Survenant
Illustré par Normand Cousineau



PIERRE HÉBERT *avec la collaboration de* ÉLISE SALAÜN
Censure et littérature au Québec
Des vieux couvents au plaisir de vivre • 1920-1959



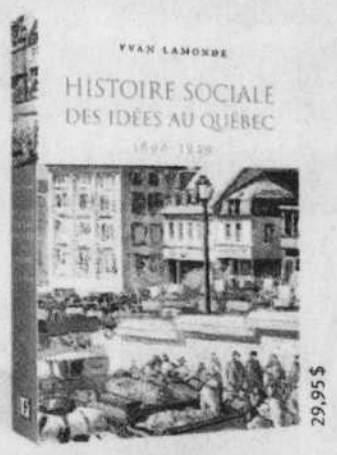
ÉMILE NELLIGAN
Poésies complètes
1896-1941 • ÉDITION ANNIVERSAIRE
Texte établi, annoté et présenté par Réjean Robidoux et Paul Wyczynski



ANDRÉ LAMONTAGNE
Le roman québécois contemporain
Les voix sous les mots



FRÉDÉRIQUE BERNIER
Les essais de Jacques Brault
De seuils en effacements



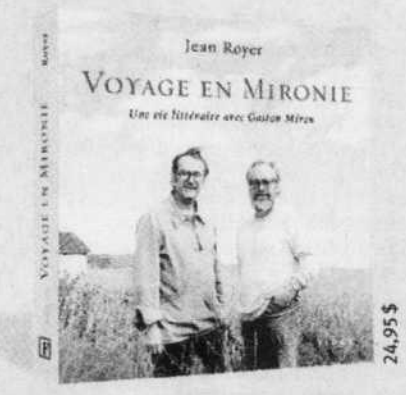
YVAN LAMONDE
Histoire sociale des idées au Québec (1760-1960) *Volume 2 : 1896-1929*
Finaliste Prix littéraires du Gouverneur général 2004, catégorie essai
Médaille de l'Académie des lettres du Québec 2004



JOCELYN LÉTOURNEAU
Le Québec, les Québécois
Un parcours historique



GUYLAINE MASSOUTRE
L'atelier du danseur
Finaliste Prix Spirale 2004, catégorie essai



JEAN ROYER
Voyage en Mironie
Une vie littéraire avec Gaston Miron



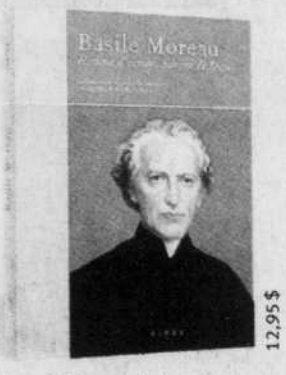
Études réunies par DOMINIQUE LAFON, RAINIER GRUTMAN, MARCEL OLSCAMP *et* ROBERT VIGNEAULT
Approches de la biographie au Québec



JACQUES GRAND'MAISON
Du jardin secret aux appels de la vie
Réconcilier l'intériorité et l'engagement



Choix de prières et préface de BENOÎT LACROIX
Trésor des prières catholiques



Introduction et choix de textes par JACQUES GRISÉ
Basile Moreau
Homme d'action, homme de Dieu



OFFICE DE CATÉCHÈSE DU QUÉBEC
La mondialisation... humaine ?



OFFICE DE CATÉCHÈSE DU QUÉBEC
Vivre à deux



FRANÇOISE DEROY-PINEAU
L'étrange destin d'Alfred Bessette, dit frère André



INSTITUT DE LA FAMILLE DE QUÉBEC
OFFICE DE CATÉCHÈSE DU QUÉBEC
Au rythme de la vie familiale
L'expérience chrétienne



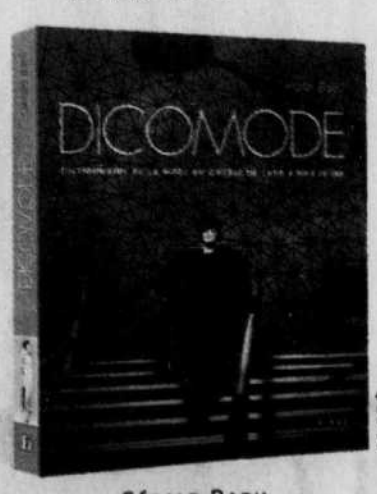
MICHEL DION
L'éthique de l'entreprise
Nouvelle édition revue et augmentée



GILLES LANGEVIN
Consentir et croire à l'intimité de Dieu
Essai sur la foi



FRÈRE MARIE-VICTORIN
Mon miroir *Journaux intimes • 1903-1920*
Édition établie par Lucie Jasmin et Gilles Beaudet



GÉRALD BARIL
Dicomode
Dictionnaire de la mode au Québec de 1900 à nos jours



CLAUDIO RICIGNUOLO
LA GRANDE MUSIQUE À LA PORTÉE DE TOUS
Les compositeurs



Cavalia *Un rêve de liberté*
Textes : François Brousseau et Valérie Martin
Photos : Jacques Nadeau



Guide Vidéo • DVD 2005



JOHN DE GRAAF, DAVID WANN *et* THOMAS H. NAYLOR
J'ACHÈTE !
Combattre l'épidémie de surconsommation
Préface de Laure Waridel